

Emmanuel Bove

La dernière nuit



BeQ

Emmanuel Bove

La dernière nuit

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 411 : version 1.0

La dernière nuit

Édition de référence :
Le Castor Astral. 1987.

Quatre heures sonnèrent.

La nuit tombait déjà. En cet après-midi pluvieux de novembre, elle était attendue avec impatience. N'allait-elle pas, cette nuit semblable à toutes les nuits, faire oublier le jour lugubre qui s'achevait ? Les fenêtres du petit hôtel qu'habitait Arnold s'éclairaient une à une. Cet hôtel, situé dans une rue populeuse de Montmartre, avait surtout comme locataires des musiciens, des danseuses, des jeunes gens. Ils commençaient à se lever. À travers les minces cloisons de sa chambre, Arnold percevait des bruits d'objets déplacés, des sonneries. Il n'avait pas fait de lumière. Assis près de la fenêtre, dans la clarté rougeâtre qui montait de la rue, il semblait la proie d'un profond désespoir. Mais n'y avait-il pas dans cette attitude pensive quelque chose d'un peu théâtral ?

Tout à coup, il sursauta comme si une glace venait de voler en miettes derrière lui. Ses doigts se serrèrent, ses yeux s'écarquillèrent drôlement.

Il ouvrit la bouche, non comme le plongeur qui absorbe sa provision d'air, mais par nervosité. Puis il eut conscience que ce trou au milieu de son visage était laid. Ses lèvres se joignirent de nouveau et le calme revint sur ses traits de jeune homme fatigué et ambitieux.

Ses pupilles étaient bleues, ainsi que celles d'un enfant, ses mains osseuses. Il respirait paisiblement. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, sans qu'un muscle de son corps remuât. « C'est trop... je n'ai plus la force... », murmura-t-il finalement. Il ne savait pas ce qui était trop, ni pour quelle tâche la force lui manquait. « Je souffre... je suis malheureux », dit-il encore. Il se berçait de paroles. Soudain il sourit. « Suis-je donc aussi malheureux que je le pense ? »

Inconsciemment, il bougea la main droite. Ce mouvement attira son attention sur elle. Il la regarda. « Non... ce n'est pas possible. » Dans une chambre voisine, un homme parlait sans que jamais on lui répondît. Arnold se leva. Après un instant d'hésitation, il se dirigea vers la porte, tourna le commutateur.

La pièce parut alors pauvrement et prétentieusement meublée. Le lit était un divan. Le papier-tenture, or et violet, visait à faire « goût du jour ». Un abat-jour rose, à glands de bois argentés, voilait la lumière. Mais l'hôtelier n'avait pas été jusqu'à faire remplacer la moulure écornée de la glace qui se trouvait au-dessus de la cheminée de marbre noir. À terre, devant celle-ci, pullulaient des cigarettes à demi consumées, des allumettes, des boîtes vides, des papiers froissés.

Tout à coup, comme s'il avait eu peur d'être frappé par derrière, il pivota sur lui-même. « Quel magnifique demi-tour ! » dit-il avec satisfaction. Il porta la main à son front, serra ses tempes entre le pouce et l'index. « Jamais je n'en aurai le courage, murmura-t-il ; pourtant il le faut, il le faut. » Il fit quelques pas. « J'en ai assez... j'en ai assez... », dit-il encore, mais à haute voix cette fois. Il tira une cigarette de sa poche, l'alluma. « La cigarette du condamné », fit-il en feignant de plaisanter.

On entendait toujours le vacarme de la rue. Dans le corridor de l'étage, c'était un va-et-vient

continuel.

– M. Jean ! criait-on de temps en temps.

Exaspéré, Arnold tournait en rond, s'arrêtant parfois pour contempler les murs contre lesquels, semblait-il, il avait envie de se jeter. « Je vais avoir le vertige... », pensa-t-il. Il s'assit, croisa ses jambes et saisit à deux mains son pied. Il plia la chaussure autant que cela est possible, comme le font les bottiers pour convaincre un client de la souplesse de leur marchandise. Il eut un ricanement. « Quelle camelote ! » dit-il. Il se releva d'un bond, mais son ardeur se calma aussitôt. Il ne savait que faire. Allait-il s'étendre sur son lit, ouvrir la fenêtre, se rafraîchir le visage, ou bien se rasseoir encore ? Il n'en savait rien. Il ne se rendait même pas compte qu'il venait de se lever. Il était là, debout, dans une chambre trop petite pour lui, les yeux levés au ciel ou plus exactement au-dessus de lui. Ses lèvres tremblaient comme s'il eût récité quelque prière. Une profonde détresse se dégageait de sa personne. On eût dit que, désespéré de sa faiblesse, il venait enfin de se résigner à n'être

que ce qu'il était.

Il se rassit. « Après tout, c'est ce que j'ai de mieux à faire. » Mais cette sage constatation ne lui apporta pas la paix. Au contraire. Une sorte de folie furieuse s'empara de lui. Il jeta sa cigarette au loin, sans s'aviser de regarder où elle tombait, poussa une chaise avec une telle brusquerie qu'elle roula trois fois sur elle-même, frappa du pied un mur. « Je deviens fou... je deviens fou... », cria-t-il en gesticulant. Des papiers, des livres, divers objets couvraient une petite table. « Il n'y a pas d'encrier, tant mieux. » Il tira la nappe avec colère, comme s'il avait voulu arracher une vieille toile. « Où suis-je ? Nulle part. Que fais-je ? Je n'en sais rien. » Soudain il mordit son poignet avec une telle sauvagerie que le sang, immédiatement, se répandit jusque sur ses joues. Alors ses nerfs se détendirent. « Shakespeare ! » dit-il quatre fois de suite en regardant avec le plus grand calme sa main ensanglantée. « Je ne suis pas Shakespeare. » Il eut un frisson si violent qu'il faillit en rouler à terre. Sa blessure saignait toujours. Il mit sa main sous le robinet du lavabo et, durant une minute,

regarda avec indifférence le sang se mêler à l'eau. Finalement il enroula un mouchoir autour de son poignet. Une sérénité véritable se peignit sur ses traits. Il chercha des yeux la cigarette qu'il avait jetée. Dans ses allées et venues, il l'avait piétinée. Il la ramassa, l'alluma de nouveau. « La cigarette du condamné », répéta-t-il. Il éclata d'un rire nerveux. « Du condamné, du condamné... Ah ! je ne sais plus ce que je dis... je suis incapable de le savoir... C'est un garçon sur lequel vous pouvez fonder toutes les espérances... Ah ! ah ! fonder... fonder quoi ? des espérances... »

Une rafale de pluie cingla la fenêtre. Si d'un côté des vitres transparentes, des vitres qu'une chiquenaude eût suffi à briser, il y avait la tourmente, la foule, les lumières, de l'autre, il y avait Arnold, le petit Arnold sans intérêt, les voix dans le corridor, et cette odeur de cuisine qui montait du bureau où des femmes de mauvaise vie aidaient le fils de l'hôtelier à faire ses devoirs.

Arnold s'assit sur son lit. À sa crise de tout à l'heure avait succédé un profond abattement. Il

voulait pleurer. Cela l'aurait soulagé. Mais le désir qu'il avait de le faire l'en empêchait. « J'ai donc peur de mourir, murmura-t-il. Pourtant, ce serait si simple. Je m'endormirais et, qui sait, peut-être me réveillerais-je heureux... Et si je ne me réveille pas, eh bien ! je n'en saurai rien. »

Ces simples réflexions firent de notre héros un autre homme. Comme s'il était entré dans une chambre à l'insu de son locataire, il se leva avec prudence et, à pas feutrés, s'approcha de la cheminée. Deux ou trois fois, il se retourna pour s'assurer que personne ne l'observait. Une photographie était dans le cadre de la glace. C'était celle d'une jeune femme. Elle y avait écrit ces quelques mots : « À mon cher Arnold, en souvenir de Raymonde. » Il la prit entre ses deux mains, un peu comme la relique que l'acteur va porter lentement à ses lèvres, et la contempla. Il croyait se rappeler que cette femme l'avait accompagné au Jardin des Plantes, qu'elle lui avait fixé un rendez-vous, qu'elle n'était pas venue. En cette soirée de solitude, il lui était doux de se tourner vers elle. Il avait pourtant des parents, des amis, mais il éprouvait le sentiment

de communier avec le monde en délaissant pour une étrangère tous ceux qui eussent pu le reconforter. Depuis des années, elle n'avait eu pour lui que ce même sourire reproduit sur l'image. Elle avait posé une seconde devant le photographe, et cette seconde, c'était tout ce qu'il possédait d'elle. Ce sourire ne symbolisait-il pas les joies brèves et médiocres que la vie lui avait accordées ?

Et il conservait précieusement cette photographie ! Il avait oublié jusqu'à la personne qu'elle représentait, et aujourd'hui, à un tournant de son existence, il la tenait dans ses mains. Un instant, il songea à déchirer ce portrait qui, depuis trois ans, lui servait surtout à montrer aux femmes de chambre qu'il avait eu, lui aussi, des bonnes fortunes. Mais il n'en fit rien. Les colères d'Arnold n'allaient jamais jusqu'à l'irréparable. Il remit la photographie à sa place et, sans raisons apparentes, éclata en sanglots.

Deux longues heures s'écoulèrent avant qu'Arnold fit un mouvement. Et ce fut en s'étirant comme un dormeur qu'il sortit de la

torpeur qui avait suivi ses larmes. Ses traits étaient tirés. Conscient de sa déchéance physique, du laisser-aller qui émanait de sa personne, l'inutilité de son existence lui apparut avec plus de force. Que faisait-il sur cette terre ? Pourquoi acceptait-il de souffrir ? Il n'eût pas eu plus de répulsion pour un malade qui ne se fût pas abstenu de faire des enfants qu'il n'en avait pour lui-même. Qu'attendait-il donc de l'avenir pour supporter ses maux avec une telle patience ?

Bien que, depuis un instant, les horloges tintassent aux quatre coins de la ville, Arnold regarda sa montre bracelet. « Six heures quatre », dit-il. Il demeura sans penser. « Six heures cinq. » Une minute s'était écoulée, une minute n'était plus. Le temps passait. Devait-il s'en attrister ou bien s'en réjouir ? « Six heures six. »

Soudain, au fond de la chambre enfumée, une brèche se fit et, dans une échappée lumineuse, il aperçut un paysage de rêve ; des fleurs, un ciel bleu et, plus loin, à l'horizon, une masse incandescente qui lui parut être le centre de l'univers. Les bras tendus, il fit un pas, puis deux,

dans la direction de ce mirage. Mais un mur, celui de sa chambre, l'arrêta net. Il posa ses mains sur ses joues, dans un geste de femme. « Je n'en puis plus, balbutia-t-il. Il faut que je sorte, sinon je vais devenir fou. »

Derrière la porte condamnée, le voisin parlait toujours sans recevoir de réponse. Arnold mit son chapeau, l'ôta, le remit. Mais il ne sortit pas. « À quoi cela me servirait-il ? Être ici ou ailleurs, c'est la même chose. Et puis, il vaut bien mieux en finir tout de suite. »

Devant la description que nous avons faite de la chambre habitée par Arnold, nous avons signalé que, sous le faux luxe destiné à augmenter ce que les propriétaires appellent « la valeur locative », apparaissait cependant l'utilisation première. Cette pièce faisait partie jadis d'un appartement. Il avait donc été nécessaire de supprimer les portes communicantes. Les murer eût entraîné de gros frais. On les condamna simplement. Le même esprit d'économie avait dicté la conservation des conduites à gaz. L'une d'elles longeait la plinthe

de la chambre du jeune homme et se terminait par un robinet badigeonné hâtivement dans le même ton que les boiseries.

Depuis longtemps ce robinet avait attiré l'attention d'Arnold, mais l'idée de l'ouvrir ne lui était jamais venue. Ce soir-là, elle traversa son esprit. Le chapeau toujours sur la tête, il s'approcha de la cheminée. Son visage avait une expression enfantine de curiosité. Il s'accroupit, essaya de manœuvrer le robinet semblable, avec ses deux ailes, à quelque insecte. Mais la peinture, en séchant, l'avait rendu pour ainsi dire inutilisable. Finalement, après s'être aidé d'un mouchoir, Arnold parvint à l'ouvrir. Au même instant, un mince jet de gaz siffla à ses oreilles. Il l'écouta avec une attention extraordinaire. Aucune odeur n'était encore perceptible. « C'est curieux que je n'aie pas songé à ce moyen plus tôt », dit-il à haute voix. Il ferma le robinet, l'ouvrit de nouveau. Cette fois, une légère odeur monta à ses narines. Instinctivement il recula. L'odeur le suivait. Il se leva. Le gaz continuait de s'échapper avec une sorte de murmure. À travers les rideaux, il aperçut des lueurs courir sur les

maisons d'en face. Que faire ? Appeler au secours, ouvrir la fenêtre, fermer le robinet, ou bien attendre patiemment, sans bouger, que quelque chose de nouveau se produise ?

Il tourna le commutateur électrique. Durant une seconde, dans l'obscurité subite, il lui sembla que tout était silencieux, que le gaz comme l'eau d'un lavabo de campagne, s'était tari. Il fit quelques pas à tâtons, puis s'assit dans l'unique fauteuil de la chambre. Il n'avait pas encore quitté son chapeau. Ses mains inoccupées reposaient sur ses jambes. Qu'allait-il donc se passer ? Soudain, ses oreilles habituées à l'obscurité perçurent de nouveau le sifflement du gaz. Il se dressa d'un bond. Mais à cet élan ne succéda rien. S'il fermait le robinet, qu'y aurait-il de changé ? Découragé, il se laissa retomber dans le fauteuil. Chaque seconde qui s'évanouissait ne le rapprochait-elle pas d'un événement extraordinaire ? À pleine poitrine, les yeux clos, il respira l'air empoisonné. Allait-il perdre conscience ? Pour l'instant, il était calme. Il avait nettement le sentiment que le gaz ne s'était pas encore répandu en quantité suffisante pour être

nocif, qu'il n'avait qu'à se lever, fermer le robinet pour que tout retombât dans l'ordre habituel. C'était ce qu'il se réservait de faire au moment voulu.

Le sifflement du gaz, parce qu'il le percevait maintenant aussi nettement que celui d'une chaudière, lui donnait l'illusion que ses sens, loin de s'éteindre, s'aiguisaient. Si on lui avait demandé, à cette minute, pourquoi il voulait se tuer, il eût répondu avec étonnement qu'il n'avait pas la moindre intention de mourir. « Vous voulez savoir pourquoi j'ai ouvert ce robinet ? eût-il continué. N'est-ce pas ? C'est cela qui vous intrigue ? Rien n'est plus simple. J'aime les émotions fortes. J'aime à jouer avec le danger. Mais ne craignez rien. Quand vraiment cela tournera mal, je fermerai le robinet, et tout sera dit. »

En effet, il ne songeait pas à la mort. Cependant que le gaz envahissait la pièce, il s'observait. De temps en temps, il levait la main pour s'assurer qu'il pouvait toujours disposer de ses membres, ou bien il ouvrait les yeux, passait

sa langue sur ses lèvres, tournait la tête. « Pour le moment, murmura-t-il, je ne cours aucun danger. »

Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'il trouvât même nécessaire de faire un geste. N'avait-il pas toute sa lucidité ? « Il me semble, songea-t-il, qu'il y a un bon moment que je n'ai pas fait un geste. Qu'une trop grande confiance ne me rende pas imprudent ! » Il porta la main à son front. Au même instant, un râle d'épouvante sortit de sa gorge. Que s'était-il passé ? Avait-il réellement porté la main à son front ou bien était-elle, comme il lui semblait, restée inerte le long de sa jambe ?

Le sifflement du gaz lui parut celui d'un train dans la nuit. Il partait. Mais non, il était là, immobile, impuissant. Il voulut crier ; aucun son ne sortit de sa bouche. Sa voix, pas plus que ses membres, ne lui obéissait, et pourtant, il était éveillé. Mille pensées s'entrechoquèrent dans son cerveau. Était-il déjà mort ? Les nausées qu'il ressentait dureraient-elles éternellement ? Dix souvenirs succédèrent à dix autres. Comme pris

de panique, ils paraissaient vouloir fuir ce corps qui allait mourir. Au même instant, Arnold se revit en cent endroits. Partout il était présent, mais nulle part, on ne semblait tenir compte de lui. Son propre passé se déroulait devant ses yeux, sans lui. On eût dit que déjà il n'était plus. Il appela sa mère, vraiment, non pas comme il est entendu que font les agonisants. Il l'appelait pour qu'au moins un être humain se tournât vers lui. Personne ne répondit. Il ne s'en soucia pas. Car il y avait derrière le moribond un homme qui avait gardé tout son sang-froid et dont toutes les forces n'étaient tendues que vers un seul but : se lever, ouvrir la fenêtre.

Les mains soudées aux bras du fauteuil, il essaya de se mouvoir, cependant que son visage, triste et grave, gardait l'impassibilité d'un portrait. Qui était donc cette jeune fille qui, sans interruption, se baissait pour ramasser un objet ? Et cet officier qui, de l'index, montrait le ciel ? Les bruits de la rue venaient à lui comme un bourdonnement lointain. Que ses yeux fussent ouverts ou fermés, c'était devant lui la même procession d'êtres bizarres. Et toujours, comme si

son sang eût coulé en cascade, le clapotis du gaz.

En dépit du désordre qui régnait dans son esprit, du brouillard qui l'entourait, Arnold conservait le même désir : celui d'ouvrir la fenêtre. Chaque seconde rendait la délivrance plus difficile. Il s'abandonna pourtant. Ses mains se détendirent, sa tête tomba en arrière, mais ses yeux demeurèrent vifs. Ce n'était qu'une feinte. Tout à coup, il se redresserait, et le mal, surpris, ne pourrait s'opposer à son projet.

Derrière ce relâchement apparent, Arnold se recueillit. Comme le condamné qui, marchant vers le lieu de l'exécution, guette, à chaque pas, l'occasion qui lui permettra de s'échapper, Arnold était prêt à bondir. Il attendait. Soudain il lui apparut que le moment était venu. Son corps, obéissant à un ordre impérieux, se contracta, ses bras se tendirent, ses jambes se raidirent comme des morceaux de bois. Un miracle lui permit de se lever. À ce moment, il eut conscience qu'il était debout. Il voulut faire un pas. Il en fut incapable. Dans un dernier effort, il parvint à porter le poids de son corps sur une seule jambe

avec l'espoir que l'autre, ainsi libérée, obéirait plus facilement à sa volonté. Le calcul était heureux. La jambe partit en avant. Arnold exultait déjà. Mais elle ne rencontra aucun appui. Il perdit alors l'équilibre et tomba en avant.

Fait étrange, cette chute, qui dura ce que durent toutes les chutes, lui sembla si longue qu'il eut le sentiment, avant d'atteindre le sol, qu'il se retournait entièrement huit ou dix fois dans l'espace.

Un profond silence l'entourait. Il n'entendait plus les bruits de la rue ni le sifflement du gaz. Il ne distinguait rien. Il lui semblait qu'il avait démesurément grandi, que sa taille était au moins de deux mètres cinquante. Le désir d'ouvrir la fenêtre avait disparu. Il n'en voyait plus la nécessité. Libéré de cette obsession, il considérait son sort avec plus d'optimisme. Il se sentait bien. Il lui apparaissait qu'il n'avait jamais été très malheureux, que la mort n'avait rien de terrible, que sa vie n'avait été misérable que parce qu'il l'avait bien voulu. Un rose coquet paraît si bien toute chose que s'il avait eu, à ce moment, la

force de se lever, il n'en aurait quand même rien fait.

N'avait-il pas, près de lui, un être aimé qui le veillait ?

Cette femme, jeune et belle, penchée sur son visage, ne le regardait-elle pas avec amour, ne l'effleurait-elle pas de ses mains fines couvertes de bagues, ne lui murmurait-elle pas des paroles douces qu'il n'entendait pas, mais qui pénétraient dans son âme, discrètement, sans le concours des mots ? N'était-il pas libre et heureux, puisqu'il pouvait serrer contre lui ce corps tant désiré, puisqu'il le sentait sur sa poitrine, dans le creux de ses bras ?

– Jacqueline, est-ce toi ? demanda-t-il à voix basse.

– Calme-toi, mon chéri, calme-toi. Je suis là. Mais qu'as-tu fait ?

Arnold ne répondit pas. Les yeux grands ouverts, il regardait Jacqueline avec amour et admiration. Comme elle était belle ! Elle était coiffée d'une toque minuscule sur le côté de

laquelle était venu se poser un oiseau. Ses cheveux cendrés ondulaient sur la tempe gauche, si brillants, si lisses, qu'on eût dit qu'ils étaient peints ! Les cils bleuis, comme autant d'aiguilles, entouraient ses yeux lunaires d'une sorte de rayonnement. Le cou était long et mince. À sa base, un collier de perles dénonçait le trouble de la visiteuse. Dans l'affolement, il s'était déplacé et le fermoir de diamants étincelait dans le creux de la gorge.

– Je croyais, Jacqueline, que jamais vous ne viendriez, dit Arnold avec reconnaissance. Je croyais que je vous avais déplu, que je vous avais fait de la peine sans le savoir. Merci, Jacqueline, merci. Vous ne pouvez pas soupçonner combien mon bonheur est grand ! Et je voulais mourir ! Comme je vous demande pardon ! Je croyais – oui, je le croyais – que vous étiez de ces êtres frivoles, légers, qui ne peuvent discerner ce qu'il y a de noble dans le cœur d'un homme, si cet homme a mal agi.

– Vous avez de la fièvre, Arnold. Ah ! si je n'étais pas mariée, il y a longtemps que je

n'aurais écouté que mon amour et que nous serions partis tous les deux pour l'Italie, pour la Grèce. Oh ! croyez-moi, je n'ai pas oublié que vous deviez faire mon éducation artistique.

– Venise, murmura Arnold en fermant les yeux.

Il se vit allongé sur un lit, dans une chambre donnant sur la mer. Couchée également, elle le tenait dans ses bras nus. Les rideaux étaient tirés. Une lampe éclairait faiblement les vêtements épars et le marbre d'un guéridon mauresque sur lequel il n'y avait rien. Dehors, il devait pleuvoir. Malgré les grandes fenêtres qui fermaient mal, il régnait une douce chaleur dans la pièce. Le fin tic-tac de la montre de platine que Jacqueline avait gardée à son poignet troublait seul le silence. Quelle heure était-il ? Peu importait. Arnold ne vivait-il pas un des plus beaux moments de son existence ? Quelle joie de ce monde pouvait être comparée à l'étreinte de cette femme si belle ? Il sentait battre son cœur contre sa poitrine. De même lorsqu'il venait d'obtenir une faveur, il changeait la conversation, de même

il ne remuait plus de peur d'être délaissé. Elle était venue à lui, celle qu'il avait tant désirée. Elle le serrait dans ses bras. Son émoi décelait l'immense amour qu'elle avait pour lui. Elle épiait chaque mouvement de ses lèvres, chaque battement de ses paupières. Il entrouvrait la bouche ; plus fidèle qu'une ombre, elle entrouvrait la sienne. Il levait les yeux ; elle levait les siens.

La vérité, malheureusement, était moins romanesque. Échevelé, le col défait, le gilet à demi déboutonné, Arnold était étendu sur le plancher de sa chambre. De temps en temps, son corps avait un soubresaut horrible à voir. Le gaz avait envahi jusque l'intérieur des armoires. Déjà les lèvres du jeune homme tiraient sur le violet ; déjà ses traits se boursouflaient. Il ne ressentait pourtant aucune gêne à respirer. Comme si l'âme se fût libérée, elle était indifférente à l'agonie du corps. Elle vivait seule. Elle avait conscience de ne courir aucun danger. Elle planait au-dessus de cette misérable scène comme une étrangère.

Soudain Arnold frissonna de peur. Cet

abandon dans lequel il se complaisait, n'était-il pas justement le prélude de la mort ?

– Jacqueline ! Jacqueline ! appela-t-il de toutes les forces qui lui restaient. Ouvrez la fenêtre, je vous en supplie, ouvrez la fenêtre.

Il se refusait à mourir. Le bonheur ne venait-il pas de s'incliner au-dessus de son visage ? Si vraiment il devait disparaître à jamais, le sort n'aurait pas eu cette cruauté de le favoriser au dernier moment. Dans son délire, il s'imaginait que des forces diaboliques l'avaient poussé au suicide au moment même où il allait être heureux. Il se débattit, mais sans plus de résultat que si ses membres eussent été désarticulés. Tout se dérobaient autour de lui. Agrippait-il le montant de son lit que ses ongles se retournaient. Soudain, comme si la vie se fût échappée de son corps, il s'affaissa. Il venait d'avoir la sensation très nette que la porte de sa chambre s'était ouverte, qu'un flot d'air pur courait sur son visage, qu'il était submergé de lumière. « Où suis-je ? » murmura-t-il. On allait et venait dans la pièce. Des voix appelaient à l'aide. Parmi elles, il reconnut celle

de Jacqueline. Il en fut surpris. Jacqueline ne reposait-elle pas contre lui ? Il la serra dans ses bras, mais la voix continuait de résonner à ses oreilles cependant que la femme qu'il étreignait demeurait silencieuse.

– C'est terrible ! Qu'a-t-il fait ? Éteignez vos cigarettes.

Il entendit un remue-ménage. Un vent froid caressa son visage, chassa l'haleine tiède de Jacqueline. Il voulut crier. Au même moment, il crut voir voltiger dans la pièce mille et mille taches lumineuses. Elles tourbillonnèrent longtemps au-dessus de lui. Finalement, toutes ensemble, elles s'immobilisèrent. Alors, comme à la clarté éblouissante du soleil, il s'aperçut qu'il était étendu au pied de son lit, seul, incapable de bouger. Les lumières de la rue dansaient sur les murs. L'air, saturé de gaz, était irrespirable.

Il allait mourir quand, de nouveau, la voix de Jacqueline se fit entendre.

– Vous avez fait une folie, mon chéri.

Il voulut répondre, mais sa langue, comme

écrasée sous le palais, était incapable de se mouvoir. Il ouvrit les yeux. Au lointain, sur une plaine, une femme s'avavançait à grands pas. En quelques secondes, elle atteignit la taille d'un être humain. C'était Jacqueline. Elle s'agenouilla près de lui, glissa sous sa tête un coussin.

– Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle avec une extrême douceur. Ne m'aimiez-vous pas ou doutiez-vous de ma parole ? Comme je bénis le ciel d'être arrivée à temps ! C'eût été trop terrible si je vous avais perdu, vous, le seul homme qui ait su parler à mon cœur.

Un sourire erra sur le visage défait d'Arnold. Revenait-il à la vie ? Il jouit de cet instant comme le malade se sachant moins atteint qu'on le croit, de l'affolement de tous. Sur cette plaine où il était étendu, comme l'air était pur ! Il le respirait à pleins poumons et, à chaque aspiration, il se sentait plus fort. Il se souleva sur un coude. « La vie est belle », pensa-t-il. Puis il se laissa retomber en arrière, mais uniquement pour effrayer Jacqueline. Les yeux clos, il feignit d'être mort. Qu'il lui fût agréable d'entendre

cette femme qu'il avait tant désirée en vain, le supplier de lui montrer, ne fût-ce que par un seul geste, par un seul regard, qu'il vivait, et de n'en rien faire.

– Arnold, Arnold ? implorait-elle, dites-moi quelque chose, parlez-moi. Je vous aime.

Après avoir hésité un instant, il se décida à sourire, tristement cette fois, de manière à laisser entendre que, s'il vivait, il n'en était pas moins en grand danger. Mais au lieu de la joie qu'il s'attendait à provoquer par cette résurrection, tout demeura silencieux.

– Jacqueline !

Personne ne répondit.

– Jacqueline ! Jacqueline !

Il s'accouda. La chambre était déserte. Un sifflement monotone venait à ses oreilles : celui que faisait le gaz en s'échappant. Il voulut se lever comme s'il n'avait fait qu'un mauvais rêve. Mais il retomba en arrière, malgré lui cette fois. Sa nuque heurta le parquet. Au même moment, il entendit de nouveau les supplications de

Jacqueline. N'avait-elle donc pas remarqué qu'il avait souri ? Ou bien était-il victime d'une hallucination ?

– Jacqueline, Jacqueline, appela-t-il.

– Respirez, il faut que vous respiriez, lui ordonnait la jeune femme. Les fenêtres sont ouvertes. Votre malaise va disparaître. Heureusement que je me doutais de quelque chose et que je suis arrivée à temps.

Arnold n'osait pourtant obéir, de peur de se tromper encore.

– Respirez donc, mon ami chéri.

– Vous croyez vraiment que je peux le faire ?

– Vous le devez. Il en va de votre vie.

À ces mots, toute la méfiance de notre héros s'évanouit. Il ouvrit la bouche, bomba la poitrine. Comme Jacqueline devait l'aimer ! Qu'il se sentait bien à présent ! Il lui semblait qu'il absorbait de l'eau fraîche. Ses muscles se détendirent. L'étau qui lui serrait les tempes se relâchait. Il commanda un geste à ses mains, elles obéirent.

– Levez-vous, continua Jacqueline. Vous allez me suivre chez moi. Vous avez besoin de repos, de tranquillité. Ici, ce n'est vraiment pas assez confortable. Vous n'êtes pas à votre place. Un jeune homme comme vous doit vivre dans un autre milieu. Allons, faites un dernier effort, chéri, vous n'aurez plus, après, qu'à vous laisser soigner.

– Suis-je sauvé ? demanda Arnold avec inquiétude.

– Oui, mais votre convalescence sera longue, mon chéri. Il faudra que vous m'écoutez comme une mère, n'est-ce pas ? et que vous ne commettiez plus aucune imprudence, plus aucune.

Libéré de la préoccupation de garder son équilibre, il examina les lieux. La fenêtre et la porte étaient ouvertes. Du couloir, des éclats de voix venaient à lui. Un homme qui portait une petite mallette passa devant lui en souriant. Sans aucun doute, c'était un médecin. Avant de disparaître, il se tourna vers Arnold.

– Vous pouvez dire, monsieur, que vous l'avez

échappé belle.

Petit à petit, la lumière se faisait dans l'esprit d'Arnold. « J'ai eu de la chance », pensa-t-il. La femme de chambre s'approcha de lui. Comme visiblement il n'était pas remis, elle offrit ses services à Jacqueline. Jamais tant de monde à la fois ne s'était intéressé au pauvre jeune homme qu'il était. Cette sollicitude générale lui apparaissait d'une douceur sans égale. Il aurait voulu remercier du fond de son cœur tous ces gens, mais il en était encore incapable.

– Faites un tout petit effort, mon chéri, dit Jacqueline en maintenant Arnold avec la même tendresse, ma voiture est en bas.

– Votre voiture ? demanda ce dernier, qui craignait d'avoir mal compris.

– Je vois que vous n'êtes pas encore très bien. Dépêchons-nous.

– Je voudrais pourtant remettre un peu d'ordre dans ma toilette.

– C'est inutile. Vous êtes bien comme vous êtes. Venez, venez, je vous en supplie, venez.

Une telle insistance fit tomber les scrupules d'Arnold. Soutenu par Jacqueline, il s'avança vers la porte sans même jeter un regard sur la chambre où il avait vécu près d'une année. Dans l'escalier, la vue du vide lui donna le vertige. Il ferma les yeux, se laissa conduire, se contentant à chaque pas de demander : « Est-ce que je peux ? »

Pour le rassurer, Jacqueline lui disait de temps en temps :

– Encore un étage et nous sommes arrivés.

Devant le bureau de l'hôtel, il leva enfin les paupières. Le propriétaire qui se trouvait sur le pas de la porte s'inclina cérémonieusement. Derrière lui, sa femme, sa fille, quelques locataires sourirent à notre héros comme à un rescapé, puis saluèrent respectueusement Jacqueline à la rencontre de qui, la casquette à la main, s'avançait un chauffeur. Celui-ci voulut aider sa maîtresse à soutenir Arnold, mais elle le repoussa.

– Non, non, laissez-moi faire. Il faut beaucoup de ménagement.

Elle fit monter elle-même le jeune homme dans sa voiture, puis, revenant sur ses pas, elle glissa discrètement quelque argent dans la main de l'hôtelier. Un instant après l'automobile démarrait.

Bercé par le bruit du moteur, Arnold revenait lentement à lui. Il n'en laissait pourtant rien paraître et, les yeux clos, il feignait de respirer avec peine. Jacqueline, à son côté, lui serrait les mains, les caressait, guettait sur son visage le plus petit mouvement. « Si je n'avais pas eu le courage de regarder la mort en face, pensa Arnold, où serais-je en ce moment ? » Il trouvait tout naturel ce qui lui arrivait. Puisqu'il avait fait ce qu'il devait pour être digne d'un grand amour, il ne concevait pas que, le risque passé, il ne fût pas récompensé. Enfin il allait être heureux. Enfin il allait pouvoir montrer ce dont il était capable. « Merci, merci », dit-il à l'être qu'il s'imaginait veillant sur lui seul. Que pouvait-il demander de plus que ce qui venait de lui être accordé ? Des années durant, dans le milieu interlope où il avait vécu, il avait rêvé de cette femme idéale qui, aujourd'hui, le contemplait

avec amour. S'il ne s'était pas encore signalé à l'attention du monde, il avait une excuse : elle n'avait pas encore daigné paraître. Maintenant, tout était changé. Une nouvelle existence commençait. Il n'était pas de ces hommes qui reçoivent sans rendre. En échange de l'amour, du luxe, il donnerait son être entier. Et Dieu savait les trésors d'intelligence, de cœur, de bonté que renfermait sa poitrine et que seule la vie avait empêchés d'éclore.

Après une course d'un quart d'heure à travers Paris, aussi lointain derrière les glaces de la voiture que la campagne derrière celles d'un train, le chauffeur ouvrit une portière. Jacqueline descendit la première, suivie bientôt d'Arnold qui, sans le négligé de sa mise, eût ressemblé à n'importe quel jeune homme. L'automobile s'était arrêtée devant une marquise. L'aspect seigneurial de la maison intimida le jeune homme. Par contenance, il s'appuya, comme pris d'un vertige, contre une colonne. La jeune femme, interrompant sa conversation, courut à lui.

– Qu’avez-vous, mon chéri ? Comment vous sentez-vous ?

– Je ne sais pas.

– Venez, venez, il faut que vous vous étendiez. Cela passera. Dans quelques jours vous serez complètement remis.

– Ce n’est rien ; un simple malaise.

Peu après, Arnold reposait sur le lit même de Jacqueline. Une expression morne était peinte sur son visage, mais ses yeux, grands ouverts, examinaient avec vivacité les lieux. Tout n’était que soieries, meubles rares, fourrures. Jacqueline avait mis un ravissant déshabillé. Immobile à son chevet, elle ne le quittait pas des yeux, se permettant seulement de redresser parfois un coussin.

Ne vivait-il pas un cauchemar, car quel rêve est plus pénible que celui d’un tel bonheur ? Mais non, tout avait le relief de la réalité. Il pouvait examiner n’importe quel objet, aucun détail ne restait dans l’ombre. Des porcelaines, des tableaux qu’il n’avait jamais vus nulle part

émerveillaient ses yeux. Un feu de bois jetait des lueurs vives dans cette chambre où tout était intime, doux et mystérieux, où l'air des rues, où l'haleine des foules ne devaient jamais pénétrer. Il baissa les paupières. Un bien-être comme il n'en avait jamais ressenti l'envahit. Il éprouva le besoin de se détendre, d'allonger ses jambes, de jeter ses bras loin de lui.

Combien de temps savoura-t-il cette joie animale ? il n'aurait su le dire. Quand il ouvrit les yeux, une obscurité profonde l'entourait. Il appela Jacqueline. Elle ne répondit pas. Il regarda dans la direction du foyer. Aucune flamme ne réchauffa son regard. Croyant s'être retourné dans son demi-sommeil, il porta ses yeux dans la direction opposée. L'obscurité y était également opaque. Pourtant, une automobile troublait de temps à autre le silence. Il se dressa sur son séant. Soudain, il poussa un léger cri. Une sueur froide coula le long de ses côtes. Sa bouche se dessécha. Le sang lui monta d'un seul coup à la tête. Son front, ses joues étaient pourtant glacées. Il avait cru reconnaître sa chambre d'hôtel. Il voulut se lever, faire de la lumière, mais une main se posa

sur son front.

– Calmez-vous, Arnold, dit Jacqueline. Vous avez un peu de fièvre. Il faut que vous restiez couché. Demain matin, si vous m’écoutez, vous irez mieux.

– Mais dites-moi où je suis.

– Vous êtes chez vous, mon chéri.

– Chez moi, chez moi, vous en êtes certaine ? Mon Dieu... j’ai peur... c’est terrible.

– Non, vous êtes chez moi, dans ma chambre, mais c’est la même chose.

– Allumez... allumez... je ne peux plus rester dans l’obscurité.

Jacqueline obéit. Arnold reconnut alors cette même chambre qui l’avait tant émerveillé avant qu’il s’assoupît. Il en conçut un immense soulagement. Il ne rêvait pas. Cette existence large à laquelle il avait tant aspiré commençait enfin.

– Si vous saviez, Jacqueline, comme je suis heureux d’être près de vous ! Il y a si longtemps que je vous aimais, si longtemps que je me

tournaï vers vous, aussi bien lorsque je souffrais que lorsque j'étais heureux. Jacqueline, couchez-vous à côté de moi. Je voudrais vous serrer dans mes bras, vous embrasser. Je voudrais être si près de vous que nos deux corps n'en fassent plus qu'un seul.

– Demain, mon chéri. Aujourd'hui, ce ne serait pas sage. Il faut que vous vous reposiez. Je pense à votre santé avant tout.

– Mettez au moins votre main sur mon cœur. Si vous saviez...

Il ne put achever. La porte s'était ouverte, livrant passage au mari de Jacqueline, M. de Bourmont.

C'était un bel homme, d'une soixantaine d'années. Il appartenait à ces tempéraments rebelles à l'embonpoint qui faisaient l'admiration d'Arnold et que les années, au lieu d'alourdir, dessèchent. Il avait une petite moustache rousse, des yeux vifs, un nez aux ailes fines. Une grande bonté émanait de lui, mais une bonté qui n'excluait malheureusement pas la fermeté. Deux hommes le suivaient. Ils n'avaient pas cette

élégance aristocratique qu'on se plaisait à louer chez M. de Bourmont. Larges d'épaules, tenant maladroitement leur chapeau à la main, ils étaient à la fois vulgaires et sympathiques.

Le maître, pourtant, avait pour eux des prévenances qui surprenaient.

– Jacqueline, dit-il à sa femme qui, devant l'irruption de tout ce monde, s'était dressée, offensée, excusez-moi de pénétrer ainsi dans votre chambre, mais j'ai à vous parler. Bien que nous soyons en instance de divorce, je suis encore votre mari et, en cette qualité, mon devoir est de veiller sur vous. Oh ! pardonnez-moi, les torts ne sont pas seulement de votre côté ; ils sont aussi du mien. J'aurais dû me douter qu'une jeune femme libre, aussi intelligente soit-elle, ne peut continuellement résister à toutes les tentations qui s'offrent à elle, surtout si son mari est, comme moi, un vieux monsieur.

– Que voulez-vous ? Que signifie la présence de ces gens ? Sortez... sortez... je vous l'ordonne.

Jacqueline était méconnaissable. Quand son mari entra dans sa chambre, cela la mettait déjà

hors d'elle. Mais qu'il le fît accompagné de deux hommes qu'elle n'avait jamais vus de sa vie, c'était inconcevable.

– Je ne partirai pas avant de vous avoir répété ce qu'on vient de me dire.

– De quoi voulez-vous parler ? Je ne vous comprends pas.

– L'homme que vous avez sauvé de l'asphyxie il y a un instant, cet homme qui est là, couché sur votre lit, Jacqueline, cet homme pour lequel vous me faites souffrir, pour lequel vous m'abandonnez, savez-vous qui il est ?

Jacqueline pâlit.

– De quel droit me demandez-vous cela ?

– Je vais vous apprendre qui il est. C'est un assassin doublé d'un maître chanteur.

Cette fois, Jacqueline perdit de son assurance. Elle se tourna vers Arnold, avec l'espoir qu'il se justifierait. Il n'en fit rien. Les yeux fermés, il semblait dormir. Elle s'approcha du lit et, comme une mère dont les droits sont plus forts que ceux des médecins venus en consultation, elle

s'interposa.

– Vous n'accuserez pas Arnold impunément, cria-t-elle.

Il n'avait rien perdu de cette scène. Tremblant de peur, il remontait insensiblement la couverture. Il se croyait un point de mire. Il avait bien tort. Comme dans le procès où l'inculpé a soulevé une question de droit, il ne comptait pas. Les inspecteurs de la police eux-mêmes n'avaient pas encore daigné le regarder.

– Vous me faites beaucoup de peine, Jacqueline, continua avec émotion de M. de Bourmont. Vous avez toujours méconnu l'amour que j'ai pour vous, et, dans mon insistance, au lieu de voir le désir sincère de vous rendre heureuse, vous découvrez je ne sais quelle sourde hostilité. Je ne suis pourtant plus jaloux, chère amie. Vous m'avez trop bien fait comprendre quelle fournaise serait ma vie si je m'avisais de l'être encore. Mais aujourd'hui il est de mon devoir de taire mon amour-propre et d'essayer de vous faire comprendre à quel danger vous vous êtes exposée. J'ai la conviction profonde d'agir

dans votre intérêt. C'est elle qui m'autorise à reprendre la parole que je vous avais donnée de ne plus jamais m'immiscer dans vos sentiments. Il en va de votre avenir, de votre bonheur.

– Je sais. Votre esprit bourgeois se refuse à admettre qu'une femme puisse aimer un garçon sans fortune, répondit sèchement Jacqueline.

– S'il n'y avait que cela, ces messieurs n'auraient pas jugé utile de se déranger.

– Je commence à trouver que cette plaisanterie a assez duré, monsieur de Bourmont.

– L'homme qui se cache derrière vous en ce moment, le lâche qui laisse une femme prendre sa défense, est un assassin, vous m'entendez, Jacqueline.

– Ce n'est pas possible.

– Je vous répète que cet homme est un assassin.

– Et moi, je vous répète que ce n'est pas possible.

– Depuis trois jours, la police est à ses trousses. Il y a une heure, elle perquisitionnait

chez lui. Sans vous en douter, en le sauvant de la mort qu'il voulait se donner pour échapper au châtement qu'il mérite, vous avez servi la justice ! Je viens donc vous demander de continuer volontairement ce que vous aviez commencé involontairement, de laisser ces messieurs remplir leur devoir. À première vue, ma démarche peut vous sembler étrange. Il vous apparaît sans doute que c'est pour satisfaire je ne sais quelle rancune que je remplis ce rôle de chef de délégation. Ne le croyez pas. C'est votre intérêt seul qui m'a commandé d'agir ainsi. Quand ces messieurs sont venus me dire, tout à l'heure : « Il y a un assassin chez vous », j'ai tout de suite deviné ce qui s'était passé. Je n'ai plus eu qu'une pensée, dictée par l'amour que je n'ai, malgré tout, pas cessé d'avoir pour vous : vous épargner une scène trop pénible. J'ai supplié ces messieurs, pour que la nouvelle ne vous bouleverse pas trop, de m'autoriser à vous y préparer. Ils ont accepté. Comme moi, vous pouvez les en remercier.

– C'est épouvantable.

– Cela vous servira peut-être de leçon pour

l'avenir.

– Arnold est un assassin ! Non, non, non, jamais je ne pourrai le croire.

Il arrive souvent que notre sort dépende d'un être en qui nous avons toujours eu entière confiance. À ces moments de danger, un doute se glisse en nous, car aussi grands soient l'amour ou l'amitié, nous ne sommes jamais certains que l'intérêt ne l'emportera pas sur ces sentiments. Arnold regarda Jacqueline avec une frayeur qu'il ne songea même pas à dissimuler. Au moment où il atteignait enfin le bonheur, fallait-il que son passé vînt tout briser ! Les écarts qu'on lui reprochait étaient pourtant si lointains ! Jacqueline devait savoir qu'il était devenu un autre homme. Jacqueline devait lui pardonner toutes ses fautes. Pourquoi donc semblait-elle si effrayée par les révélations de son mari ?

– Jacqueline, murmura-t-il de manière à n'être entendu que d'elle.

M^{me} de Bourmont ne répondit pas, mais elle fixa son regard dans le sien.

– Est-ce vrai ? demanda-t-elle finalement.

– Non, non, ce n'est pas vrai. On veut m'enlever à vous. On envie l'immense bonheur qui m'attend. Je vous aime.

Délaissant Arnold qui, emporté par son amour, balbutiait des phrases incompréhensibles, Jacqueline s'avança vers son mari.

– Vous mentez, dit-elle en le dévisageant. Je ne vous crois pas.

Malgré la conduite qu'avait eue sa femme aussitôt après son mariage, M. de Bourmont l'aimait toujours. Avant qu'elle se fût amourachée d'Arnold, il lui avait pardonné bien d'autres fautes. Toujours, elle lui était revenue, tellement sa patience, sa bonté étaient grandes. L'amour-propre, la vanité, la susceptibilité n'avaient jamais pris le dessus sur ses sentiments. Il savait que, sans lui, elle eût continué de mener cette existence de femme à la fois sans fortune et assoiffée de plaisirs. Il savait que, sans lui, elle serait tombée aussi bas qu'il est possible de tomber. En dépit de l'opposition de toute sa famille, de tous ses amis, il avait quand même

fait d'elle sa femme. Aussi, cet homme qui, en affaire, en amitié, semblait ignorer le mal, ne répugnait-il pas, quand il s'agissait de Jacqueline, à chercher des excuses aux actes les plus vils. Il semblait que la laideur cessât d'être quand elle venait de celle qu'il aimait. Lorsqu'un homme est à ce point dominé par une femme, lorsque, en outre, il a tout accepté pour elle, l'hostilité de sa famille, la perte de ses amis, il est naturel qu'en une circonstance comme celle qui venait de se présenter, il n'abandonne pas la partie avant que, de toute évidence, elle soit perdue.

Il s'approcha de Jacqueline, la regarda longuement avec passion. Elle ne baissa pas les yeux. Elle le narguait plutôt qu'elle ne répondait à cette marque de tendresse. Car elle détestait cet homme dont la vie et la fortune lui étaient consacrées. Elle le détestait comme l'employé parvenu à force de travail à une haute situation détestera toujours celui à qui une situation équivalente sera offerte. Elle était jalouse de la richesse de M. de Bourmont. Elle ne lui pardonnait pas d'en tirer une telle puissance. Souvent, il lui arrivait de souhaiter qu'il fût ruiné,

afin de pouvoir l'accabler librement. Cette immense fortune lui cachait toutes les belles qualités de son mari. Il demeurait à ses yeux celui qu'elle avait été obligée d'épouser. C'était donc avec un plaisir décuplé par la satisfaction que donne la vengeance qu'elle le trompait. Certaine d'être aimée, elle avait tout fait pour lasser une patience qu'elle savait inlassable. M. de Bourmont, qui n'ignorait pas ces petites gens, n'en aimait pas moins sa femme comme au premier jour. À l'acharnement qu'elle apportait à le rabaisser, à lui refuser toute qualité, il opposait une douceur infinie. À la longue, cette indulgence jamais mise en défaut avait fini par surprendre la jeune femme. Mais comme elle ne pouvait admettre que son mari eût un sentiment élevé, un soupçon tellement odieux que longtemps elle n'osa le dévoiler se glissa dans son esprit : M. de Bourmont tolérait son inconduite parce qu'il espérait, un jour, être admis dans l'intimité de ses amours.

Sous le coup de la colère, ce soupçon devint une certitude. Hors d'elle, Jacqueline le dévoila un jour à son mari. Il ne broncha pas. Avec bonté,

il essaya d'apaiser celle qu'il aimait, de lui faire entendre raison. Mais comme, bien au-dessus de cette accusation, il n'avait rien fait pour s'en défendre, Jacqueline garda néanmoins la conviction qu'elle ne s'était pas trompée.

– Je m'excuse, dit M. de Bourmont, de me mêler de choses qui, comme vous me l'avez fait si joliment observer, ne me regardent pas, mais vraiment je crois que cette fois je le dois, même si, à cause de cela, je vous perdais. Vous ignorez ce qui s'est passé. Vous êtes à cent lieues de vous douter de la bassesse de l'homme en qui vous avez mis toute votre confiance. Permettez-moi de vous l'apprendre. Oh ! ne croyez pas que je veuille tirer un avantage personnel de cette révélation. Vous n'avez jamais tenu aucun compte des gentillesse que j'ai eues pour vous. J'ose pourtant me recommander d'elles, car je n'ai pas encore agi autrement que dans votre intérêt. Il faut que vous sachiez, Jacqueline, que, malgré vos cris, vos colères, vos vices, vous êtes faible et que vous n'avez que moi pour vous défendre. Cet homme que vous protégez si noblement et qui se laisse protéger a su séduire

d'autres femmes que vous. L'enquête de police a d'ailleurs révélé qu'il a toujours vécu des subsides que lui donnaient ses maîtresses. Malheureusement pour lui, il a voulu être trop gourmand. Celle qui vous a précédée...

– Assez... assez... cria Jacqueline.

– Laissez-moi finir. Celle qui vous a précédée était la femme d'un fonctionnaire honorable. Elle n'était pas riche. Pour satisfaire aux exigences de son amant, elle avait recours à ses amies, à ses parents. Mais quoi qu'elle fit, c'était insuffisant. Savez-vous alors comment agit cet individu qui est là, dans votre lit ? Par le chantage. Il menaçait cette pauvre femme de révéler la vérité. Elle perdit la tête et, la première, avoua tout à son mari. C'était un homme de grand cœur. Malgré sa douleur, il résolut de prendre sa défense, de la sauver des mains de ce triste personnage. En place de sa femme, il se rendit à un rendez-vous que cette dernière avait fixé. Une scène d'une violence inouïe s'éleva alors entre les deux hommes. Votre amant, Arnold, je crois, fou de rage, se précipita à la gorge du mari de celle qu'il

prétendait aimer. Une lutte s'ensuivit. L'un était jeune, l'autre vieux. Le vieux ne tarda pas à avoir le dessous. Il s'affaissa. La rage de l'agresseur dut alors disparaître, car il ne s'acharna pas davantage. Sans même s'occuper du sort de sa victime, il jugea plus prudent de prendre la fuite. On transporta le pauvre fonctionnaire dans une pharmacie. Tous les soins qu'on lui donna pour le ramener à la vie furent inutiles. Il avait été étranglé. Et c'est le meurtrier de cet homme que vous aimez, Jacqueline ! Non, malgré l'évidence, je ne peux pas le croire.

Arnold avait tout entendu. Il tremblait. La peur donnait à son visage une laideur repoussante. Sa bouche était tordue. Une expression de condamné qu'on conduit au supplice le défigurait. Son seul espoir était en Jacqueline et il appréhendait qu'elle ne l'abandonnât à son triste sort. Il songeait ni à se défendre ni à se justifier. Comme un courtisan dont la vie serait entre les mains de la favorite du roi, il épiait tous les gestes de celle qui l'avait sauvé de la mort.

Profitant de ce que M. de Bourmont s'était

interrompu, accablé, il prit les mains de Jacqueline.

– Ils veulent nous séparer, murmura-t-il. Mais promettez-moi que, quoi qu’ils insinuent sur mon compte, vous me resterez fidèle. Ils sont jaloux de notre bonheur.

Quant aux deux agents, en acteurs dont l’heure n’est pas encore venue d’entrer en scène, ils s’entretenaient de petites rivalités professionnelles, notamment de l’injustice dont le chef de leur brigade s’était rendu coupable en donnant de l’avancement à un de leurs collègues, simplement parce que celui-ci s’était marié avec la sœur d’un ami de jeunesse du préfet de police.

– Je vous aime, Arnold.

Ces mots ranimèrent notre héros, mais un instant seulement. Jacqueline, lorsqu’elle apprendrait la vérité, ne se détournerait-elle pas de lui avec dégoût ? Qu’avait-il donc fait de noble, de grand, pour mériter un tel bonheur ? Quels arguments trouverait-il pour convaincre M^{me} de Bourmont de la sincérité de son amour ? Tout parlerait contre lui. Ses beaux yeux, la

chaleur de sa voix, la franchise de son visage, la force de son corps, que pouvaient-ils contre des hommes résolus à le confondre ?

Jacqueline posa une main sur le front brûlant du jeune homme et, murmurant à plusieurs reprises : « Il a de la fièvre... », elle regarda son mari avec un air de reproche.

– Non, dit doucement M. de Bourmont, je ne cherche pas à vous faire de la peine. Je vous aime trop. Mais je dois vous dire, bien que cela me brise le cœur, que, si vous persistez dans votre attitude, je serai obligé de passer outre. L’homme que vous défendez avec un tel acharnement, je vous répète qu’il est un assassin.

– Je le sais, répondit Jacqueline d’un trait afin de montrer que cette connaissance n’était pas feinte.

– Et vous vous abaissez à le protéger ! Vraiment, je n’aurais pas cru que vous fussiez tombée si bas.

À ce moment, faisant un effort qui tendit les veines de son cou, Arnold souleva la tête et, dans

un souffle, dit à sa protectrice :

– Cela ne le regarde pas. Si quelqu'un doit souffrir de mes fautes, c'est vous, c'est moi, mais ce n'est pas lui. Puisque vous m'aimez malgré tout, il n'a qu'à nous laisser en paix.

Ces paroles furent prononcées avec un sens de l'à-propos bien imprévu chez un homme qui, une heure auparavant, avait tenté de se donner la mort. Il continua sur le même ton :

– L'essentiel est que tu me pardonnes, Jacqueline. Et tu me pardonnes, je le sais.

M. de Bourmont coupa la parole au jeune homme.

– Il ne s'agit pas de savoir, Jacqueline, si vous admettez ce meurtre. Votre approbation n'est pas une excuse, d'autant plus que vous êtes la dernière à pouvoir vous faire une opinion sur un tel sujet.

Il y eut un silence. Jacqueline ne répondit pas. Était-ce les paroles de son mari ou bien celle d'Arnold qui la plongeaient dans cette stupeur ? Elle était transfigurée.

– C’était donc vrai ? demanda-t-elle à Arnold, d’une voix tremblante.

– Mais non... mais non... balbutia ce dernier, qui brusquement, comprit qu’il avait trop parlé. Je voulais dire que, même si cela était, rien ne devait être changé entre nous.

– Vous avez tué, vous en qui j’avais mis toute ma confiance ? Vous avez pu faire une chose pareille ? Et vous me l’avez caché ! Et vous sachant criminel, vous m’avez laissée vous aimer ! Vous rendez-vous compte de votre ignominie ?

Arnold était atterré. Que pouvait-il répondre ? De désespoir, il fit une grimace horrible. Combien de fois déjà il avait cru que le bonheur s’offrait enfin à lui ! Sa main n’avait rencontré que fumée ! Il en serait donc toujours ainsi ! Une sorte de fatalité pesait sur lui. Il ne devait pas être heureux. Même si, trompant sa destinée, il parvenait à l’être, bien vite son ennemi invisible le remettait dans le rang misérable qui lui était dévolu.

Jacqueline ne s’éloignait-elle pas déjà ? Il

n'entendait plus ce qu'elle disait. Pourtant, elle parlait... parlait... En revanche, les deux hommes brutaux ne s'approchaient-ils pas sans desserrer les lèvres ?

Arnold voulu se lever ; son corps de plomb refusa d'obéir. Il regarda autour de lui. Jacqueline n'était plus qu'un être insignifiant et lointain qui semblait réciter une leçon. Il entendit une sirène mugir longuement dans la nuit, des cris, des éclats de voix venant d'une pièce voisine. M. de Bourmont était brusquement tombé dans un fauteuil et il sanglotait, fort heureusement pour Arnold, car, faisant demi-tour, les policiers se dirigèrent vers le malheureux. Est-ce qu'une voix ne cria pas à ce moment : « On le tient » ? D'où venait cette voix ? Il était impossible de le dire.

– Mon Dieu, mon Dieu, que je souffre... dit M. de Bourmont entre deux crises de larmes.

– Prenez ce verre d'eau.

– Non... non... je ne veux rien... rien...
Jacqueline... Jacqueline...

Effondrée sur un divan, elle pleurait

également. Dans leur désir de se rendre utiles, les policiers ne savaient plus où donner de la tête. Aussi étrange que cela puisse paraître, ils avaient perdu de vue la véritable raison de leur présence en ce lieu. Ils ne se souciaient plus d'Arnold. Leur seule préoccupation était de plaire à M. de Bourmont, de s'attirer sa reconnaissance.

De loque incapable de mouvement, Arnold s'était subitement transformé en homme vigoureux. Il cacha pourtant ce changement. Avec une lenteur précautionneuse, il se glissa hors du lit.

Par un hasard providentiel, tout le monde lui tournait le dos.

Sur la pointe des pieds, il s'approcha de la porte. Elle était entrouverte. D'un seul doigt, il la tira à lui. Allait-on s'apercevoir de sa fuite ?

Il longea un étroit corridor éclairé, de distance en distance, par une petite lampe électrique. Un escalier se présenta à lui. Il le descendit. Au rez-de-chaussée, le hall était obscur. Il le traversa sans se presser, afin de ne pas donner l'impression de se sauver. Il était pourtant seul.

Mais ne connaissant pas les aîtres, il craignait qu'on ne l'observât de quelque cachette.

Bien qu'il éprouvât un profond soulagement, il n'osait encore trop se réjouir. Ne se trouvait-il pas dans la situation de celui à qui un ami, devançant le courrier officiel, annonce une bonne nouvelle ? Chaque seconde le rapprochait de la certitude, mais ne pouvait-il pas se faire qu'une main se posât brusquement sur son épaule, qu'une voix l'interpellât ? Heureusement, rien de fâcheux ne se produisit. Le temps, en s'écoulant, creusait un fossé de plus en plus large entre ses poursuivants et lui. La sirène mugissait toujours, et il entendait, venant de toutes parts, des bruits précipités d'allées et venues. Comme au milieu d'une agitation dont on n'est pas la cause, il n'en ressentait que plus de tranquillité !

La porte était fermée. Il n'en fut nullement surpris. Il s'approcha d'une fenêtre, en écarta les rideaux, l'ouvrit, sauta dans le jardin. À travers des arbres et des buissons, il aperçut une file d'autobus éclairés. Il se dirigea vers eux. Une grille de plusieurs mètres de haut l'arrêta

brusquement.

Un instant, il fut saisi d'une frayeur folle. Allait-il être repris au moment où il respirait l'air libre qui, à travers les barreaux, venait à grands flots caresser son visage ? Une idée de prisonnier traversa alors son esprit : il s'évaderait par la porte. Il longea cette grille, jusqu'à l'entrée principale. Puis, passant une main à travers les barreaux, il sonna à l'extérieur comme un visiteur. Le cœur battant, il attendit. Soudain, il perçut un léger déclic. La porte s'était ouverte. Toujours d'un seul doigt, il la tira à lui. Il était libre. Il traversa un autre jardin, public cette fois. À mesure qu'il s'approchait du carrefour lumineux qu'il distinguait à travers les arbres, sa joie se faisait plus grande. Comme ceux que l'espoir d'une aventure a conduits dans la solitude d'un bois, il lui était doux de se retrouver parmi les hommes, de n'être plus isolé, de faire partie de cette foule au milieu de laquelle il avait certainement des frères, des êtres identiques à lui. Perdu dans le nombre, ses fautes avaient moins de gravité. Dieu seul lisait dans son âme. Mais Lui, au moins, Il lisait tout, le bien ainsi que le

mal.

À la station terminus, des braves gens attendaient le départ d'un autobus. Ce fut avec délice qu'Arnold se glissa parmi eux. Comme ses voisins, il attendit patiemment. Personne ne se souciait de lui. Une même préoccupation, celle d'entendre la sonnette du départ, le rendait semblable à son entourage. Mais la peur d'être reconnu le troubla soudain. Il s'éloigna en feignant de chercher des yeux une horloge. Puis, comme s'il venait de prendre une résolution, il partit droit devant lui, de ce pas décidé qu'affectent ceux qui, par délicatesse, veulent s'excuser de se singulariser.

Durant une bonne heure, il joua pour lui tout seul car personne ne l'avait suivi, la comédie de la hâte de rentrer chez soi. La pluie, qui s'était interrompue, retombait avec violence. Il avait baissé les bords de son chapeau de feutre pour que l'eau ne s'y accumulât pas et qu'elle coulât comme sur un toit en pente. Parfois, il s'arrêtait une seconde, afin de chasser cette sensation d'étouffement qui, à intervalles réguliers,

l'oppressait.

Dans la misère physique où il se trouvait, le découragement le gagnait peu à peu. Le suicide, l'amour de Jacqueline, la fuite, tout cela lui avait jusqu'à présent masqué le crime abominable qu'il avait commis. Il avait voulu mourir et il vivait. Une intervention miraculeuse, celle de Jacqueline, l'avait sauvé. Mais qui était cette femme ? Comment se faisait-il qu'elle se fût glissée dans sa vie au moment où justement rien ne pouvait le racheter ? Il ne le savait pas. Tout se dérobaient autour de lui. Il restait seul avec sa faute, avec son remords. Si on l'avait appréhendé à cet instant, qu'eût-il trouvé pour se justifier ? Rien. Les minutes étaient comptées.

Il s'arrêta de nouveau, mais cette fois non pour reprendre haleine. « L'homme sans famille, sans amis, sans fortune, qu'est-il donc sur cette terre ? pensa-t-il. Quel être prendra sur lui de le défendre ? Oui, j'ai tué un pauvre fonctionnaire parce que sa femme ne voulait plus me donner d'argent. Je l'ai tué parce qu'il était honnête, bon, indulgent. Sa femme et moi, nous le trompions. Il

a quand même pris sa défense, et il en est mort... Voilà l'homme que je suis... Je fais chanter une femme... Le mari prend sa défense... Qu'à cela ne tienne... Je le tue. Je voulais être un sage et je ne rêvais que luxe et richesses. Qu'est-ce que je mérite, un châtement, de la pitié ou de l'amour ? Que suis-je sur cette terre ? Oh ! Jacqueline, pourquoi m'as-tu abandonné ? Pourquoi n'as-tu pas deviné ce qu'il y avait de pur dans le fond de mon cœur. Personne au monde ne t'aimera comme moi. Et tu as peur, et tu t'es détournée de moi comme d'un pestiféré. Si encore tu m'avais dit ce que je devais faire pour me racheter à tes yeux ! Mais rien. Je n'existe plus pour toi. Tout est irréductiblement fini. La plus grande sincérité, le plus profond amour ne te convaincront plus. Il ne me reste qu'à te répéter ces mots, les plus imbéciles qui soient : « Si j'avais su... » Oui, si j'avais su. Mais à quoi cela sert-il de revenir en arrière ? Je ne savais pas. Voilà mon malheur, voilà la vérité. Je croyais que j'étais un être exceptionnel. Dans le silence de ma chambre, je croyais que Dieu avait pour moi une affection particulière, qu'il attendait de moi de grandes

choses dans l'intérêt du monde. Je croyais que ma jeunesse était la seule raison de mon impuissance. J'attendais qu'une certaine heure sonnât. Maintenant, tout est fini. J'ai tué un homme sans défense, et si mes frères me jugeaient aujourd'hui, ils seraient sans pitié. Ils auraient beau jeu, car il n'y a rien dans ma vie qui puisse attirer sur moi quelque commisération. Tout ce qui est digne d'être aimé, admiré en moi, tout cela n'a pas encore eu le temps d'éclorre. Qui croit aux vertus cachées, lorsque aucun geste, aucune parole n'en a jamais dévoilé une seule ? Je voulais mourir, mais je ne suis pas mort. Comment pourrais-je me prévaloir de cette volonté ? On ne me croira pas. On m'accusera d'être un simulateur. Pourtant, si je me trouve à cette minute dans cette rue, c'est bien malgré moi, c'est bien à cause de toi, Jacqueline. Tu as attendu, pour venir à moi, le seul moment où je n'étais pas prêt à le recevoir. Qu'est-ce que cela signifie ? »

Arnold se remit en marche. Il éprouvait le besoin de se confesser. Il souffrait d'être seul. Il souffrait d'être un assassin. Dans cette ville au

milieu de laquelle il se trouvait et dont, pourtant, il ne faisait plus partie, il était un endroit où on l'eût accueilli avec joie.

Bientôt il atteignit un quartier pauvre. Après avoir erré dans un nombre incalculable de ruelles sordides, il s'arrêta devant un immeuble d'apparence modeste. Quelques secondes durant, il parut hésiter. À la fin, il se décida à sonner.

En passant devant la loge de la concierge, il murmura un vague nom. Il traversa ensuite une cour, gravit un escalier obscur et étroit, s'immobilisa enfin au quatrième étage.

Depuis trois ans, à la suite d'une querelle d'intérêt, il n'avait pas revu sa mère. C'était une pauvre femme malade qui vivait des seules rentes que lui versait le ministère des Pensions, son mari ayant été tué à la guerre, ainsi que des gains infimes qu'elle tirait de petits travaux de couture. Souvent elle songeait à son fils. Il avait beau avoir mal agi, elle ne lui en gardait pas rancune. Il était à ses yeux victime de mauvaises fréquentations, mais le fond de sa nature était bon. Elle ne lui en voulait aucunement de l'avoir

abandonnée, de n'avoir rien fait pour elle, vieille et malade, lui qui était jeune et bien portant. Avec le temps, elle avait oublié qu'il s'était fâché lorsqu'elle lui avait refusé de l'argent, qu'il lui avait reproché son égoïsme, qu'il lui avait crié durement qu'elle n'avait besoin de rien parce qu'elle était vieille.

Arnold trouva sa mère en train de coudre. À sa vue, elle poussa un léger cri, ôta ses lunettes et, en s'appuyant aux meubles, alla à petits pas tremblants à sa rencontre. Son visage ridé était illuminé. Toute sa personne disait la joie immense qu'elle avait de revoir son enfant.

Il en fut si ému qu'il s'arrêta, qu'il ne trouva aucun mot à dire. Il n'est sans doute pas d'instant plus pathétique pour un coupable que celui où il retrouve un parent, un ami, une femme qui ne croira jamais à sa faute. Cette vieille mère à laquelle il n'avait plus songé depuis des années, qui n'était plus pour lui qu'une étrangère, de qui il avait honte au point d'avoir répété partout qu'il était orphelin, par le jeu des événements, redevenait celle qui l'avait élevé et protégé. Il la

retrouvait telle qu'il l'avait laissée. « Si je ne m'occupe plus de toi, semblait-elle dire, c'est parce que tu es devenu trop grand. »

Elle le regardait avec une admiration mêlée de respect, de ce respect qu'ont les mères pour les enfants dont le père a prétendu toute sa vie qu'il en ferait des êtres exceptionnels. Elle cherchait à découvrir cette supériorité promise et, bien qu'elle ne la trouvât pas, elle songeait que celle-ci devait exister et que, cachée sous de la modestie, elle n'en était que plus grande. Cet homme devant elle, c'était donc son fils, c'était donc le petit garçon qu'elle avait bercé dans ses bras, le petit garçon à qui, jadis, elle faisait des remontrances et des compliments. Aujourd'hui, il avait fait son chemin, il était mêlé à la vie et elle ne pouvait même plus lui avouer son émotion. Cet être qui était un peu elle-même au point qu'elle l'avait vêtu, nourri, baigné, lui apparaissait lointain, mystérieux, inconnu. Elle s'arrêta à un pas de lui, elle lui dit, tout émue de s'entendre le tutoyer :

– Mais entre donc... assieds-toi...

Arnold s'avança. En cette nuit de peur, de découragement, de remords, il lui était doux de revoir sa mère, de parler à une femme de qui, quoi qu'il puisse faire, il demeurerait toujours le fils. L'impossibilité qu'il en fût autrement le reconfortait. Elle était sa mère, il était son fils. Il est des instants, malgré tout, où la vertu est un sujet de fierté. Les dévoyés, les pires bandits ne font pas exception à cette règle. Comme aux honnêtes gens, il leur arrive de s'étendre sur leur générosité, leur courage. Devant sa mère, Arnold aurait voulu qu'une existence sans tache lui permît de s'enorgueillir de lui-même. Mais il n'était qu'un criminel, traqué par la police, indigne d'inspirer un sentiment quelconque.

– Comme tu as l'air fatigué, Arnold ! A-t-on idée aussi de sortir par un temps pareil !

Comme la vie de sa mère, cette vie dont il s'était moqué, qu'il avait méprisée, lui parut douce ! Il faisait chaud chez elle. Elle n'avait pas besoin de sortir la nuit dans la pluie et le vent. Elle travaillait à la lumière d'une lampe, cependant que lui, en lutte avec les hommes,

s'était perdu à jamais.

– Assieds-toi donc Arnold. Je vais te faire du café... si tu veux... à moins que tu ne préfères le thé.

Notre héros eut un geste de refus. Cette offre l'avait touché, mais il ne voulait rien de ce qu'on lui proposait tellement était grand le dégoût qu'il avait de lui-même.

– Écoute-moi, maman, il faut que je te parle.

Elle s'immobilisa, regarda son fils avec étonnement.

– Tu as à me parler, à moi, ta vieille mère ?

– Oui, maman.

– Mais parle, mon enfant. Dis-moi ce que tu as à me dire.

Arnold hésita un instant. Qu'allait-il arriver lorsqu'il avouerait la vérité ?

– Maman, balbutia-t-il, j'ai peur que tu ne te détournes de moi, lorsque tu sauras ce que j'ai fait.

Elle eut un sursaut. Elle soupçonnait mille

choses, mais elle eût été incapable d'en définir une seule. Que ce fût sa chair à elle qui baignât ainsi dans l'inconnu fit qu'elle eut, en écoutant son fils, le même mouvement de défense que pour une maladie.

– Je ne veux rien entendre, Arnold... Je ne veux rien savoir. Je ne suis qu'une pauvre vieille femme. Laisse-moi dans mon coin, comme tu l'as toujours fait. Je suis déjà assez malheureuse comme cela.

En prononçant ces paroles, elle s'était approchée de la porte et l'avait ouverte.

– Je suis ton fils, répondit Arnold.

– Je ne veux pas t'écouter, je te le répète. Laisse-moi. Retourne chez tes amis. Je ne peux rien pour toi. Tu le sais bien. Pourquoi viens-tu me trouver ?

Les signes du plus grand affolement étaient visibles sur son visage. On eût dit qu'ayant subitement deviné que son enfant était un criminel, elle tremblait d'être mêlée à quelque affaire louche. Ce n'était pourtant pas par

sécheresse de cœur qu'elle redoutait ainsi une accusation de complicité. Petite chose qu'elle était, elle n'eût su comment se défendre. Le concierge de sa maison était déjà à ses yeux un homme redoutable. Si des policiers étaient venus enquêter à son domicile, l'interroger, elle serait morte de frayeur.

– N'es-tu pas ma mère ?

– Je t'en prie, laisse-moi... Pars... Ne reviens plus.

Soudain, Arnold leva la tête. Il venait d'entendre marcher dans la pièce voisine. La respiration coupée, il écouta. Était-il tombé dans un piège ? Sa mère, en lui enjoignant de la quitter, voulait-elle le sauver ? Mais tout redevint silencieux.

– Qui est-ce ? demanda Arnold.

– Personne, répondit-elle au moment même où les bruits de pas reprenaient.

– Comment, personne ?

– Non, non, je t'assure qu'il n'y a personne.

La singularité de cette réponse, au lieu de

mettre Arnold en colère, l'emplit de tristesse. Tout le monde, jusqu'à sa propre mère, était donc ligué contre lui et désirait sa perte. Méritait-il vraiment un tel sort ? Un sourire imprévu éclaira alors ses traits. Ne serait-ce pas réconfortant d'être livré à la police par la seule personne au monde qui eût dû le défendre ? Il cherchait une raison de souffrir, une raison avouable. Ne l'avait-il pas trouvée ? Du plus abject des criminels, il allait devenir la victime d'une mère dénaturée. Pour la première fois depuis qu'il avait tenté de se donner la mort, il pouvait se réjouir.

– Dis-moi la vérité, maman. Il y a quelqu'un ici, quelqu'un qui attend que je fasse un geste pour se démasquer. Mais cela m'est égal. Au contraire, si tu savais le bien que tu me fais.

– Non, il n'y a personne. Je te le jure.

Au même moment, une porte s'ouvrit et un étrange petit homme parut. Il était vêtu d'une robe de chambre au bas de laquelle on apercevait ses jambes maigres et nues. Il se tenait courbé comme un vieillard. Son crâne chauve avait une teinte jaunâtre de vieil ivoire. Une écharpe

entourait son cou. Il entrouvrit la bouche pour parler. Deux dents, longues comme des crocs, jaunâtres également, apparurent. À la vue du jeune homme, il s'arrêta comme pétrifié. Puis il balbutia quelques paroles dont le sens était inintelligible.

– C'est mon fils, lui dit la pauvre femme.

Le petit homme, aussitôt, sembla se remettre de sa frayeur.

– Ah !... ah ! marmonna-t-il en se tournant vers Arnold, je suis heureux, très heureux de faire votre connaissance. Il y a si longtemps que votre mère m'annonçait votre visite que... que... les mots me manquent, excusez-moi... Je suis un drôle de personnage, vous l'ignorez, je le sais, mais je me permets de vous le faire remarquer. Vous êtes donc son fils ? Comme c'est curieux, ou plutôt comme je comprends la fierté de votre mère.

– Mais qui êtes-vous ? demanda Arnold, que la faiblesse physique de son interlocuteur avait rassuré.

– Votre beau-père.

Au même moment, la pauvre vieille se tourna vers son fils.

– J’aurais voulu tout te dire moi-même, mais je ne savais pas ton adresse. Je l’ai demandée partout, à ton oncle Gustave, à la fabrique où tu as travaillé il y a trois ans, mais personne ne la connaissait.

En même temps qu’elle appréhendait qu’Arnold ne profitât de cette circonstance pour lui faire des révélations sur sa vie, elle tremblait qu’il ne se fâchât. N’avait-il pas toujours parlé avec le plus grand amour et la plus grande admiration de son père. N’avait-il pas justement quitté le domicile de ses parents parce qu’à la mort de ce dernier, sa mère avait renoué avec cette famille que son mari avait détestée.

– Tu me pardonnes, n’est-ce pas, Arnold ?

Il était pénible de voir cette vieille femme qui, on le devinait, avait été méprisée par son mari, par son fils ensuite, essayer de se justifier auprès d’un enfant qui, sans le moindre remords, l’avait

abandonnée à elle-même.

– Tu ne m'en veux pas ? demanda-t-elle encore.

Arnold ne lui en voulait pas. L'abîme au fond duquel il se débattait était bien trop profond pour qu'il songeât à s'inquiéter d'un événement aussi minime. Il ne regrettait même pas le beau rôle que lui eût donné sa mère si, comme il l'avait d'abord cru, elle s'était faite la pourvoyeuse de la police. Pourtant, il ne put se défendre du désir de montrer un mécontentement qu'il n'avait pas, mais que sa mère lui reconnaissait le droit d'avoir. Ne l'avait-elle pas accueilli avec froideur ? Ne s'était-elle pas désintéressée de sa souffrance ? Il chercha un mot qui le vengeât. À ce moment, ses yeux rencontrèrent ceux du petit homme. Ils étaient si doux, si résignés, si pleins de respect pour sa personne, qu'il en oublia son désir.

– J'ai été victime, commença le petit homme, qui croyait que le silence d'Arnold était causé par l'intérêt qu'il suscitait, d'une injustice qui a brisé ma vie. Est-ce que vous comprenez ce que je

viens de dire ?

– Oui.

– Je tiens à vous répéter quand même que j’ai été victime d’une injustice qui a brisé ma vie. Écoutez-moi bien. Il n’y a rien qui ne soit plus utile à un jeune homme que l’expérience d’un aîné.

– Mais où est maman ? demanda Arnold en s’apercevant que sa mère avait disparu.

– Je sais tout, fit avec calme son interlocuteur.

– Comment ? Vous savez tout ?

– Ne vous croyez pas obligé, devant moi, à faire étalage de vos sentiments filiaux. J’ai roulé ma bosse. J’ai observé. Vous et votre mère, vous n’êtes pas du même monde.

Ces paroles dites sur un ton de confiance complice déplurent à Arnold.

– Que voulez-vous insinuer ?

– Je vous en prie... ne parlez pas si fort. Elle pourrait vous entendre.

Une seconde, Arnold pensa reprocher à cet

homme son langage, mais le souvenir de son crime l'en dissuada aussitôt. « À quoi bon ? songea-t-il, puisque je suis perdu. »

– Je vais tout vous raconter, continua le petit homme.

– Pourquoi ? interrogea Arnold que cette insistance commençait à inquiéter.

– Pourquoi ? Vous me demandez pourquoi ? Mais parce que vous êtes dans la vie, parce que vous voyez les puissants de ce monde. Oh ! je sais tout. Votre mère m'a raconté votre vie. Vous avez des amis haut placés. Un seul mot de vous, un seul petit mot suffira à me faire obtenir réparation. Écoutez-moi bien. Avant d'entreprendre le récit d'un événement capital, il ne faut pas qu'une fausse pudeur retienne le narrateur de parler un peu de soi, ne serait-ce que pour se rendre sympathique à son auditeur. Avant tout, laissez-moi cependant vous dire que je me réjouis beaucoup de votre visite. Aussi, me suis-je bien gardé de dormir, et tout à l'heure, lorsque j'ai entendu une voix d'homme à travers cette porte, je n'ai pas douté que ce fût vous.

– Mais quel est cet événement singulier ? demanda Arnold pour qui tout ce qui manquait de clarté cachait un piège.

– C’est un grand plaisir pour moi que vous teniez à le savoir. Puisque vous m’encouragez, je vais vous le raconter. Ce soir, comme tous les soirs, je suis sorti vers six heures pour chercher mon lait. En revenant, comme je traversais une petite rue populeuse, une de ces rues où certainement un jeune homme comme vous n’a pas l’occasion d’aller souvent, j’ai été bousculé avec une telle violence que mon lait s’est renversé et que j’ai failli tomber. En trébuchant, je me suis agrippé à une jeune fille. Mais au lieu de soutenir le vieil homme que je suis, elle se mit à m’injurier. À quelques pas, deux jeunes gens riaient et se moquaient de moi. C’étaient eux qui m’avaient si brutalement rudoyé. Blême de colère et conscient de ma faiblesse, je m’approchai d’eux. Ils me narguèrent. « Vous n’avez pas honte, leur dis-je, de vous acharner ainsi sur un pauvre vieillard ? » Avec un sérieux subit, ils se regardèrent en simulant l’étonnement. « Nous ? – Oui, vous. » J’étais hors de moi, d’autant plus

que je les reconnaissais très bien. L'un d'eux continua avec insolence : « Je ne vois pas pourquoi vous vous adressez à nous. Nous ne sommes pas les seuls dans la rue. – C'est vous qui m'avez bousculé et qui m'avez fait perdre mon lait. » Ils éclatèrent de rire. Cette scène ne tarda pas à provoquer un attroupement. Je pris alors à témoin les badauds qui nous entouraient. Mais il doit y avoir, dans mon extérieur, quelque chose de bizarre, d'antipathique, qui empêche les mieux intentionnés de se ranger de mon côté. Pourtant, tous ces braves gens, du peuple évidemment, ont un sens assez développé de la justice. Ils sont toujours les premiers à s'élever contre un abus. Ils ne manquent jamais de prendre parti pour le faible contre le fort. En conséquence, ils eussent dû normalement défendre le malheureux vieillard que je suis, dont la seule nourriture venait d'être répandue à terre, contre ces malandrins qui me parlaient la cigarette à la bouche et les mains dans les poches. Ce fut le contraire qui se produisit. Une honnête femme, au visage respirant la franchise, qui tenait par la main un enfant propre, intelligent, vêtu

avec soin, se tourna vers les voyous et, en ricanant, fit à peu près cette remarque : « De quoi se plaint-il, ce vieux grigou ? » Un ouvrier qui assistait également à la scène, un de ces ouvriers sobres, habiles de leurs doigts, qui, leur travail terminé, se changent puis se délassent dans l'étude, ajouta : « Cela lui fera les pieds. » Quelle expression, n'est-ce pas ? Ce que les gens peuvent être vulgaires à certains moments, ne trouvez-vous pas ? Vous m'avouerez que c'est extraordinaire et qu'il faut vraiment qu'il y ait quelque chose de fâcheux dans ma tournure pour que, à ce point dans mon droit, il ne se soit trouvé personne pour rendre justice à l'homme effacé, pauvre, modeste que je suis. Ne vous étonnez surtout pas de la profusion de détails que je vous donne. Si j'insiste aussi longuement sur ce petit incident, c'est qu'il est, toute proportion gardée, semblable à celui qui brisa ma vie. Mais revenons à mon histoire, car c'est elle, comme vous allez le voir, qui m'a fait pressentir votre visite. J'étais donc hors de moi. D'avoir été maltraité méchamment, d'avoir perdu mon seul aliment du soir, de constater que mes plaintes légitimes

excitaient les spectateurs contre moi, tout cela m'avait en quelque sorte rendu à demi furieux. Faisant face non seulement à mes agresseurs, mais à tous ces braves gens qui les soutenaient, je m'abandonnai à mon amertume. « Vous ne rougissez pas, dis-je à tout ce monde, d'accabler ainsi un pauvre homme trop vieux pour se défendre. À votre place je mourrais de honte. Oh ! croyez-moi, cela ne vous portera pas bonheur. Et si, aujourd'hui, vous ne craignez rien, un jour viendra où vous regretterez ce que vous venez de faire. » Évidemment, ce n'était que des paroles. Mais qu'avais-je d'autre à ma disposition. Mes persécuteurs, eux, peu sensibles à mes malédictions, continuaient de rire avec cruauté. Ce fut à ce moment que se produisit le petit événement que je tiens à vous raconter. Je parlais donc en faisant de grands gestes, la tête en feu, lorsqu'un homme de haute taille, distingué, vêtu avec recherche, un homme qui appartenait certainement à la meilleure société, s'approcha de moi et me dit d'une voix chaude, douce, d'une voix enfin qui n'a jamais crié ni prononcé des mots grossiers : « J'ai assisté à toute la scène. »

Avant même que j'eusse eu le temps de lui répondre, il s'adressa au groupe qui riait à mes dépens. « Ce que vous faites, dit-il sur un ton de reproche qui imposait, manque de générosité. Si cet homme, par l'importance qu'il attache à ce que justice lui soit rendue, est un peu ridicule, il n'en est pas moins certain qu'il est dans son droit. Il tient peut-être trop à ce droit, mais votre force, votre jeunesse devraient vous rendre plus indulgents. » Lorsqu'il eut terminé, il posa sa main sur mon épaule et, me poussant un peu, chercha à m'entraîner à l'écart. Instinctivement, je résistai et voulus profiter de cet appui pour dire leur fait à tous ces chenapans. Mais, avec une douce fermeté, il m'en empêcha. Lorsque nous eûmes marché quelques minutes ensemble, il m'abandonna un instant et revint avec une bouteille de lait. Comme je le remerciais avec effusion, il répondit simplement : « Je vous en prie, c'est inutile. » Puis, après m'avoir demandé où je demeurais, il me reconduisit, non pas jusqu'à la porte de l'immeuble, mais jusqu'à celle de ce logement, et tout cela, vous m'entendez, sans prononcer une parole. Je le revois encore à

mon côté, au moment où nous avons passé devant le concierge. Comment un homme de cette condition pouvait-il s'engager dans un escalier aussi malodorant et aussi faiblement éclairé que celui de cette maison ? Je me le demandais avec étonnement. Une telle anomalie devait avoir une signification. À la vue de son profil altier, de ses belles moustaches noires, de ses oreilles fines collées à sa tête, elle m'apparut brusquement. Une présence à ce point surnaturelle ne pouvait être que l'annonce de la réparation qui m'est due.

Le petit homme s'interrompt. L'activité que le souvenir de cette intervention donnait à son esprit lui faisait croire qu'il parlait encore. Aussi, bien que ses lèvres fussent closes depuis un instant, continuait-il à faire des gestes, des signes, des grimaces. Soudain, il reprit sur un ton mystérieux.

– Vous entendez la pluie ?... Est-ce que vous entendez le bruit que font les gouttes contre les vitres ? Il n'a pas cessé de pleuvoir depuis qu'il est parti. Comprenez-moi bien. Il n'a pas cessé de pleuvoir depuis qu'il est parti. Car il ne fallait pas

que le temps changeât. C'est très important. Vous allez comprendre pourquoi. Moi, de mon côté, j'ai continuellement songé à ce mystérieux protecteur. Il avait une gravité, une simplicité qui imposent. Chaque homme, vous m'entendez, chaque homme sur terre doit connaître son heure, je veux dire celle où tout le mal qui lui a été fait est réparé. Quand cette heure arrive, les événements se précipitent. Tout se produit en même temps. Il est venu, vous êtes venu. Et demain verra luire la justice. Car j'ai beaucoup souffert. Vous me voyez aujourd'hui pauvre et vieux, subsistant grâce à la bonté de votre mère. Mais je n'ai pas toujours été ainsi. Quoique fils de petits paysans superstitieux, je ne suis pas le premier venu. J'ai eu, en province, ma petite notoriété. Ah ! évidemment, je ne fréquentais pas des personnages comme on en rencontre à Paris. J'étais pourtant l'ami du maire, d'un des trois châtelains du pays. On me reconnaissait une grande intelligence et, chaque fois qu'un différend s'élevait entre deux de mes amis, on ne manquait de me demander de le trancher. Ce qu'il y avait de plus étrange, c'était que cette

autorité ne m'était venue que grâce à ma valeur personnelle. Je n'étais pas particulièrement riche, bien que ma femme m'eût apporté une dot dont bien des jeunes gens d'aujourd'hui se contenteraient. Je n'exerçais aucune profession qui eût pu m'attirer des ménagements. Mais cette sorte de sympathie générale dont je jouissais ne tarda pas à me créer des jalousies. Est-ce que vous m'écoutez ?

Est-ce que vous me comprenez ? J'étais trop heureux ; voilà la vérité. Le bonheur, n'est-ce pas, monsieur, est ce que le monde pardonne le moins. Ah ! si j'avais été un alcoolique, par exemple, personne ne m'aurait voulu du mal. Mais j'étais sobre. Vous me suivez, monsieur ? J'étais sobre, honnête, travailleur... travailleur... hum... hum... C'est une façon de parler. Quand on est honnête, on est toujours travailleur. Ce qui m'intéressait dans la vie, c'était les histoires des autres, c'était de porter des jugements, de donner des opinions... Il faut dire que j'avais alors une facilité de paroles beaucoup plus grande qu'aujourd'hui... J'avais également le don de contrefaire la démarche de ceux qui m'étaient

antipathiques.

– Où voulez-vous en venir ? demanda Arnold, en lançant un regard sombre sur son interlocuteur.

– Où je veux en venir ?

Le jeune homme hocha la tête.

– Vous n’avez peut-être pas beaucoup de temps.

– Je ne sais pas.

– Laissez-moi continuer alors. Jusqu’à présent, tout ce que je vous ai dit n’est pas bien intéressant. Ce qu’il faut, c’est que vous connaissiez la suite. La jalousie, l’envie donc, commencèrent à rôder autour de moi. On insinuait que j’étais orgueilleux, que l’amour que j’avais pour mon épouse était une comédie, que, la nuit, j’accostais les femmes, le visage caché sous un masque de carnaval. Inutile de vous dire que je répondis à toutes ces ordures par un silence à la fois digne et méprisant. Ce fut mon tort. Que voulez-vous, j’avais un idéal. Je me représentais le monde comme un jardin où

n'eussent fleuri que l'amitié, la justice, la bonté. Fleurir est le mot. Les fleurs fleurissent, n'est-ce pas ? L'amitié, la justice, la bonté également. Oh ! mais tout cela n'est rien. Peu à peu le vide se fit autour de moi. On me faisait des farces, on m'envoyait des invitations pour des fêtes qui n'existaient pas, des convocations au commissariat de police pour me dire qu'il fallait que je surveille mes paroles. Ce fut à ce moment que ma femme tomba malade. Deux jours plus tard, elle mourait. « C'est vous qui l'avez tuée, c'est vous qui l'avez empoisonnée. » Voilà ce qu'on me répéta sans interruption dans les jours qui suivirent. « Avec quoi ? » demandais-je. « Avec de l'arsenic », me répondait-on. La ville entière s'était dressée contre moi. Je fus arrêté.

– On vous a arrêté, fit avec angoisse Arnold.

– On n'arrête pas un homme comme moi. J'avais malgré tout de puissantes relations. Mon beau-père n'était pas seulement un parent, mais un homme. Je ne vous ai jamais parlé de lui. Il était exquis. Bien qu'ayant vécu une grande partie de sa jeunesse dans une ferme, il avait

acquis...

– Oui, oui, je comprends.

– Je continue donc. L'injustice, monsieur, je ne la supporte pas. Moi, j'ai été victime d'injustices sans nombre. J'ai souffert. J'ai été maltraité. Personne ne m'a compris. Personne ne m'a aimé. Eh bien, c'est fini, je suis décidé à ne plus me laisser faire. Tous ceux qui m'ont rendu malheureux, à mon tour je les rendrai malheureux. Autrement ce serait trop beau, n'est-ce pas ? On tuerait les gens, on les emprisonnerait, et puis, tranquillement, la cigarette aux lèvres, on irait se promener sur la grande place de la ville. Mais c'est fini, vous m'entendez, c'est fini. Il est venu. Il m'a dit que mon heure avait sonné. Sa voix chante encore à mon oreille. Il avait un visage altier, comme en ont les rois. Et son regard, écoutez-moi bien, et son regard voyait à travers les choses.

À bout de souffle, le petit homme s'interrompt. Son front était couvert de sueur. Depuis un moment déjà, il avait eu de la peine à articuler les mots. Son corps s'était tassé et ses

mains, sur la table, ne remuaient plus qu'avec lenteur.

Ce fut à ce moment que la mère d'Arnold reparut.

– J'ai tout entendu, dit-elle à son mari avec véhémence.

Elle semblait la proie d'une vive agitation, ce qui ne manquait pas de surprendre chez une personne sortant de la solitude.

– Qu'est-ce qui t'a pris, continua-t-elle, de raconter ta vie ? Tu ne comprendras donc jamais le tort que tu te fais ? Tu trouves peut-être que tu n'as pas assez d'ennuis comme cela ! Il te faut en créer de nouveaux. Mais réponds-moi au lieu de me regarder avec des yeux ronds.

La vérité était que la pauvre femme, qui avait refusé d'écouter son fils, craignait que ce dernier ne tirât parti des confidences qu'il venait de recevoir pour faire de ces vieilles gens ses complices. Si on persistait à refuser de vouloir l'entendre, il lui était loisible de recourir à un chantage.

Mais son mari, qui n'était au courant de rien, répondit :

– Ne pouvais-je pas tout dire à votre fils, puisqu'il est des nôtres ? Votre présence d'ailleurs me rappelle que, dans le feu de mon indignation, j'ai perdu de vue les véritables raisons de cette confession.

Le petit homme reprit haleine, puis, se tournant vers Arnold, il continua :

– Vous êtes jeune, n'est-ce pas, monsieur ? Vous avez des amis puissants. Oh ! ne craignez rien. Je ne vais pas vous demander un service d'argent. Ce que je voudrais, voyez-vous, c'est que, lorsque je comparâtrai en justice, vous veniez déposer en ma faveur, que vous relatiez la conversation que nous venons d'avoir, qu'enfin, vous usiez de toute votre influence, qui, je le sais, est très grande, pour que les mobiles de l'acte que j'ai commis apparaissent au grand jour.

Malgré son air absent, Arnold ne perdait pas un mot des paroles de son interlocuteur. Ce dernier était-il fou ? Il l'ignorait. Toujours est-il qu'il tremblait de peur. Coupable lui aussi d'un

crime, il appréhendait que la police, faisant subitement irruption dans ce logement pour arrêter son beau-père, ne fît coup double en le trouvant.

Brusquement, le pauvre fou regarda Arnold dans les yeux, prit les mains de ce dernier et dit avec emphase, non sans s'être assuré que sa femme était bien repartie :

– Je suis, vous m'entendez bien, je suis le dernier des hommes. Beaucoup sont tombés socialement encore plus bas que moi, mais personne, vous m'entendez bien, n'a une âme si laide et n'en a si profondément conscience. Je suis intéressé, hypocrite, flatteur, soupçonneux. Je le sais. Parfois, lorsque je sombre dans un accès de désespoir, je m'entends dire que j'exagère mes défauts. Mais je sais que ces paroles réconfortantes ne sont dictées, en réalité, que par l'égoïsme. Elles voudraient me rendre plus sociable. Que suis-je donc sur cette terre ? Quelle est mon utilité ? Quelquefois l'idée de me donner la mort traverse mon esprit. Ma vie n'est-elle pas terminée ? Ne vaudrait-il pas mieux en

finir tout de suite ? Qui sait si, une fois mort, je ne renaîtrais pas dans le corps de quelque enfant privilégié et je n'aurais pas alors, devant moi, toute une longue vie heureuse ? Pourquoi dans ces conditions continuerais-je à tenir à cette loque qu'est mon corps ?

Arnold n'avait pas écouté cette tirade. Le regard fixe, le corps droit, il n'avait songé qu'à lui-même. N'était-il pas, lui aussi, un être sans grandeur, sans beauté. Sa vie, comme celle du petit homme, n'était-elle pas définitivement gâchée ? Ce dernier avait au moins le réconfort de penser qu'il n'était pour rien dans ses déboires. Ne pouvait-il pas s'en prendre au monde, alors que lui, Arnold, à qui pouvait-il s'en prendre, sinon à lui-même ? Il se lamenta ainsi sur son sort durant quelques instants. Puis, tout à coup, il lui apparut qu'il était également une victime du monde. Sans la méchanceté des hommes, sans cette lutte qu'il avait dû soutenir pour vivre, sans cette foule qui l'avait étouffé, qui avait tué en lui tout ce qu'il y avait de généreux, eût-il fait ce qu'il avait fait ? Le monde seul était responsable de ses fautes. Sans lui, qu'eût-il pu

être d'autre qu'un brave et honnête garçon ?

Des sanglots contractaient sa gorge. Une envie irrésistible de tout avouer, de s'abandonner, de crier sa douleur le saisit. Mais ce fou qu'il n'apercevait plus que dans une brume lointaine, préoccupé de lui-même, des prétendues injustices dont il avait souffert, de sa santé délabrée, l'écouterait-il ? Sa propre mère ne s'était-elle pas dérobée ? Un inconnu pouvait-il avoir plus de pitié pour lui que celle qui lui avait donné la vie ? Non, ce n'était pas possible. Et pourtant la souffrance n'a-t-elle pas cette précieuse vertu de faire de deux êtres qui s'ignoraient deux amis ?

– Vous, dit Arnold avec effusion, vous êtes malheureux, vous avez été victime toute votre vie d'injustices. Aujourd'hui, à cause du mal qu'on vous a fait, vous êtes pauvre, malade, craintif. Écoutez-moi... écoutez-moi avec votre cœur. Vous allez me comprendre. Ah ! si vous saviez le bien que vous m'avez fait en me parlant. Il n'est pas de plus grand réconfort pour un homme comme moi qu'un désespoir comme le vôtre. Je voudrais vous écouter des heures, des heures,

parler de la justice, de la bonté, de l'amitié. Comme nous serions près l'un de l'autre ! Moi aussi, je veux parler. En vous entendant, je me suis senti moins seul, et vous, en m'entendant, vous vous sentirez moins seul également.

Arnold s'arrêta, épuisé. La lampe à pétrole qui éclairait la pièce se fit plus lumineuse. Séparés par une table, les deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre. De temps en temps, comme un couple dont l'homme n'a pas osé se mettre sur la banquette, ils se touchaient les mains. Les meubles étaient grands et sombres. Le petit homme soupira. Arnold se pencha vers lui affectueusement. Mais soudain il se leva d'un bond, repoussa sa chaise du pied. Il courut à la porte de la chambre à coucher.

– Maman... maman... cria-t-il.

Personne ne répondit. Il essaya de l'ouvrir. Elle était fermée à clef.

– Où suis-je ? balbutia-t-il.

– Mais vous êtes auprès de votre beau-père.

– Mon beau-père... mon beau-père... J'ai donc

un beau-père ?

Il se rassit, mais sans qu'une réponse à la question qu'il venait de se poser fût venue sur ses lèvres.

– Il faut, monsieur, dit-il avec un calme imprévu, que vous sachiez tout. L'homme que vous avez devant vous, cet homme est victime, lui aussi, du monde.

– Je ne comprends pas, fit le beau-père avec un étonnement où on devinait le mécontentement de celui qui voit s'évanouir un de ses privilèges.

Arnold, qui ne s'aperçut pas de la froideur accueillant son exaltation, continua :

– Je suis certain que vous allez me plaindre, car je ne crois pas qu'il puisse exister un sort plus tragique que le mien. Je vais tout vous raconter. Surtout ayez pour moi la plus grande bonté. J'ai confiance en vous, bien que je ne vous connaisse pas. Faites que je n'aie pas à m'en repentir. Ma première grande faute fut de croire en moi-même. Vous ne pouvez pas vous représenter les désordres de mon adolescence. Je m'imaginai

que j'étais appelé à bouleverser l'univers. Mais ce qui est grave, c'est que j'ai tué un homme dans des circonstances épouvantables, accablantes pour moi. La seule excuse à mon acte est la bêtise. C'est peu, n'est-ce pas ?

Arnold n'eut pas le temps de poursuivre. Le petit homme s'était levé brusquement. Il était défiguré par l'horreur que lui inspirait le crime de notre héros.

– Comment ! Vous osez me raconter cela... Partez ! partez !... dit-il avec précipitation.

– Vous ne m'avez pas laissé finir.

– Partez... partez, je vous dis ! Vous ne voyez donc pas que vous faites de moi votre complice. Et surtout ne répétez jamais que vous êtes venu ici. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que les gens sont égoïstes ! Vous ne songez donc qu'à vous ? Vous trouvez peut-être que je n'ai pas assez souffert ? Il faut que vous, le fils de ma femme, vous de qui j'eusse plutôt attendu de l'aide, il faut que vous veniez également m'accabler. Je ne fais pourtant de tort à personne. Mes vieux jours s'écoulaient ici dans la tranquillité. Vous voulez que, sur la fin de

ma vie, je sois mêlé à une histoire d'assassinat ? C'est honteux.

Ce langage surprit Arnold.

– Mais, répondit-il, ne m'aviez-vous pas fait comprendre que vous n'attendiez plus rien de la vie, que vous étiez décidé à vous venger, enfin à vous faire rendre justice ?...

– Jamais, s'écria le petit homme, jamais je ne vous ai dit cela. Ne déformez pas mes paroles... Mais partez, je vous l'ordonne, partez, laissez-moi à mon triste sort.

Arnold se leva à son tour. Il eut un geste désabusé. Les hommes sont donc ainsi ! Faut-il que, dès qu'ils courent un risque, ils oublient la confiance, l'amitié qu'ils vous ont témoignées ? Comment est-il possible que la seule peur de se compromettre puisse changer un être au point de lui faire renier ce qu'il a de plus cher ?

Ce fut avec amertume qu'Arnold se dirigea vers la porte. Il appartenait à ces délicats qu'un tout petit peu de froideur suffit à faire replier sur eux-mêmes. Non, il n'insisterait pas. Il avait

compris. Avant de refermer la porte, il jeta sur le petit homme un regard plein de pitié. Ce dernier, ruisselant de peur, lui faisait encore signe de partir.

– Ne craignez rien, dit avec noblesse notre héros, personne ne saura jamais que je suis venu ici. Il est tard. Vous pouvez vous recoucher en toute tranquillité. Adieu, monsieur.

Lorsqu’il se retrouva dans la rue, Arnold resta un instant indécis. Que faire ? Où aller ? La pensée de se constituer prisonnier traversa son esprit. En le faisant n’eût-il pas, en quelque sorte, diminué la gravité de sa faute ? Mais en ne le faisant pas, peut-être échapperait-il au châtement. La pluie n’avait pas cessé. Les rues étaient désertes. On devinait que c’était une soirée où les théâtres eux-mêmes étaient à demi vides. Il appréhendait de rentrer à son hôtel. Peut-être la police était-elle venue l’arrêter. Ne l’ayant pas trouvé, l’attendait-elle cachée dans les rues transversales, sous les porches, dans le bureau même de l’hôtel.

Il marcha droit devant lui. Les rues, celles

qu'il aimait comme les autres, lui étaient devenues indifférentes. Ce qui se passait en lui était tellement intense que le décor, quel qu'il fût, lui semblait lointain et comme posé pour d'autres hommes. Que faire ? Où aller ? Il entendait le bruit monotone de ses pas.

C'était donc lui qui marchait ainsi, sous la pluie. Il avait beau se retourner, personne ne le suivait. Il était seul. Soudain, il aperçut des lumières, entendit des autobus. Inconsciemment, il avait dirigé ses pas vers la place Blanche, à proximité de laquelle se trouvait son hôtel, son restaurant, le dancing où Génia aimait à dire qu'elle travaillait, le cinéma où tous les vendredis il passait son après-midi, le petit bar où il jouait aux cartes et où il rencontrait ses amis. Un passant, puis un deuxième, puis un troisième l'avertirent qu'il approchait des foules. Les ailes sans inclinaison du Moulin-Rouge tournaient lentement dans l'espace, bien qu'il n'y eût aucun vent. Arnold hésitait à se mêler au monde. Finalement, il traversa une place, s'engagea dans le boulevard Clichy. Plusieurs fois, il passa devant le petit bar dont nous venons de parler,

non point, comme il semblerait, par besoin de retrouver un ami, mais parce qu'il voulait s'assurer qu'il n'y avait pas de policiers aux alentours. L'inconséquence d'Arnold était sans limites. Il avait la certitude que ses poursuivants connaissaient son nom, son adresse et, par conséquent, ses habitudes. Pourtant, de constater qu'il n'y avait personne de suspect autour du café lui fit un bien immense, comme s'il était déjà sauvé ! Soudain, il tressaillit.

– C'est toi, Arnold ? avait crié une voix.

Il se retourna avec brusquerie, prêt à fuir. Il aperçut alors un individu qu'il connaissait pour avoir joué quelquefois aux cartes avec lui. Durant une seconde, il eut l'impression que ce dernier était de la police, qu'il savait tout, qu'il allait se démasquer.

– Qu'est-ce que tu peux bien faire à pareille heure dans la rue ? demanda l'homme.

Cette familiarité, à laquelle il n'eût jadis prêté aucune attention, le réconforta.

– Qu'est-ce que je fais ? répéta Arnold.

– Parfaitement, reprit l’autre en feignant, par plaisanterie, d’être chargé de surveiller la conduite de son camarade.

– Mais j’allais rentrer me coucher, répondit Arnold.

– Tu t’imagines peut-être que je vais te croire ? continua l’ami sur le même ton. Reconnais plutôt que je te surprends en quête de bonne fortune. Et dire que pendant ce temps Génia s’imagine que tu dors bien sagement. Je ne vais bientôt plus pouvoir te lâcher d’une semelle. Dès que tu es livré à toi-même, on peut s’attendre à tout de ta part.

Arnold frissonna. « Il sait la vérité, pensa-t-il, il va avertir la police, je vais être arrêté avant même d’avoir pu me justifier. »

– Allons, rentre, et tout de suite, dit encore l’ami, qui se croyait de plus en plus spirituel. Demain, tu nous expliqueras les raisons de ta présence à une heure aussi indue dans la rue.

Tremblant de peur, Arnold s’empressa d’obéir.

– Bien... bien... je vais rentrer.

– Mais qu’est-ce que tu as ? demanda le camarade, qui croyait qu’Arnold plaisantait à son tour.

– Je vais rentrer... je vais rentrer... répéta notre héros en s’éloignant de son interlocuteur qui, étonné, le regardait sans comprendre.

– Au revoir... au revoir...

Lorsqu’il fut seul, Arnold poussa un soupir de soulagement. Malgré la pluie, une foule assez dense circulait sur le boulevard. « Génia, Génia, tu penses que je dors », dit presque à haute voix le jeune homme. Il se souvint alors de sa liaison avec cette danseuse. Il se souvint alors de la méchanceté de sa conduite, de la dureté avec laquelle il se sépara d’elle pour devenir l’amant d’une femme qui passait, dans le milieu qu’il fréquentait, pour appartenir à la haute société. Il se souvint de cette nuit où elle était venue en larmes le supplier de ne pas l’abandonner, de cette nuit où elle lui avait promis de lui être éternellement fidèle, de cette nuit où elle voulut changer de vie, devenir sa femme et le rendre le plus heureux des hommes. Il l’avait écoutée en

fumant nerveusement. Dans sa joie d'être devenu l'amant de la femme d'un bijoutier de la rue de la Paix, pas le moindre sentiment de pitié pour Génia n'avait trouvé de place. Toutes les implorations, il les avait interrompues par des réflexions méchantes et dures. Afin de lasser cette passion, il avait été jusqu'à blesser l'amour-propre de la pauvre danseuse en lui reprochant d'être la fille d'un boulanger. S'il devenait son mari, il ne serait reçu nulle part, plus tard, lorsqu'il serait un grand homme politique. En outre, elle était plus âgée que lui. Elle serait déjà vieille et laide au moment où il serait en pleine possession de ses moyens. Malgré cela, elle l'avait supplié, elle s'était mise à pleurer pour l'attendrir. Il lui avait dit qu'il n'épouserait jamais une femme qui avait eu il ne savait combien d'amants. S'il avait bien voulu faire d'elle sa maîtresse, c'était parce qu'il avait cru qu'elle était assez intelligente pour comprendre qu'elle devait s'effacer le jour où une occasion se présenterait à lui. Mais l'amour de cette femme était tel que, plus il l'avait humiliée, blessée, plus elle avait tenu à lui. Finalement, il s'était apprêté

à sortir, la laissant absolument désespérée, parlant de se donner la mort, à quoi il avait répondu qu'elle n'en aurait certainement pas le courage. Elle s'était alors jetée en travers de la porte. Il l'avait repoussée avec brutalité et il était parti. Elle avait couru derrière lui en pleurant, en criant, en le menaçant, mais chaque fois qu'elle avait tenté de le retenir, il l'avait frappée, sans éprouver vis-à-vis des passants de honte d'agir aussi durement, les prenant même parfois à témoin de la folie de cette femme.

Or, en cette nuit de détresse, il songeait de nouveau à elle. Il avait un immense besoin de paix, de protection, d'amour. Génia ne l'avait peut-être pas complètement oublié. Ah ! s'il en était ainsi, comme il saurait réparer les fautes qu'il avait commises, comme il saurait se faire pardonner, comme il saurait rendre cette femme heureuse ! La pensée de revoir Génia se fit alors plus précise dans son esprit. Mais il craignait qu'elle n'eût un nouvel amant.

En arrivant devant le dancing où Génia était employée, il eut une hésitation. Comment allait-il

l'atteindre ? Les vêtements déformés par la pluie, sans argent, il ne pouvait songer à pénétrer dans cet établissement de nuit à la porte duquel deux chasseurs et un portier montaient la garde. Mais, en stationnant devant l'entrée, il risquait d'attirer l'attention. D'autre part, il pouvait se faire qu'elle eût été congédiée, qu'elle fût partie d'elle-même. Après avoir passé une dizaine de fois devant le dancing, il résolut finalement de faire demander son ancienne maîtresse par un des chasseurs. Il s'approcha du plus jeune.

– Voulez-vous, lui dit-il, prévenir M^{lle} Génia que M. Arnold désirerait lui parler.

Le chasseur eut un geste de refus.

– Allez-y vous même, dit-il.

Cette injonction étonna Arnold en même temps qu'elle le reconforta. Rien ne le distinguait donc de ses semblables. Il s'engagea dans le petit escalier, dont les murs étaient tendus de tapis d'Orient prêtés. Arrivé sur une sorte de palier aménagé en vestiaire, il s'approcha de l'entrée de la salle et, à demi dissimulé par un paravent, il chercha Génia des yeux. Il y avait peu de monde

autour des tables, mais la piste était encombrée de danseurs. Soudain, il l'aperçut. Elle dansait avec un homme âgé et elle riait. Malgré une coiffure différente, malgré ses vêtements nouveaux, elle n'avait pas changé. Elle lui semblait avoir embelli. Comme si elle se fût doutée de cette réapparition, elle avait justement cette nuit-là tout son éclat. En même temps qu'il en souffrit, Arnold en éprouva une joie amère.

Comme, sans le voir, elle regardait dans sa direction, il leva la main. Elle eut un sursaut. Son rire disparut. Sans cesser de danser, elle ne quitta plus des yeux le jeune homme. Finalement, lorsque l'orchestre se tut, elle abandonna son partenaire et s'approcha d'Arnold.

– Toi ici ? demanda-t-elle comme s'il était encore son amant et que tout ce qui s'était passé depuis leur séparation avait été sans intérêt.

– Je voudrais te parler, fit le jeune homme.

– Tout de suite ? interrogea-t-elle.

– Quand tu voudras.

– Ah ! bon, j'aime mieux cela. Eh bien,

redescends et attends-moi dehors, mais de manière que les chasseurs ne te voient pas. Je vais m'arranger pour venir. Surtout, avant de me parler, attends que je te fasse signe. Tu n'auras qu'à me suivre.

Toutes ces indications furent données comme par une femme amoureuse. Arnold les avait écoutées avec une soumission, avec une joie qui eussent dû sembler étranges à Génia après ce qui s'était passé. Mais cette évolution, en vraie femme qu'elle était, ne lui semblait aucunement singulière. On eût dit qu'elle l'avait toujours prédite.

De nouveau seul, Arnold eut conscience d'être un autre homme. Il avait repris confiance. L'accueil de Génia lui avait paru d'une douceur extraordinaire. Il s'éloigna donc du dancing ainsi qu'on lui avait recommandé et, de loin, en guetta l'entrée. « Pourvu qu'aucun accident fâcheux ne m'arrive avant qu'elle m'ait rejoint ! Que penserait-elle de moi si on m'arrêtait à présent et qu'elle ne me trouve pas ? Elle croirait que je me suis encore moqué d'elle. »

Il regardait avec anxiété tous les hommes qui passaient, craignant à chaque instant que l'un d'eux ne s'approchât de lui et ne lui parlât. Au moindre bruit imprévu, il sursautait. Il ne savait quelle attitude prendre pour ne pas attirer l'attention. Et lorsque, machinalement, il s'arrêtait pour contempler quelque étalage, il repartait aussitôt de peur d'être soupçonné de préparer un mauvais coup.

Soudain, il poussa un cri de joie. Il venait d'apercevoir Génia qui, sans doute pour ne pas paraître pressée, s'attardait avec le portier. Puis, comme si toutes les recommandations qu'elle lui avait faites n'eussent plus eu de raison d'être, elle se dirigea vers lui, sans paraître songer à s'en cacher. Sur le moment, il en fut légèrement gêné, mais, dans son bonheur, il oublia tout. Lorsqu'elle l'eut rejoint, elle le regarda avec attention.

– Cela ne te réussit pas de changer de femme... Tu as bien mauvaise mine, dit-elle avec ironie.

Il ne répondit pas.

– Eh bien, qu'est-ce que tu as à me raconter,

mon petit Arnold ?

Il était visible qu'elle s'appliquait à paraître sans rancune, à paraître avoir tout pardonné et être heureuse dans sa nouvelle condition.

– Comme tu as l'air fatigué ! Veux-tu prendre quelque chose de chaud ? dit-elle maternellement.

Elle l'obligea à entrer dans une brasserie, lui baissa le col de son veston, lui ôta son chapeau et, prenant ses mains dans les siennes, les frictionna. Arnold la regardait avec amour et reconnaissance, mais elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir.

– Génia, dit-il après qu'il se fut restauré, j'ai à te parler. M'aimes-tu toujours ?

La jeune femme ne répondit pas.

– Génia, je t'en supplie, il faut m'aimer. Je suis tellement malheureux.

Cette fois la jeune femme parla, mais avec beaucoup de douceur, comme si elle tenait à montrer qu'elle n'était pas de ces femmes qui triomphent d'un renversement de situation.

– Je n’y peux rien, mon pauvre chéri. Elle a été méchante avec toi, cette femme ?

– Oh ! non, ce n’est pas cela. C’est beaucoup plus grave.

– Son mari vous a surpris ?

Arnold eut un geste de lassitude.

– Ce n’est pas cela, c’est beaucoup plus grave. Il y a longtemps que tout est fini. Elle m’a quitté, mais moi j’ai commis un crime.

Arnold venait à peine de prononcer ces mots qu’il lui sembla que tout croulait autour de lui. Génia s’était écartée. Elle le regardait avec horreur. Pourtant elle eut encore le courage de lui demander s’il parlait sérieusement.

– Mais oui, fit piteusement Arnold.

– Tu es donc devenu fou ?

Elle se leva, appela le garçon, paya les consommations. Il était apparent qu’elle n’avait plus qu’une pensée, quitter le jeune homme avec ostentation, afin qu’un consommateur pût en témoigner plus tard, le cas échéant. Comme le garçon desservait la table, elle se tourna vers

Arnold, lui dit avec froideur, et assez fort pour être entendue par son entourage :

– Puisque tu as fait une chose pareille, je ne peux plus te voir.

Puis, sans même attendre de réponse, elle sortit avec rapidité, laissant notre héros à ses remords et à ses inquiétudes.

Arnold était sans force. Où qu’il se tournait, il ne rencontrait que des ennemis. Personne ne voulait plus l’écouter. À peine avait-il parlé que son interlocuteur se dérobait ! Il comprit qu’il ne lui restait plus qu’à choisir entre deux solutions : ou se donner la mort, ou se constituer prisonnier. Mais il n’avait de courage ni pour l’une ni pour l’autre.

Tout en marchant, il se demandait avec angoisse ce qu’il adviendrait de lui lorsque ses forces l’abandonneraient. Il tomberait sur un banc. Où le transporterait-on ? C’était la question qu’il se posait. Elle le hantait. À l’hôpital ou bien dans un commissariat ?

Sous un porche, un mendiant dormait. Arnold

le regarda et continua son chemin. Puis il revint sur ses pas et le regarda de nouveau. Finalement, il lui tapa sur l'épaule. Le mendiant ouvrit les yeux, mais, voyant qu'il n'avait pas affaire à un sergent de ville, il ne bougea pas.

– Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? lui demanda avec anxiété Arnold.

Le vagabond ne répondit même pas et il se rendormit.

Arnold reprit sa course. À mesure que le temps passait, il sentait que l'heure du châtement approchait et que les moyens de s'y soustraire se faisaient plus rares. Il n'allait certainement pas tarder à être pris. « Ah ! si au moins, pensait-il, je pouvais sauver la vie à quelqu'un, si je pouvais empêcher un crime, si je pouvais faire une belle action avant d'être arrêté ! » Avec la même force qu'il avait désiré savoir, un instant avant, ce qu'il advenait des mendiants que l'on ramassait sur la voie publique, il voulait faire à présent une belle action, une belle action de laquelle il pourrait se vanter au moment inévitable où il devrait rendre ses comptes à la justice. Mais il avait beau

regarder autour de lui, seule une vie monotone sans belles ni mauvaises actions lui apparaissait. Ah ! si, grâce à une baguette magique, il eût été transporté sur le lieu d'un crime, comme il eût été heureux ! Avec quelle abnégation il eût risqué sa vie pour maîtriser l'assassin ! Avec quelle sollicitude il eût relevé la victime !

Soudain son attention fut attirée par un bruit de voix. Il était peut-être deux heures du matin, et pourtant, parmi ces voix, on reconnaissait celle d'une fillette. Arnold s'arrêta et, se dissimulant dans une encoignure, il tâcha de surprendre quelque chose. Une scène bizarre se déroula alors devant ses yeux. Elle avait pour décor une impasse qu'éclairaient faiblement les lumières de deux ou trois enseignes d'hôtels borgnes. De temps à autre, un couple s'y aventurait. Comment se faisait-il qu'à une heure aussi avancée, dans un tel lieu, se trouvât une fillette ? Elle n'était pas seule. Deux femmes l'accompagnaient, ainsi qu'un homme dont la mise correcte, l'aspect cossu, détonnaient étrangement. Les paupières soigneusement levées, les oreilles aux aguets, Arnold, sans se montrer, s'efforçait de

comprendre ce qui se passait. Surmontant les cris de la fillette, il percevait les voix des femmes.

– Puisque je vous dis, monsieur, que la petite ne demande pas mieux, disait l'une. Vous n'avez qu'à nous suivre. Ce n'est pas la première fois. L'hôtel nous connaît.

Puis s'adressant à la fillette :

– Ne pleure donc pas comme cela ! Monsieur ne t'emmènera pas.

À ce moment, l'homme se mit à parler.

– Je vous donnerai le double de ce que vous me demandez, mais venez chez moi... J'ai une situation, je ne peux pas la compromettre de cette façon. Nous sommes ici à la merci d'un chantage, d'une descente de police.

– Encore une fois, vous ne courez aucun risque, puisque nous vous le disons. Vous voyez bien que la petite a peur. Vous devriez vous estimer heureux qu'elle accepte de vous suivre à l'hôtel. Il ne faut pas être trop exigeant. Vous n'êtes pas près de trouver une petite aussi jolie qui ne demande qu'à vous faire plaisir.

Mais l'inconnu semblait redouter quelque chose. Il continuait d'insister pour qu'on lui permît de conduire la fillette chez lui. Devant un désir si fortement ancré, une des femmes feignit de conseiller à la fillette d'accepter l'offre de ce monsieur. Mais l'enfant s'accrochait désespérément aux matrones, dont l'une semblait être sa mère.

La bouche sèche, les poings serrés, Arnold ne perdait rien de cette scène. Finalement, il comprit clairement de quoi il s'agissait. Les deux femmes avaient accosté ce passant. L'une d'elle lui avait laissé entendre qu'elle avait une petite fille peu farouche. Intéressé, l'inconnu avait demandé des explications. Cependant qu'elle les lui donnait, l'autre était partie chercher la fillette au petit hôtel où toutes elles habitaient. Celle-ci avait brusquement éveillé les sens du passant. Mais la peur d'un scandale, d'un guet-apens, d'un chantage, le retenait. C'est alors qu'il avait eu l'idée de proposer aux deux femmes de lui permettre d'emmener l'enfant. Il s'engageait, après l'avoir promenée dans son automobile, à la déposer au coin de l'impasse. Mais aussi bas que

certaines gens peuvent tomber, ils n'en conservent pas moins une morale à eux. Toutes les fantaisies du passant, si elles avaient eu pour cadre leur hôtel, eussent été tolérées avec indifférence par les deux entremetteuses. Par contre, que cette fillette pût rester seule avec un inconnu, même si ce dernier était un brave père de famille, leur semblait une chose inadmissible et dangereuse. Aussi, l'enfant, dûment stylée par sa mère et l'amie de cette dernière, jouait-elle la frayeur. Pourtant, malgré le refus qu'il rencontrait et bien qu'il sût qu'il ne s'engagerait jamais dans ce coupe-gorge, l'homme ne s'en allait pas. Pendant dix longues minutes, la discussion se prolongea encore à voix basse. Finalement, le passant dut promettre une telle somme que les mégères cédèrent et, comme par enchantement, il n'en fallut pas davantage pour que la fillette les imitât. Les deux femmes se perdirent dans l'impasse cependant que l'inconnu, marchant à côté de la fillette, sur le boulevard, en pleine lumière, avec une certaine gêne d'ailleurs, faite d'un mélange d'attentions pour l'objet de ses désirs et de précautions, se dirigeait vers une

automobile arrêtée à une cinquantaine de mètres plus loin.

Mille pensées traversèrent alors l'esprit d'Arnold. Il se souvint de sa jeunesse, de son crime, de ses espérances déçues. « Est-il possible, murmura-t-il, qu'il y ait sur la terre des hommes capables de commettre de telles horreurs ! » Brusquement, il lui apparut qu'une occasion unique de racheter ses fautes venait de lui être envoyée, par Dieu sans doute. Après, on pourrait l'accabler, le condamner, il n'en resterait pas moins qu'il aurait sauvé une pauvre enfant, qu'il aurait fait arrêter un ignoble individu.

Comme un fou, il se lança à la poursuite de l'étrange couple.

– Que faites-vous ? cria-t-il à l'homme qui déjà avait ouvert la portière de son automobile. Vous allez me suivre. J'ai tout vu, tout entendu. Ce que vous projetez est ignoble. Vous allez en rendre compte à la justice. Vous méritez la prison, le bagne.

Le passant était devenu pâle comme un mort. En l'espace d'un éclair, il se vit conduit au

commissariat, interrogé, gardé à la disposition de la justice. Le lendemain, comme il ne reparaisait pas, sa famille signalait sa disparition. Elle apprenait alors ce qui était arrivé. Sa carrière était brisée, ses enfants déshonorés. Sa femme demandait le divorce. Renié de tous, ruiné, il ne lui restait plus qu'à s'expatrier. Devant de telles perspectives, il n'eut plus qu'une pensée : acheter le silence de notre héros.

– Dites-moi combien vous voulez... je vous donnerai tout ce dont je peux disposer, tout, mais, je vous en supplie, oubliez ce que vous venez de voir.

Pendant cette scène, l'enfant était redescendue de l'automobile, puis, après avoir feint de ne rien comprendre, elle s'était brusquement enfuie. Arnold, pourtant, eut le temps de dévisager la fillette. Il faillit pousser un cri. Le sang lui monta à la tête. Cette fillette avait les traits d'une femme. Aucune jeunesse n'apparaissait dans son regard. Des jupes courtes, des cheveux tombant dans le cou, une taille exiguë, des manières volontairement gauches et naïves contribuaient

seuls à donner l'illusion de l'enfance aux hommes aveuglés par le désir. Mais elle avait disparu si vite qu'Arnold ne tint pas compte de cette révélation. Tout à sa pensée de faire une belle action, il continua :

– Suivez-moi, il le faut, vous m'entendez. Il faut que nous allions tous les deux au commissariat.

À ce moment, le passant s'aperçut que la fillette s'était enfuie. Comme si on lui avait brusquement rendu la vie, il se mit à respirer plus librement. La preuve de son infamie avait disparu. Il pouvait donc nier. Mais il ne laissa rien paraître de sa joie, préférant arranger les choses à l'amiable. Il regarda Arnold avec plus de sang-froid. Il constata que le jeune homme était mal vêtu, que, malgré la pluie et le froid, il n'avait pas de pardessus, que son visage était celui d'un illuminé. Il eut alors nettement le sentiment qu'il était victime d'un fou, ou d'un vagabond qui essayait, grâce au hasard qui lui avait permis d'assister à cette scène, de faire du chantage, afin d'en tirer quelque profit.

– Vous avez besoin d’argent, je le vois, dit-il. Je vais vous donner ce qui me reste. Cela vous aidera.

– Je ne veux aucun argent, répondit Arnold. Pour qui me prenez-vous ? Ce serait trop simple. Il suffirait d’être riche pour tout se permettre. Je veux que vous soyez châtié.

– Mais, mon pauvre garçon, continua le passant, vous voulez que je me tue à vos pieds. Vous ne comprenez donc pas ce que c’est que la faute d’un instant. J’avais perdu la tête. Oui, c’est vrai, je mérite un châtement, mais ce châtement, ne croyez-vous pas qu’il me sera infligé lorsque je reverrai les yeux innocents de mes enfants, de mes chers enfants qui ignorent dans quel abîme a failli tomber leur père ? Ces enfants, monsieur, s’ils savaient ce que vous avez fait, ils vous remercieraient à genoux. Vous avez fait la plus belle action qu’un homme puisse faire, celle de sauver un autre homme.

À cause de la confusion de son esprit, à cause de la fièvre qui le minait depuis des heures, à cause de sa nervosité et de son besoin d’être

plaint, Arnold perdit de vue le sens exact de son intervention. Il lui apparut qu'en laissant la liberté à cet homme, il n'en restait pas moins fidèle à son désir de faire une belle action. D'ailleurs, son instinct de conservation l'avait retenu à son insu. Il savait bien qu'en livrant cet inconnu à la police, il se livrait également. Ce fut donc avec un certain soulagement qu'il trouva dans les paroles du passant de quoi calmer sa conscience, sans pour cela être obligé de prendre contact avec la justice.

Comme Arnold ne répondait pas, l'inconnu lui tendit les mains avec effusion.

– Merci, dit-il, vous êtes un homme, vous avez du cœur, ce qui est la plus grande des qualités.

Il parlait avec sincérité, car, à peine remis de ses émotions, il jouissait encore d'être sain et sauf. Arnold se méprit sur cette sympathie subite.

– Vraiment ? demanda-t-il avec candeur. Vous me trouvez des qualités ?

– Oui, continua l'inconnu, malgré tout reconnaissant et qui, brusquement, venait de

s'apercevoir qu'il n'avait pas affaire à un escroc ni à un maître chanteur, mais à un illuminé. Vous souffrez de la laideur de ce monde, et quand vous voyez le mal, vous vous révoltez et vous ne songez plus qu'à le châtier. Je vous ai ressemblé, croyez-moi. Comme vous je regrettais de tout mon cœur de céder parfois à la tentation. Ce que j'ai fait aujourd'hui, je vous en donne ma parole, je ne l'eusse jamais fait jadis. Mais l'âge vient et, avec l'âge, la soif du plaisir, la perte de la fierté, du respect de la justice, du sens moral. Vous êtes jeune, vous. Vous avez cette chance. Et tout ce que je peux souhaiter, c'est que vous le restiez toute votre vie.

Arnold était bouleversé. Pour la première fois depuis son crime, il rencontrait un homme qui lui parlait avec amitié, avec tendresse même. Une joie immense illuminait son âme. Il aurait voulu saisir la main, le bras, étreindre par les épaules cet homme correct qui venait de prononcer des paroles si nobles. Comme un enfant perdu qui brusquement retrouverait son père, il lui semblait, dans cette nuit de pluie et de vent, qu'il était à l'abri, qu'il ne courrait plus jamais aucun danger.

Un homme puissant et riche ne veillait-il pas dorénavant sur sa personne et n'éloignait-il pas de lui, par son autorité, la méchanceté des envieux ?

– C'est moi, monsieur, dit Arnold, qui vous remercie. Si vous saviez le bien que vos paroles me font, si vous saviez comme je suis malheureux et comme il m'est doux, à moi, pauvre être sans défense, d'entendre une voix comme la vôtre.

Tout en parlant, Arnold s'excitait. Devant lui, l'inconnu l'écoutait avec attention, sollicitude et tendresse. Ne semblait-il pas, en regardant son interlocuteur, regarder le jeune homme intègre qu'il avait été ?

– Oui, c'est moi qui vous remercie, car vous seul, monsieur, vous avez daigné me parler comme à un être vivant. J'ai commis un crime, j'ai tué un homme, je ne sais pas pourquoi, dans un moment d'égarement, ou plutôt, je le sais trop, par besoin d'argent. Pourtant, vous ne vous êtes pas écarté de moi et vous m'avez parlé avec votre cœur. Merci.

Arnold n'avait pas achevé que la physionomie de l'inconnu changea brusquement. Ce fut pourtant sur le même ton qu'il répondit :

– Oui, vous êtes un brave garçon, honnête et méconnu.

En disant ces mots, il lui prit les mains, les serra avec force.

– Vous avez de grandes qualités de cœur, poursuivit-il. Je fais sincèrement des vœux pour que la vie ne les gâche pas. Ce serait vraiment dommage. C'est un spectacle si triste que celui des vertus de la jeunesse s'émuissant prématurément. Maintenant, adieu... adieu, monsieur...

Le bourgeois repentí monta dans sa voiture. Arnold le regardait avec une expression à la fois étonnée et reconnaissante.

– Arnold, adieu.

– Adieu, adieu, répondit le jeune homme machinalement.

L'automobile partit. Arnold agita la main. « Adieu, adieu », balbutia-t-il. C'était à travers un

nuage qu'il apercevait la voiture. Brusquement, il eut conscience qu'il était seul. « J'ai été fou, pensa-t-il. J'aurais dû le faire arrêter sur-le-champ. Quel fou ai-je été de m'imaginer que cet homme était différent des autres ! Comme toujours, c'est au moment où nous laissons apparaître la beauté de nos sentiments que les hommes nous abandonnent à nous-mêmes. Rien ne leur est plus désagréable que la présence de la noblesse, de la générosité. »

Mélancoliquement, Arnold se remit en route. Il était mécontent de lui-même. Il avait conscience de sa déchéance ainsi que de sa bêtise. « Suis-je donc incapable de faire une belle action. Faut-il que tous mes nobles élans s'achèvent toujours dans le ridicule ? Je mérite tout simplement la mort. » Il était épuisé. « Mais comment saura-t-on que j'ai voulu conduire cet individu en prison ? »

Il s'arrêta pour reprendre haleine. Comme une caresse, un vent léger effleurait son visage. Soudain il sentit quelque chose entre ses doigts. Il s'approcha d'un réverbère. C'était une mince

liasse de billets de cent francs. L'inconnu les lui avait glissés dans la main, à la fin de leur entretien, et Arnold ne s'en était même pas aperçu. Il regarda ces billets avec indifférence. « Et pourtant ils me sauveraient ! » pensa-t-il. Mais son visage demeura le même. Sa seule préoccupation était de faire une belle action. Une seconde, il songea à les déchirer à seule fin de montrer son mépris de l'argent. Mais lorsqu'il raconterait ce qu'il avait fait, qui le croirait ? Il n'avait qu'à garder les morceaux. Non, tout cela était ridicule. Pourtant, cette intention se faisait de plus en plus précise dans son esprit. Il n'était pas tellement utile qu'il fût cru. L'essentiel n'était-il pas qu'il fût en règle avec sa conscience ? Le geste est noble en effet de celui, qui, traqué, sur le point d'être jeté en prison, abandonne ainsi sa seule chance de salut. On ne pourrait vraiment plus l'accuser d'avoir cherché à se soustraire au châtement.

Arnold ne se résolvait pas à déchirer les billets. Finalement, il les mit dans sa poche, se réservant de les détruire plus tard. L'idée subite de gagner l'étranger lui était venue à l'esprit.

Mais la perspective d'être arrêté à la frontière, ou même à la gare, l'en dissuada. « Plus je réfléchis, dit-il presque à haute voix, plus je m'aperçois qu'il n'y a qu'une seule chose qui puisse me sauver : faire une grande action, arracher quelqu'un à la mort. J'ai tué ; eh bien, que je fasse vivre ! Cela seul me rachètera. » Il aurait voulu rencontrer quelque désespéré, lui donner cet argent, et alors seulement se rendre. Ah ! comme il serait fort lorsqu'on l'interrogerait.

Il baisserait la tête. Il reconnaîtrait toutes ses fautes, mais brusquement, celui ou celle qu'il avait préservé de la mort paraîtrait pour crier la générosité et la bonté de son sauveur. En dépit des révélations qu'on ferait sur le compte de celui-ci, le rescapé, plein de reconnaissance, lui garderait son estime, et cette attitude ébranlerait les juges. Ceux-ci comprendraient alors l'homme qu'était Arnold en réalité et, lorsqu'il paraîtrait devant le jury, tous auraient pour lui une profonde indulgence. On n'irait évidemment pas jusqu'à lui serrer la main et le féliciter. Ceux qui sont appelés à rendre la justice sont malgré tout un peu les esclaves de leur fonction. Mais ils

tiendraient autant que la mesquinerie, la petitesse, la jalousie des foules le leur permettraient, à montrer à celui qu'ils venaient d'acquitter qu'ils étaient certains de son honnêteté et qu'ils ne craignaient pas d'avoir à se repentir plus tard de leur acte de clémence. Mais cette agréable vision ne rassura pas Arnold. Il était exténué. Son visage, battu par la pluie et le vent, était brûlant, ses pieds mouillés, glacés.

Tout à l'heure, il n'avait pas su davantage où il allait. Pourtant, il s'était donné la peine de prendre une allure énergique. À présent, c'était sans même se soucier des apparences qu'il errait par les rues. « Je suis ce qu'on appelle dans les journaux une loque humaine... », murmura-t-il. Il s'avavançait à gauche, à droite, n'obéissant qu'à des impulsions. Parfois, il faisait le tour d'une place et, sans s'en apercevoir, revenait sur ses pas. De même que les douleurs d'un empoisonnement, comme des coups de marteau, résonnent en nous à intervalles réguliers, de même le souvenir du crime affreux qu'il avait commis frappait son esprit. La respiration lui manquait alors. On eût profité de l'un de ces

moments pour l'appréhender qu'il n'eût pas tenté la moindre résistance.

La ville semblait abandonnée. Il se trouvait dans une avenue déserte et rien n'était plus triste que le sifflement du vent à travers les arbres. Par leur moindre éclairage, des rues transversales le sollicitèrent. Mais l'instinct encore intact de cette épave lui commandait de ne pas se cacher, de faire le promeneur attardé.

Ainsi ballotté, il atteignit sans savoir comment la place Beauvau. La proximité de l'Élysée le tira de sa torpeur. « Ah ! ah ! dit-il, toujours à haute voix, c'est un spectacle qui ne manque pas de grandeur que ce mur. (Il faisait allusion à celui qui, le long de l'avenue Marigny, protège les jardins du palais présidentiel.) Oui, à celui qui saurait pénétrer le fond des choses, ce mur, à cet instant précis, parlerait. Ne sépare-t-il pas, de sa matière inerte et imbécile, les deux hommes entre lesquels viennent prendre place tous les Français, les deux hommes les plus éloignés l'un de l'autre qui soient, le président de la République et moi. L'un a toutes les vertus, l'autre n'en a aucune.

L'un est l'honneur, la droiture ; l'autre, le crime, la débauche. » Mais Arnold ne s'attarda pas davantage sur ce contraste. Il était trop fatigué pour réfléchir longuement sur un même sujet, d'autant plus qu'il venait de lui apparaître qu'il ne saurait pas quoi répondre à celui qui lui demanderait ce qu'il faisait à pareille heure aux abords de l'Élysée. Toutes les réponses qui lui vinrent, il les trouva peu plausibles.

Parfois, à un croisement de rues, un sergent de ville attirait son attention. Sans faire le moindre détour, la volonté tendue, l'air indifférent, mais tremblant de peur, il s'imposait de continuer son chemin comme s'il n'était qu'un simple promeneur, et lorsqu'il arrivait à la hauteur de l'agent, le visage contracté, les mains mouillées de sueur, il regardait en souriant le représentant de l'autorité, qui, d'ailleurs, lui répondait avec amabilité. Ah ! quelle joie il éprouvait quand il surprenait un agent soit en train de fumer une cigarette, soit en conversation galante, soit encore à la porte d'un bar, un verre à la main ! Comme il savait alors, par un signe, mettre à l'aise le délinquant !

Était-ce le confus désir de grands espaces, mais Arnold se dirigea vers l'avenue des Champs-Élysées. Il n'en pouvait plus. Pourtant, pas une fois, il ne lui était venu à l'esprit que son calvaire pût prendre fin. Il s'engagea dans une des allées du jardin qui s'étend le long de l'avenue Gabriel. De hauts lampadaires éclairaient lugubrement les pelouses. De temps en temps, il s'arrêtait, cherchant des yeux un abri où il pourrait se réfugier jusqu'au lendemain. Il s'approcha d'un petit manège. Mais aucune bâche ne dissimulait les chevaux de bois. À travers les bosquets, il aperçut soudain les phares d'une automobile. Comme il eût voulu fuir ainsi que ces lumières légères !

Puis, avec une décision qu'il regretta aussitôt, il fit demi-tour. Au bout de l'allée, une ombre s'était avancée vers lui. Il ne se retourna pas. Il avait une envie folle de courir, mais, encore une fois, l'instinct l'en empêchait. Ne se fût-il pas trahi en le faisant ? « Quand on n'a rien à se reprocher, on ne se sauve pas », pensa-t-il. Il activa cependant l'allure, si bien que vingt mètres plus loin, il courait presque. Comme l'écho de ses

propres pas, les pas de l'inconnu retentissaient toujours à ses oreilles.

À hauteur de l'Alcazar, il crut distinguer, dans un buisson, un homme qui se dissimulait. « Je suis cerné », murmura-t-il comme quand il était enfant et qu'il jouait avec des camarades. Des bruissements de feuilles s'élevaient de tous côtés.

Au tournant d'une allée, il se trouva brusquement face à face avec deux promeneurs qui semblaient converser. Il s'arrêta, pétrifié. Derrière lui, l'inconnu continuait à marcher. Arnold eut alors nettement le sentiment qu'il était tombé dans un piège. Où qu'il se dirigerait, des policiers se dresseraient devant lui. Sans prononcer une parole, ils se contenteraient de lui barrer la route. Et ce ne serait que lorsque, épuisé de se heurter partout à un obstacle, il s'arrêterait ainsi qu'une bête traquée, au centre d'un cercle qui, à chaque seconde, se resserrerait davantage, que tous ensemble prendraient la parole pour lui dire : « Nous vous arrêtons ».

Un éclair de lucidité l'obligea de convenir qu'il était bien invraisemblable que ces

promeneurs mystérieux fussent de la police, car le hasard seul l'avait conduit en ces lieux.

L'inconnu se rapprochait toujours. Quant aux deux hommes, ils s'éloignaient lentement en allumant chacun une cigarette. Arnold songea à les suivre, à les dépasser, mais brusquement, il changea d'avis. Enjambant les arceaux qui bordaient l'allée, il traversa une pelouse, toujours sans courir ni se retourner, à grands pas, simplement, puis il remonta l'avenue des Champs-Élysées. Il venait d'arriver aux abords du Grand Palais lorsqu'il crut qu'il allait perdre connaissance. Un homme était à son côté. Arnold s'engagea sur la chaussée et, bien qu'il n'y eût aucune voiture, prit le pas de gymnastique, comme pour éviter d'être écrasé.

– Police, dit tout à coup l'homme en le retenant par le bras.

Grand et fort, il était convenablement vêtu et portait un chapeau de feutre dans le ruban duquel était glissée une plume. Une épingle représentant un fer à cheval était plantée dans sa cravate. Il avait des gants de coton noir, un pardessus à

martingale trop haute. Il était vraiment en civil.

– Est-ce que vous avez essayé de fuir ? demanda l'inspecteur.

– Mais non, mais non... balbutia Arnold qui avait complètement perdu la tête.

– Vous n'avez pas essayé de fuir ? Vous prétendez que vous n'avez pas essayé de fuir ? Est-ce que, par-dessus le marché, vous avez l'intention de vous moquer de moi ?

– Non, non, je vous assure que non.

– Vous trouvez donc que votre cas n'est pas assez grave comme cela ? Allons, suivez-moi. Vous vous expliquerez devant le commissaire de police.

– Mais qu'ai-je donc fait ? demanda Arnold avec une naïveté simulée, car devant le danger il avait recouvré son sang-froid.

– Est-ce que vous ignorez, par hasard, qu'il est défendu de traverser les pelouses ?

– Je n'ai pas traversé de pelouse, répondit Arnold inconsidérément.

– Montrez-moi vos papiers.

– Mes papiers ?

– Oui, vos papiers.

– Quels papiers ?

Il venait d'apparaître à notre héros qu'il était pris et que la seule chance de salut qui lui restait était de feindre la candeur, la jeunesse, afin de gagner les bonnes grâces du policier, quitte à profiter du premier moment d'inattention de ce dernier pour s'esquiver.

– Je vous ordonne de me montrer vos papiers d'identité.

– Mais certainement, répondit Arnold sans toutefois mettre la main à sa poche.

– Qu'est-ce que vous attendez ?

Arnold ne put faire autrement que d'obéir. Le policier s'approcha d'un lampadaire pour les examiner.

– Vous êtes de la classe vingt et un ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux au bout de quelques instants.

– Oui.

– Votre âge, pourtant, ne correspond pas à celui des jeunes gens de cette classe.

– J’ai été ajourné deux fois.

– C’est bien, c’est bien. Voulez-vous me dire maintenant ce que vous faites ici à pareille heure.

– Je rentrais chez moi.

En voyant que le policier n’avait chicané que sur son âge, Arnold avait repris de l’assurance.

– Vous rentriez... C’est vous qui le dites. Avouez plutôt que vous cherchez une bonne fortune. Quels sont vos moyens d’existence ?

– Ma famille me verse une pension.

– Elle est bien généreuse, votre famille... Et combien vous verse-t-elle ?

– Suffisamment pour vivre.

– C’est vous qui le dites.

– Parfaitement, c’est moi qui le dis...

– Est-ce que vous avez l’intention de garder ce ton encore longtemps ?

– Quel ton ?

– Assez, suivez-moi. Vous allez vous expliquer au commissariat.

La peur envahit de nouveau Arnold.

– Mais on m’attend.

– Vous n’aviez pourtant pas l’air bien pressé.

– On m’attend. Je vous le jure.

– Encore une fois, assez. Je n’ai pas à entrer dans ces détails. Suivez-moi.

Les deux hommes se mirent en marche. Arnold n’avait qu’une pensée : profiter de la première occasion pour fuir. Mais à l’Alma, son compagnon parut hésiter sur la route à emprunter. Le jeune homme fit semblant de ne pas s’en apercevoir et, patiemment, attendit que le policier se décidât. Finalement, ils revinrent sur leurs pas.

– Vous vous étiez trompé de chemin ? demanda innocemment notre héros.

– Non, je ne me suis pas trompé de chemin.

– Pourtant, nous revenons sur nos pas.

– Je le sais.

– Je ne comprends pas.

– Naturellement. On ne comprend jamais qu'on puisse inspirer de la pitié.

– Je vous inspire de la pitié, moi ?

– Une très grande pitié. Vous vous êtes pourtant mis dans un bien mauvais cas.

– Qu'ai-je donc fait ?

– Ne jouez donc pas comme cela avec le feu.

C'est très dangereux. Et ce conseil, je ne vous le donne que parce que votre personne m'est très sympathique.

– Je voudrais que vous me disiez ce qu'on me reproche.

– Ne faites pas le naïf. Vous savez très bien ce que vous êtes venu chercher dans les bosquets de l'avenue Gabriel. Un mauvais coup, n'est-ce pas ?

Malgré la douceur avec laquelle lui parlait le policier, Arnold se défiait de lui. Il y avait quelque chose en cet homme qui lui déplaisait, mais il n'eût su dire quoi.

– Je vous ai déjà dit que je rentrais chez moi.

– Vous faisiez bien des détours, pourtant, continua l'inconnu. Non, jeune homme, il ne faut pas essayer de finasser avec moi. J'en ai vu de beaucoup plus malins que vous, et j'ai toujours eu le dernier mot. Soyez raisonnable. Si je vous parle ainsi, c'est dans votre intérêt. Faites que je n'aie pas à le regretter.

Cette fois, Arnold fut touché par ce langage. Brusquement il se souvint de ce crime que la peur et l'instinct de conservation lui avaient fait oublier. Il avait fallu qu'il perdît la tête pour répondre, dans la situation où il était, avec tant d'insolence.

– Pardonnez-moi, monsieur, je ne savais pas ce que je disais. J'étais nerveux. Je ne m'étais même pas aperçu que vous me parliez avec douceur. Si vous saviez le bien que vous me faites en me témoignant un peu de sympathie. Merci, merci encore.

– Ne me remerciez pas. C'est tout naturel. J'ai eu pour vous, soudainement, sans que je puisse m'en expliquer la raison, de l'amitié. Vous voyez

que je n’y suis pour rien. J’ai eu conscience que vous étiez malheureux, que vous aviez besoin de sollicitude, de tendresse. C’est tout. Aussi ne serai-je pas exigeant. Écoutez-moi, il y a toujours moyen de s’arranger. Je vois que vous n’êtes pas riche. Donnez-moi ce que vous avez sur vous et je vous rends votre liberté.

– Je n’ai rien, malheureusement.

– Mais si, vous avez bien un petit peu d’argent. Il y avait un moment déjà que vous rôdiez dans les bosquets. Vous avez dû ramasser un billet de dix francs par ci, un billet de dix francs par là. Vous êtes tellement joli garçon.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Je ne suppose pas que vous teniez à aller en prison !

Arnold regarda son compagnon. Il lui apparaissait à présent sous un tout autre jour. Le chapeau en arrière, le pardessus à martingale ouvert, il avait les mains dans les poches de son pantalon. Quelque chose du dévoyé, du voyou, émanait de lui. Il porta une cigarette à sa bouche

et à la façon dont il abrita la flamme de l'allumette, Arnold sentit qu'il avait beaucoup vécu en plein air.

– Je vous répète que je n'ai pas d'argent.

L'inconnu changea brusquement.

– Ah ! si vous le prenez sur ce ton, c'est différent. Très bien. Je vois que je me suis trompé. Eh bien, vous allez me suivre.

– Vous suivre ?

– Oui, au commissariat.

De nouveau, la morgue d'Arnold disparut. La peur coupa sa respiration. Avec fixité, il regarda son compagnon. Était-il ou n'était-il pas de la police ? Mais en même temps qu'il essayait de répondre à cette question, il se sentait incapable de percer ce mystère. Comme dans une situation de rêve où son sort eût dépendu de la connaissance d'un détail insignifiant, les obstacles qui s'opposaient à ce qu'il devinât la vérité se faisaient de plus en plus grands.

Subitement, l'inconnu changea de ton.

– Soyons donc des amis, dit-il en prenant

Arnold par le bras, non pas comme un policier, mais comme un amoureux. Vous n'avez rien à craindre. Je vais vous dire la vérité. Je ne suis pas de la police.

– Je le savais, répondit notre héros qui, mis ainsi sur la voie, n'en douta plus.

– Ce n'est pas une raison pour faire le malin. N'oubliez pas que c'est moi qui vous dis que je ne suis pas de la police. Mais j'en suis peut-être.

– Que signifient toutes ces réticences ? Oui ou non, êtes-vous de la police ?

– Si vous continuez à vous montrer aussi arrogant, je ne vous parlerai plus à cœur ouvert.

– Qu'est-ce que vous me voulez, alors ?

– J'ai besoin de vous. C'est tout. Je désire que vous deveniez mon ami.

– Pourquoi ?

– Ne soyez donc pas tellement impatient. Vous allez le savoir.

Arnold n'était qu'à demi rassuré. Il se demandait si tout ce manège n'était pas destiné à

le mettre en confiance à seule fin de lui arracher quelque aveu.

– L’homme qui est devant vous, continua l’inconnu, est tout simplement une fripouille. Et si cette fripouille vous parle ainsi, c’est que votre jeunesse et votre naïveté lui inspirent de la sympathie. La nuit, lorsque tous les honnêtes gens sont couchés, je commence mon travail. Et ce travail consiste à faire le faux policier. Je parviens ainsi à gagner de quoi vivre. Mais il est une chose que vous ignorez. En travaillant seul comme je suis obligé de le faire, car je n’ai pas un ami assez sûr pour être mon complice, je ne réussis à intimider que de pauvres imbéciles comme vous. Tout à l’heure, j’ai compris que vous étiez l’homme qu’il me fallait. Aussi, vais-je vous poser une question. Mais auparavant, je tiens à ce que vous sachiez que mon métier, intelligemment pratiqué, peut nous assurer une existence large et exempte de soucis. Voulez-vous devenir mon associé ?

– Pour quoi faire ?

– Pour faire chanter tous ceux dont la

conscience n'est pas tranquille, tous ces malades qui peuplent, la nuit, les allées des Champs-Élysées, du Trocadéro, du bois de Boulogne, des Tuileries. Au moment opportun, nous nous approchons d'eux, nous leur demandons leurs papiers, nous les prions de nous suivre. Mais, en cours de route, nous acceptons ce qu'ils nous offrent pour leur épargner le déshonneur. Est-ce que vous me comprenez à présent ?

– C'est abominable.

– Au commencement, peut-être. Mais, avec l'habitude, cela vous paraîtra comme à moi, tout naturel.

Cette proposition avait d'abord scandalisé Arnold. Mais le parti qu'il pouvait en tirer n'avait pas tardé à lui apparaître. Dieu ne lui donnait-il pas ainsi, par l'intermédiaire de cet immonde personnage, la possibilité de faire une belle action, de se racheter en quelque sorte ? L'occasion était inespérée. En dénonçant ce bandit, n'allait-il pas s'attirer la sympathie, l'indulgence, la pitié de tous ? Sa faute, comme elle paraîtrait peu de chose ! Son cœur débordait

de joie. Il se voyait déjà recevant les félicitations des vrais policiers. Il n'était donc pas l'homme qu'on croyait puisqu'il avait refusé cet odieux marché. Il y avait pourtant une ombre à son bonheur. Qu'advierait-il si tous les deux venaient à être arrêtés avant qu'il ait eu le temps de livrer son pseudo-complice ?

– Oui, j'accepte, dit Arnold sans plus réfléchir à cette éventualité.

– Vraiment ?

– Je n'ai qu'une parole.

– C'est bien. Serrons-nous la main.

Soudain, au milieu de ces effusions, l'inconnu mit un doigt sur ses lèvres.

– Retournez-vous, chuchota-t-il.

Arnold obéit. Il aperçut, à une cinquantaine de mètres, un homme d'aspect élégant descendre d'une automobile, puis, après avoir jeté un regard furtif autour de lui, s'engager délibérément dans un bosquet. Aussitôt après, venue on ne sait d'où, une femme le suivit.

– C'est le moment d'agir, dit l'inconnu.

– Déjà.

– Vous avez peur ?

– Pas particulièrement.

– D’ailleurs, vous n’aurez qu’à me laisser faire. Vous vous tiendrez à quelques pas derrière moi et vous n’approcherez que lorsque je vous appellerai. Si, par hasard, vous voyez du monde, vous n’aurez qu’à siffler. Je saurai ce que cela veut dire.

– Mais si l’homme refuse de vous montrer ses papiers ?

– C’est justement à ce moment que j’aurai besoin de vous.

– Et s’il appelle au secours, et si on nous arrête ?

– Ne craignez rien... il n’appellera pas au secours. Il aura bien trop peur d’un scandale. Mais assez palabré. Le temps presse.

Sans la moindre hésitation, le maître chanteur s’engagea sur la trace du couple.

– Ah ! j’oubliais, dit-il en revenant sur ses pas.

Comment vous appelez-vous ?

– Arnold.

– C’est bien. Suis-moi, Arnold.

Ce dernier hocha la tête en signe d’acquiescement. Il venait de faire quelques pas lorsque, brusquement, il songea à faire demi-tour, à fuir. L’inconnu était peut-être, quoi qu’il en dit, vraiment de la police. Et le promeneur qu’il s’apprêtait à détrousser en était peut-être également. Mais le désir de faire une belle action chassa ce soupçon. « Une si belle occasion ne se représentera sans doute plus jamais », pensa-t-il.

Quelques secondes après, il disparaissait à son tour dans le bosquet. Tout était obscur autour de lui. Il n’était, malgré tout, pas très rassuré. Soudain, des éclats de voix vinrent à ses oreilles. Il s’arrêta, retint son souffle pour écouter.

– Qu’est-ce qui me prouve que vous êtes de la police ? disait une voix. D’ailleurs, même si vous en êtes, vous n’avez pas à me demander mes papiers. Ce jardin est un lieu public. J’ai le droit de m’y promener à toute heure avec qui il me

plaît. Montrez-moi donc votre insigne.

– Vous allez me suivre avec madame, répondit le faux policier. Si vous avez des explications à donner, vous les donnerez au commissaire lui-même. Je ne fais qu'exécuter les ordres qui m'ont été transmis.

– Savez-vous seulement qui je suis ?

– Cela ne me regarde pas.

– Vous allez le savoir.

À ce moment notre héros s'entendit appeler.

– Arnold, Arnold, viens un peu ici.

Il hésita un instant. Mais le désir de montrer la beauté de son âme s'empara de nouveau de lui. Son salut n'était-il pas en jeu ? Il ne devait par conséquent plus reculer. « Je vais prendre tout de suite la défense du promeneur. Nous serons deux. Je n'ai donc rien à craindre », pensa-t-il. Cette belle action dont il rêvait depuis des heures allait enfin exister dans un instant. Il s'avança. La lumière d'un lampadaire éclairait, à travers les feuilles, une scène étrange. Un homme, mis avec recherche, gesticulait, protestait de son

honorabilité, s'interrompait parfois pour dire quelques mots à la femme qui l'accompagnait, cependant que le maître chanteur, impassible, faisait comprendre de temps à autre par un geste que toutes les paroles du monde ne le convaincraient pas.

– C'est toi, Arnold ?

– Oui.

– Donne-moi un coup de main. Il faut conduire ce beau monsieur chez le chef.

Notre héros ne bougea pas.

– Qu'est-ce que tu attends ?

Il ne répondit pas. Le faux policier le regarda avec étonnement.

– Tu n'as pas compris ?

Alors, tout à coup, Arnold devint un autre homme.

– Vous n'avez pas honte de faire ce que vous faites, cria-t-il d'un trait. Je vous le demande. C'est vous qui allez me suivre au commissariat. Vous m'entendez ? C'est vous. Vous êtes un

imposteur.

À ce moment, le jeune homme se tourna vers le noctambule dont il venait de prendre la défense. Mais à peine l'eut-il regardé, qu'un gémissement sortit de sa bouche. Il venait de reconnaître l'automobiliste qui, au coin d'un passage, avait supplié qu'on lui laissât emmener la fillette.

– Comment, c'est vous ? fit le jeune homme stupéfait.

– Oui, c'est moi, répondit le promeneur qui, à son tour, avait reconnu notre héros. Je vois que vous êtes un spécialiste. Ce que je vous ai donné ne vous a donc pas suffi ? Qu'est-ce que vous me voulez encore ?

Mais Arnold était trop bien parti pour ne pas recouvrer aussitôt son sang-froid. Il continua sans tenir compte des paroles du promeneur.

– Vous êtes tombé, monsieur, entre les mains d'un bandit. Il aurait voulu que je me fasse son complice. Mais il ne me connaissait pas. Nous allons si vous le voulez bien, le remettre à la

police. Nous débarrasserons ainsi la société d'un individu dangereux.

– C'est inutile de vous donner le mal de jouer la comédie. Je ne suis pas dupe. Une fois suffit.

Mais laissez-moi vous dire que, si vous continuez ce métier, il vous arrivera un jour des désagréments.

– Comment, vous doutez de moi ? C'est ainsi que vous me remerciez. Vous voulez laisser ce bandit agir impunément.

Pendant ce dialogue, le faux policier s'était ressaisi. Coupant la parole à Arnold, il dit :

– Décidément, jeune homme, je ne plaisante plus. C'est vous qui allez me suivre. Tenez, regardez ceci. Cela va peut-être vous ramener à de meilleurs sentiments.

Il tira une carte de sa poche.

– J'ai eu pitié de vous. J'ai cru que vous vous repentiez et que vous ne demandiez plus qu'à nous servir. Je me suis trompé. Cela arrive aux meilleurs d'entre nous. Cette fois, je ne vous épargnerai pas la prison.

Se tournant vers le couple, il continua :

– Vous êtes libres, monsieur et madame, je m’excuse de vous avoir dérangés, mais il le fallait pour mettre à jour les intentions de cet individu.

Au même moment, plusieurs coups de sifflet retentirent.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda Arnold, tremblant de peur.

Personne ne lui répondit. Des bruits de voix, de pas, des aboiements arrivèrent aux oreilles du groupe.

– C’est la police, s’écria le promeneur. Ah ! jeune homme, vous allez pouvoir vous expliquer. J’en suis ravi.

Mais ce ravissement devait être seulement pour le principe, car sans même adresser un mot à sa compagne, il disparut au pas de gymnastique.

Arnold regarda le faux policier. Ce dernier ne s’occupait plus de lui. Se penchant tantôt à gauche, tantôt à droite, il épiait à travers les buissons les allées et venues des agents.

– Filons vite, Suzanne, dit-il brusquement à la femme du promeneur.

Avant qu'Arnold eût eu le temps de revenir de sa stupeur, il se trouva seul dans l'allée déserte. Fou de terreur, il guetta à son tour la marche de la police. « Cette fois, je suis pris, balbutia-t-il. On me demandera ce que je fais là. On ne me croira pas lorsque je dirai la vérité. Mon Dieu, que faire ? » Il voulut courir, mais la peur de se trouver face à face avec un agent le retint. Soudain, il entendit une voix.

– Où peuvent-ils bien être ? demandait-elle.

L'intention de se montrer, d'indiquer la direction qu'avaient prise le maître chanteur et la jeune femme, de s'attirer la reconnaissance de la police en lui rendant service, effleura son esprit. Mais il n'en fit rien. Immobile, il attendait. Soudain, ses forces l'abandonnèrent. Il tomba à terre.

Quand il revint à lui, le jardin était silencieux. Il se leva lentement, enleva une à une les feuilles mouillées qui s'étaient collées à ses vêtements, se frappa à plusieurs reprises le visage afin de bien

reprendre conscience. Puis, avant de se remettre en route, il regarda longuement la place où il était tombé afin de la reconnaître si, un jour, il revenait la voir.

Tout en marchant, Arnold s'était rapproché des Halles. Il espérait trouver, au milieu de cette animation nocturne, quelque bienfait à faire. La dernière tentative n'avait évidemment pas été couronnée de succès. Mais il n'était pas de ces hommes qui se découragent après un échec. Il continuait donc sa route, sans trop penser. La scène qui s'était déroulée dans le jardin du Grand Palais appartenait déjà au passé.

Bientôt, il se trouva devant la Bourse du Commerce. Il y avait bien des vagabonds qui traînaient un peu partout ou qui dormaient dans des encoignures, sur de la paille. S'approcher de l'un d'eux, lui donner ses quelques billets de cent francs, puis s'éloigner sans attendre un remerciement, eût été un geste qui n'eût pas manqué d'une certaine grandeur. Mais quel soutien aurait-il pu attendre par la suite d'un homme d'aussi modeste condition ? La police ne

découvrirait-elle pas plutôt en celui-ci un complice et ne lui ferait-elle pas tout bonnement subir le même sort qu'à Arnold ? Une bonne action n'exige-t-elle pas, avant d'être faite, autant de prudence qu'une mauvaise ?

Soudain, il comprit que l'heure d'agir avait sonné. Quand nous souffrons, seuls ceux qui souffrent également peuvent nous soulager.

Sur le rideau de fer aux trois quarts baissé d'un petit café, Arnold venait de lire : « Fermé pour cause de décès ». Il y avait de la lumière. Des bruits de voix venaient à ses oreilles. Il se glissa à l'intérieur. Plusieurs personnes parlaient doucement. En apercevant le nouveau venu, l'une d'elle s'écria :

– Vous ne savez donc pas lire. Le café est fermé. Nous ne servons rien.

– Je sais lire, répondit Arnold, c'est justement pour cela que je me suis permis d'entrer. J'ai pensé que peut-être, en une telle circonstance, une petite aide pécuniaire vous serait utile.

Tout le monde se regarda avec étonnement.

– Est-ce que vous avez l'intention de plaisanter ? demanda avec dureté une sorte de fort des halles. Il faudrait nous le dire tout de suite, car dans ce cas je vous apprendrai à respecter le malheur d'autrui.

Arnold ne se démonta pas. Il avait bien conscience de la bizarrerie de sa démarche, mais, d'autre part, il n'avait pas le choix. Dans sa hâte de venir en aide à ses semblables, c'est-à-dire à des gens qui n'ont rien de commun avec ces miséreux qui se dérobent au moment où on a besoin d'eux, il n'avait pas hésité à s'immiscer dans cette famille en deuil.

– Moi aussi, je souffre, continua-t-il. Je sais donc combien il est doux de voir venir à soi un ami imprévu. Je ne vous connais pas, c'est vrai. Aussi je m'excuse de m'introduire de cette manière chez vous. Mais en passant devant votre demeure, il m'est apparu qu'il y avait derrière ce rideau de fer des gens qui souffraient, eux aussi, et de qui, par conséquent, je n'étais pas si éloigné qu'on pourrait le croire.

Le groupe avait écouté ce langage avec

étonnement. Malgré l'application avec laquelle tous observaient Arnold, ils n'avaient pu discerner de moquerie. Aussi, avant de se fâcher, attendaient-ils une parole, un geste qui eussent trahi la vraie raison de cette immixtion. La curiosité était plus forte que la douleur offensée, que l'instinct qui leur commandait de se tenir sur leurs gardes.

– Oui, continua Arnold, j'ai pensé qu'en venant à vous je faisais une bonne action. Vous souffrez, je suis venu vous dire que vous n'étiez pas seuls à souffrir.

Cette parole maladroite fit naître immédiatement un soupçon dans la famille. L'intrus n'était qu'une sorte d'escroc. En quête d'argent, il croyait devoir en obtenir plus facilement auprès de gens malheureux. Avec un ensemble tout familial, le groupe voulut montrer tout de suite qu'il n'était pas dupe et que les belles phrases ne leur en imposaient pas.

– Tu peux retourner d'où tu viens, fit le fort des halles avec méchanceté. Nous avons autre chose à faire en ce moment que de donner de

l'argent à des paresseux de ton espèce. Tu ferais mieux d'aller travailler et de gagner de quoi t'acheter un pardessus.

Comme Arnold ne bougeait pas, il se leva.

– Veux-tu t'en aller oui ou non ?

Le jeune homme tendit la main en signe d'apaisement. Il n'y a sans doute rien qui déplaît autant aux petites gens que ceux qui leur parlent un langage élevé sans qu'aucune apparence de fortune leur en donne le droit. La famille en deuil ne voyait en Arnold qu'un vagabond intrigant, essayant de se faire passer pour quelque bienfaiteur à seule fin de mendier plus facilement.

Qu'est-ce que tu attends pour partir ? continua le fort des halles avec plus de violence et en fermant le poing.

Loin de refroidir les nobles sentiments d'Arnold, cette injonction ne fit qu'accroître sa soif de générosité. Il lui était doux de s'entendre injurier. Cela donnait encore plus de grandeur à sa belle action. Maltraité, méprisé, injurié, il

ferait quand même le bien. N'était-ce point d'une beauté apte à lui conquérir l'indulgence, la pitié de ses juges ?

– Je ne partirai pas, dit-il avec emphase, ou du moins je ne partirai que lorsque vous vous serez rendu compte à quel point je compatis à vos maux. Mes vêtements, ma fatigue, vous donnent peut-être à croire que je ne suis qu'un pauvre vagabond qui vient mendier. Sachez que je n'ai pas dormi depuis trois jours, ni mangé, et que, dans ma détresse, j'erre seul par les rues, sans souci de la pluie ni de personne. Mon heure viendra, et elle viendra d'autant plus vite que vous m'écoutez avec attention.

– Veux-tu sortir d'ici, espèce de fou ? cria une des femmes qui étaient assises près du comptoir.

– Je ne m'en irai pas, madame, avant de vous avoir fait le bien que je vous veux. Tenez, prenez cela et ne me remerciez pas. C'est inutile. Je n'agis pas pour qu'on me soit reconnaissant.

En disant ces mots, il s'approcha du groupe et, tirant de sa poche la liasse de billets de cent francs, la jeta maladroitement sur la table. Une

profonde stupeur se peignit sur les visages. S'il était une chose à laquelle personne ne s'attendait, c'était bien à cet acte singulier.

– Où as-tu trouvé cet argent ? demanda un des hommes en le prenant afin que, si sa question indiscreète et soupçonneuse amenait un revirement chez Arnold, ce dernier ne pût rentrer dans son bien.

– Qu'importe ! répondit le jeune homme. Je vous donne cet argent, et cela parce vous êtes dans la peine. Puisse-t-il atténuer quelque peu votre chagrin !...

Mais personne ne songeait à remercier notre héros. Ils avaient tous l'air d'attendre qu'il leur fournît des comptes, et celui qui avait empoché la liasse, comme un professeur confisquant l'objet d'une farce dont on ne connaît pas encore le coupable et qui servira peut-être à l'identifier, regardait Arnold avec méfiance, sans envisager pourtant une seconde de lui rendre cet argent mal acquis.

– Allons, fit ce dernier, avoue donc tout de suite que tu as volé ces quelques billets. Cela

vaudra mieux.

Cette invitation bouleversa le jeune homme. Il avait jeté ces billets de banque sur la table dans un noble mouvement de générosité, et au lieu que tout le monde se confondît en remerciements et en reconnaissance, on se prévalait de son geste pour l'interroger. Une profonde amertume envahit Arnold. C'était donc à de telles mesquineries qu'aboutissaient toujours les nobles élans de son âme ? Quelle fatalité pesait sur lui pour que, quoi qu'il fût, tout se retournât continuellement contre lui ?

Le cœur débordant de rancœur, il dit :

– C'est bien, je comprends... Rendez-moi cet argent... et je m'en irai... je me suis trompé... j'ai cru que mon acte vous toucherait, mais je me suis lourdement trompé... Oui, j'ai fait fausse route... je n'ai écouté que mon cœur... C'est mon seul tort... Rendez-moi l'argent et plus jamais, je vous le promets, vous n'entendrez parler de moi.

– Comment ? s'exclama l'homme, tu voudrais qu'on te rende cet argent que tu as volé je ne sais où... Mais tu n'as pas honte... il va falloir d'abord

que tu nous en dises la provenance, entends-tu ? Si tu t’y refuses, eh bien, tant pis pour toi. Nous ne voulons plus avoir avec toi le moindre rapport. Quant à l’argent, inutile de te dire que nous le gardons.

– Ça c’est un peu fort, répondit Arnold, qui, malgré le crime dont il s’était rendu coupable, était encore plein de candeur. Vous refusez de me rendre cet argent ?

– Il n’est pas à toi.

– Il n’est pas à moi ?

Arnold sentait la colère lui monter à la tête. Sous le coup de cette insolence, il avait perdu de vue qu’il était un assassin, qu’il fuyait la police, qu’il avait simplement voulu, par cet acte bizarre, s’assurer des témoignages favorables pour l’avenir. Il n’était plus qu’un homme en lutte contre ce qu’il croit être une injustice.

– Vous allez me rendre cet argent, cria-t-il. Vous m’entendez, sinon j’appelle au secours, j’ameute les passants.

Le fait d’être dans son droit lui avait un peu

fait perdre son sang-froid. Il lui était agréable, tellement sa conscience était chargée d'autre part, d'avoir l'occasion d'élever la voix. En cette circonstance, il lui semblait que tout le monde prendrait fait et cause pour lui, et cette perspective, dans le délabrement moral où il se trouvait, lui ôtait toute prudence.

– Vous comprenez bien, continua-t-il, que je ne vais pas me laisser faire. Ce serait trop facile. Vous me dépouillez et vous voudriez que je me taise... que je m'en aille et que je ne réclame rien... Non et non. Vous allez me rendre immédiatement cet argent.

– Quel argent ? demanda une des femmes qui, en feignant n'avoir rien vu, croyait ainsi servir les intérêts de celui qui l'avait empoché.

– Je vous en prie, cette comédie a assez duré.

– Quelle comédie ? répliqua la femme sur le même ton.

Cette fois, la colère d'Arnold ne connut plus de bornes. La sueur coulait sur son visage blême. Le sentiment qu'il aurait le monde entier pour lui

le transportait d'allégresse et lui faisait perdre le sens de la mesure.

– C'est bien, dit-il avec un calme subit, nous allons voir. Je vais chercher un sergent de ville.

Cette menace, sans doute parce que le groupe croyait qu'elle ne serait jamais mise à exécution, les laissa tous indifférents.

Le fort des halles prit cependant la parole.

– C'est ce que tu as de mieux à faire. Cela évitera un dérangement. Je me demande même pourquoi tu as attendu si longtemps.

Dignement, Arnold sortit. Durant une seconde, il eut bien l'impression qu'il courait un certain risque, mais puisque, un jour ou l'autre, il faudrait qu'il se rendît, ne valait-il pas mieux prendre ainsi contact avec la police. Dans sa naïveté, il s'imaginait que les fautes d'autrui diminuaient les siennes et que, quoi qu'il pût advenir de fâcheux par la suite, dès qu'on aborderait son crime, on serait quand même obligé de convenir que, s'il avait la conscience lourde, d'autres l'avaient également.

Sur le pas de la porte, cependant qu'on invectivait contre lui, il prit calmement le numéro de la maison, puis il s'éloigna en quête d'un sergent de ville. Au premier qu'il rencontra, il s'adressa en ces termes :

– Monsieur, je viens d'être victime d'un vol.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda l'agent.

– Vous ne comprenez pas ? fit avec hauteur notre héros. Je vous dis que je viens d'être victime d'un vol... oui... moi... Dans un élan de générosité, j'ai donné tout ce que je possédais à des gens que je supposais être dans la peine. Au lieu de me remercier, ils ont commencé par se moquer de moi pour finir par me poser des questions indiscretes. Ils ont eu l'air de dire que j'avais volé cet argent. Alors je leur ai demandé de me rendre cet argent. Ils n'ont pas voulu. Ils m'ont insulté. Je vous prie de m'accompagner auprès d'eux.

– Mais, fit l'agent, vous leur aviez donné cet argent.

– Parfaitement, mais ils n’ont pas voulu l’accepter sous prétexte qu’il était volé. Et quand je leur ai demandé de me le rendre, ils n’ont pas voulu.

– Étrange, votre histoire, remarqua l’agent. Nous allons voir cela.

– Pourquoi étrange ? Il n’y a rien de plus simple.

– Étrange, je vous dis.

– Pourquoi étrange, encore une fois ?

– Venez. Nous allons voir.

Les deux hommes se rendirent au petit café. Entre temps, le groupe s’était concerté. Il n’avait été question entre eux que du service qu’ils rendaient à la société en confisquant cette somme. Aussi, à la vue du sergent de ville, éprouvèrent-ils tous cette joie qu’affichent deux partis en conflit à l’arrivée d’un arbitre. D’ailleurs, au bon accueil qu’ils réservèrent au représentant de l’autorité, à leur satisfaction de le voir parmi eux, il était visible qu’ils s’appliquaient à lui laisser entendre que c’était

bien d'arbitrage qu'il s'agissait. Eussent-ils manifesté si bruyamment leur contentement s'il s'était agi d'autre chose ? Arnold, cependant, troubla la fête.

– C'est celui-ci, dit-il en désignant le fort des halles.

Mais l'agent n'était pas du tout disposé à prendre parti. Il porta la main à son ceinturon, puis à son képi, enfin à tout ce qu'il n'était pas habitué de porter dans l'intimité, à seule fin de bien se pénétrer de son rôle. Il savait que plus il marquerait la difficulté de se faire une opinion, plus longtemps il garderait son prestige. Pourtant, à des petits riens, il était visible que son cœur inclinait vers le nombre.

À l'apostrophe d'Arnold, le fort des halles répondit par un haussement d'épaules qui signifiait que le problème n'était pas aussi simple et qu'il avait beaucoup à dire. Mais le jeune homme ne l'entendait pas ainsi. Il avait conscience d'être victime d'une sorte d'escroquerie, et la mauvaise foi de ses interlocuteurs lui donnait une ardeur d'autant plus

grande qu'il avait complètement perdu de vue des faits autrement graves. En réalité, s'il se plaignait, s'il se lamentait, il n'en était pas moins vrai qu'il éprouvait une certaine joie. Ah ! comme il aurait souhaité qu'au lieu de discuter, ces inconnus se fussent précipités sur lui, l'eussent à demi tué ! Comme il aurait aimé à être victime d'un attentat odieux, d'actes de violence, d'injustices encore plus grandes ! Que ses fautes à lui eussent semblé petites alors ! Et si les circonstances avaient attiré l'attention sur elles, on ne leur eût certes pas accordé une grande importance, tellement le mal qu'il avait fait eût semblé peu de chose à côté de celui qu'on venait de lui faire.

– Monsieur l'agent, continua-t-il, cet homme a pris mon argent et ne veut pas me le rendre.

Le sergent de ville ne s'expliquait pas très bien ce qui s'était passé. Il avait l'impression qu'Arnold était un personnage louche, mais, d'autre part, il était évident, à moins d'avoir affaire à un fou qu'il avait été victime de quelque chose. Il demanda donc aux deux hommes de

l'accompagner au poste et de régler leur différend devant le commissaire lui-même, « plus apte que moi, précisa l'agent, à démêler ces sortes d'affaires. » Les parents et les amis du fort des halles résolurent naturellement d'accompagner ce dernier. Quant à Arnold, chose étrange, il fut enchanté de cette proposition. Il n'ignorait pourtant pas que son signalement avait été transmis dans toute la France, qu'on le recherchait nuit et jour, qu'il était représenté comme un individu dangereux. Mais c'est un fait que ceux qui vivent en marge de la société, sans fortune, sans amitié, le jour où les rôles sont renversés, ne peuvent résister au plaisir d'imiter ceux qu'ils ont le plus détesté. Quoiqu'il ne voulût rien en laisser paraître, Arnold avait beaucoup souffert de son déclassement, de son désœuvrement. Aussi, à la suite de l'injustice que vous venons de rapporter, avait-il pris de l'assurance. Pour une fois, il avait l'occasion de faire valoir ses droits et de conquérir l'estime des honnêtes gens. Un tel retournement de situation ne pouvait manquer de l'enivrer. Il y avait bien une ombre à son bonheur : celle que projetait le

souvenir de son crime. Mais il la chassait avec d'autant plus de facilité qu'il avait sur la responsabilité des idées fausses. Nous avons dit qu'il était jeune et naïf. En effet, il ne pouvait croire que le même homme pouvait être à la fois victime et bourreau. Dans sa nouvelle situation de victime, il avait la certitude que personne n'oserait seulement le soupçonner de quoi que ce fût. Il était le plaignant. On aurait en conséquence pour lui tous les égards que l'on doit à ceux qui ont été trompés ou volés par autrui. Et si le souvenir de son crime venait parfois à son esprit, c'était comme celui d'une faute de jeunesse si lointaine qu'elle semble avoir été commise par un autre.

Comme personne pourtant ne bougeait, l'agent pria de nouveau les deux hommes de le suivre. Le fort des halles objecta d'abord qu'il avait autre chose à faire que de perdre son temps. Il fit même valoir pour n'avoir pas à se déranger, que sa sœur venait de perdre son mari et qu'on devait respecter leur douleur. L'agent insistant toujours, il eut alors cet air des gens que l'on oblige à des corvées dans l'intérêt général. C'est-à-dire qu'il

parut consentir à venir parce qu'il le fallait, mais qu'enfin, il ne voyait pas pourquoi on s'adressait à lui plutôt qu'à d'autres.

Finalement le groupe tout entier se décida à suivre l'agent. Arnold marchait en queue pour éviter – car, comme nous l'avons dit, il était jeune – qu'on lui faussât compagnie. Et lorsque le sergent de ville se retournait pour s'assurer que ce n'était pas lui qui cherchait à s'esquiver, se méprenant sur ce regard, il faisait comprendre par un geste que tout était en ordre. Et c'était un spectacle à la fois tragique et comique que celui que donnait ce jeune homme qui, recherché par la police, veillait à ce que personne ne s'éclipsât.

Bientôt, tout le monde se trouva au commissariat. Arnold avait conservé toute son assurance. Il souriait étrangement. Son visage, pourtant, était grave. L'on y découvrait cet entêtement que l'on remarque chez ceux qui, sans la moindre gêne, écartent tout ce qui peut les confondre pour ne s'en tenir qu'au point sur lequel ils ont raison. Alors que son entourage donnait des signes de mauvaise humeur, il

demeurait calme. Comme une idée fixe, l'injustice dont il avait été victime l'empêchait de songer à quoi que ce fût d'autre. Il était si sûr de lui que c'était avec une aisance inattendue qu'il se mouvait. Il s'arrêtait parfois pour lire un avis quelconque affiché au mur. Ainsi que le nouveau ministre qui, par respect des traditions, rend quelques visites à certains fonctionnaires qui, dès qu'il aura pris possession du pouvoir, deviendront ses subordonnés, Arnold ne s'asseyait pas dans la salle d'attente.

Quant à la famille en deuil, il était amusant de l'observer. Dans ce lieu qui était censé être le siège de la force et de l'ordre, elle était le nombre. Aussi, en même temps qu'elle remarquait cette anomalie, éprouvait-elle l'étrange sentiment d'être, en dépit de cet avantage, la plus faible. Il n'y avait que deux agents qui somnolaient sur un banc et cette famille qui se composait de quatre membres. Le déséquilibre qui ressortait de cette situation se trahissait dans leurs attitudes. Ils parlaient fort, se donnaient de l'importance, mais une porte s'ouvrait-elle pour laisser paraître un agent en

veste déboutonnée et à demi endormi, qu'ils se taisaient instantanément.

Ce ne fut qu'après une demi-heure d'attente que le fort des halles et Arnold furent introduits dans le bureau du commissaire.

Celui-ci était un homme d'une cinquantaine d'années, mais s'efforçant à paraître jeune. Il était visible que sa principale préoccupation était de donner l'impression qu'il exerçait sa profession par dilettantisme. Les agents avaient pour lui des égards différents de ceux qu'on est habitué à voir chez des fonctionnaires. L'un d'eux lui apporta un coussin. Un autre vida son cendrier. Un autre encore posa sur le bureau un verre d'argent et une carafe d'eau, puis, avant de se retirer, entrouvrit la fenêtre d'une manière qui avait été sans doute expliquée par le commissaire il y avait longtemps, et cela une fois pour toutes.

Après avoir allumé avec amour une cigarette dont il regarda longuement la marque dès qu'il eut aspiré voluptueusement la première bouffée, le commissaire ouvrit la bouche et, durant quelques secondes, attendit que la fumée

s'échappât d'elle-même. Puis il contempla avec une attention profonde les deux hommes, celle de ces êtres supérieurs qui n'ont point besoin d'entendre parler pour se faire une opinion. Cet examen n'avait pourtant aucun témoin capable d'apprécier une telle intelligence.

– De quoi s'agit-il ? demanda-t-il avec douceur.

Le fort des halles, d'un esprit assez simple, croyait qu'en de telles circonstances, il fallait toujours parler le premier. Avant même qu'Arnold eût eu le temps de prononcer un mot, il raconta en détail la scène du petit café, insistant sur le fait que n'importe quel honnête homme eût agi comme lui, parce que l'argent que le jeune homme avait jeté si généreusement sur la table était de l'argent volé. Le commissaire lui fit remarquer qu'un tel soupçon n'était pas une raison suffisante pour le confisquer et qu'il eût mieux valu qu'il appelât alors un sergent de ville.

– C'était ma ferme résolution, répondit le fort des halles.

– Pourtant, en traînant en longueur comme

vous l'avez fait, il semble que vous vouliez plutôt vous approprier cette somme.

Le fort des halles jura qu'une intention semblable ne l'avait jamais effleuré. Arnold, jusqu'à ce moment, n'avait pas desserré les lèvres. Il avait senti chez le commissaire une certaine sympathie à son égard et il avait trouvé habile de la mériter davantage en s'en remettant complètement à l'esprit de justice de ce dernier.

– Voulez-vous me rendre cet argent, dit le commissaire.

Après un temps d'hésitation, le fort des halles obéit en maugréant. Dès qu'il fut en possession des billets, le commissaire continua sur le même ton, s'adressant cette fois à Arnold :

– Il est tout naturel que je vous remette votre bien ; pourtant, vous comprendrez qu'il est naturel également que je vous demande la provenance de cette somme.

Arnold ne se démonta pas le moins du monde.

– C'est ma mère qui me l'a donnée ce soir même, répondit-il.

– Ah ! bien... C'est tout ce que je voulais savoir. Et où habite votre mère ?

Notre héros donna l'adresse. Le commissaire la nota sur un coin de son buvard, comme une chose insignifiante. Puis il se leva.

– Vous pouvez vous retirer, messieurs.

Les deux hommes obéirent. Le fort des halles était dans un état de fureur indescriptible, mais il le dissimula à ses parents, à qui il voulait laisser croire qu'il avait eu le beau rôle. Arnold, très digne, s'apprêtait à sortir, lorsqu'un agent l'appela :

– Le chef voudrait avoir un petit entretien avec vous.

Toujours avec le même sang-froid, le jeune homme revint sur ses pas. Cette fois, le commissaire avait quitté son bureau. Il marchait de long en large, avec l'air soucieux de quelqu'un qui a une question désagréable à poser.

– Asseyez-vous, jeune homme, dit-il tout de suite. Je voudrais faire plus amplement votre connaissance. Vous avez bien le temps, j'espère.

– Mais certainement.

– Je me suis demandé, après votre départ, à quel mobile vous avez pu obéir en donnant cet argent à des gens qui ne semblent pas être du même milieu que vous et que vous ne connaissiez pas le moins du monde, d'autant plus, et excusez-moi si je me permets de vous faire cette observation, que vous ne paraissiez pas dans un état de fortune qui puisse vous permettre de telles fantaisies.

Arnold ne put cacher son embarras.

– Je n'ai pas très bien compris ce que vous voulez dire, fit-il.

Le commissaire répéta ses paroles, en les développant. Cette fois, Arnold ne put recourir au même prétexte pour ne pas répondre.

– J'ai voulu, dit-il, faire quelque chose de beau dans ma vie. Évidemment, je me rends très bien compte que cela peut paraître bizarre, et j'admets volontiers qu'on puisse avoir des doutes sur la véracité de mon explication. Comment demander qu'un étranger comprenne un acte qu'on est seul

au monde capable de comprendre ? Nous jugeons nos semblables d'après nous-mêmes. Comment demander alors à qui l'idée de faire ce que j'ai fait n'est même jamais venue de me comprendre. On me dirait, monsieur le commissaire, que chaque matin vous avalez une cuillerée de sable que je serais surpris de la même manière que vous devez l'être en ce moment. Pourtant, ce serait possible. Par je ne sais quel raisonnement vous auriez pu être amené à penser qu'il y a quelque vertu magique et curative dans le sable.

– Vous me prenez, jeune homme, sans doute pour un enfant. Je n'ai pas songé une seconde que les raisons que vous m'avez données de votre acte de générosité, si bizarres soient-elles, puissent être invraisemblables. J'ai simplement voulu savoir quelles elles étaient, car vous conviendrez avec moi qu'il pouvait y en avoir d'autres. Donc j'admets avec vous que vous avez agi ainsi par besoin de faire une belle chose. En cela je dois vous dire que j'admire votre désir. Pourtant, me permettant encore de vous importuner, je prendrai la liberté de vous faire remarquer qu'il doit y avoir une cause à la raison

que vous m'avez donnée, et que, sans doute, c'était pour apaiser votre conscience que vous avez agi ainsi. Est-ce vrai ?

Arnold était séduit par la douceur, l'intelligence, la profonde compréhension du commissaire. Il lui était agréable de se trouver enfin en présence d'un homme qui s'intéressait avec tant de bienveillance aux détours de son esprit. Pourtant, il ne répondit pas tout de suite. Le commissaire continua :

– Il n'est point d'hommes qui n'aient éprouvé le besoin, au moins une fois dans leur vie, d'équilibrer la balance du bien et du mal, sinon même de faire pencher le plateau de celui-là. Au plus fort du mal que nous faisons brille la pensée qu'il est en quelque sorte excusable par celui qui nous a été fait, car tous nous croyons être bons devant Dieu. Si nous sommes méchants, si nous avons mal agi, ce n'est que vis-à-vis des hommes. Vous-même, j'en suis certain (et ce n'est pas un reproche), vous avez fait comme moi, comme tout le monde, des choses laides. Vous avez fait souffrir des êtres plus faibles que vous, vous avez

voulu, au détriment de vos semblables, que votre vie fût agréable, heureuse, sans songer que le mal vient justement de ce que tous ont ce même désir. Plus tard, quand vous aurez mon âge, vous comprendrez à quel point vous avez été insensé.

Notre héros était de plus en plus ému par ce langage et, fait étrange, ces mots, « plus tard, quand vous aurez mon âge », lui avaient fait un bien immense. Il vivrait donc. Le commissaire de police lui-même n'envisageait pas qu'il pût en être autrement.

– En effet, répondit le jeune homme, je n'ai pas toujours fait ce que j'aurais dû. Et, aujourd'hui, je le regrette amèrement.

– Qu'avez-vous donc fait ? demanda son interlocuteur en dissimulant sa curiosité sous un air enjoué. Vous pouvez tout me dire, nous parlons en amis. Oh ! croyez-moi, je devine beaucoup de choses. J'ai l'habitude des hommes et mon expérience est assez grande pour que je distingue ceux qui méritent de l'intérêt des autres. Si je n'avais pour vous une réelle sympathie, je ne perdrais pas mon temps à vous interroger.

Mais j'aime à voir chez un enfant, car vous n'êtes qu'un enfant, des qualités morales comme celles que vous venez de montrer. J'ai un fils, voyez-vous, qui a votre âge. Ce garçon m'a causé beaucoup de soucis. Et pourtant je l'aime et j'ai foi en lui. Aussi, en vous parlant, il m'est doux de penser que les erreurs de mon fils ne sont pas les siennes, mais celles de la jeunesse.

Le commissaire s'assit derrière son bureau, alluma une autre cigarette, regarda tristement le jeune homme.

Ce dernier était ému. « Que la vie est drôle, pensait-il, c'est justement de ceux qu'on attend le moins qu'on reçoit le plus. » Dans sa détresse, il éprouvait un immense soulagement. L'homme qu'il avait le plus redouté, c'était justement celui qui lui témoignait la plus sincère sympathie.

– Vous trouvez, demanda-t-il, que je ne suis pas aussi méprisable que je le pensais...

– Non, répondit le commissaire, vous êtes seulement à plaindre d'avoir été livré à vous-même alors que vous n'étiez encore qu'un enfant.

– Merci... Merci... balbutia Arnold. Vous êtes d'une trop grande bonté pour moi... Si vous saviez comme ma reconnaissance est grande...

– Voulez-vous une cigarette ?

Arnold accepta. Lorsqu'il l'eut allumée, le commissaire continua avec douceur :

– Jeune homme, regardez-moi. C'est cela... Eh bien, maintenant, dites tout. Je vous écouterai comme le père que vous n'avez plus.

– Mais comment savez-vous que je n'ai plus de père ? demanda Arnold, surpris.

– Parce que je l'ai deviné. Il n'y a que les enfants qui ont perdu leur père qui se confient avec tant de franchise, de naïveté, à un homme. Allons, parlez, et dites-moi tout. Je sais que vous avez besoin de parler, de soulager votre conscience. Après, vous vous sentirez libre, heureux, neuf ! Oh ! ne croyez pas que c'est par devoir professionnel que je vous engage à avouer. C'est par amitié. Vous êtes seul au monde, mais oui, et moi, malgré ma famille, mes amis, je suis, comme vous, seul au monde également. Nous

sommes tous des isolés. À un moment pourtant, nous pouvons cesser de l'être. Savez-vous à quel moment ?

– Non ! répondit Arnold qui n'écoutait pas.

– Au moment où deux êtres comme nous, deux êtres conscients de leur solitude, se rencontrent. De leur détresse commune naît le réconfort. Et, voyez-vous, c'est l'espoir d'une telle rencontre, uniquement cela, qui m'a amené à exercer cette profession. Elle seule, ai-je pensé, pouvait m'apporter quelque soulagement. Au milieu de ces misérables destinées qui, quotidiennement, défilent devant moi, je découvrirai peut-être un jour celui ou celle qui me comprendra. Oh ! croyez-moi, jeune homme, quelque crime que vous ayez commis, je vous pardonne. Et vous aimeriez savoir pourquoi ? Parce que ce crime fait de vous un homme aussi seul que moi. Tous les gens honnêtes et respectables que je fréquente, qui sont ou mes parents ou mes amis, vivent comme si la vie n'était que ce qu'elle est lorsque nous n'y pensons pas. Aussi sceptiques puissent-ils désirer

paraître, ils croient à l'ordre établi, ils croient à l'amitié. Mais que sont-ils prêts à donner ? Rien de plus qu'ils ne sont prêts à accepter. Par contre, celui qui a commis un crime est seul parce que tout le monde le fuit. C'est pourquoi j'éprouve pour lui un sentiment voisin de la tendresse.

Bien qu'il n'eût pas très bien compris ce langage, Arnold s'était laissé gagner par la voix chaude du commissaire. Il avait confusément l'impression que, pour prononcer de telles paroles, il fallait avoir une âme belle et pure. C'est le propre des jeunes gens de se livrer dès qu'on a gagné leur confiance. Comment se méfier d'un homme, fût-il commissaire de police, après de telles paroles ! Pourtant, une force obscure retenait encore Arnold. Soit qu'il s'en fût aperçu et qu'il voulût la vaincre par ce stratagème, soit qu'il éprouvât réellement le besoin de s'épancher, le commissaire continua :

– Vous me voyez devant vous, jeune homme, occupant une importante fonction publique. J'ai la considération de tous, l'amour de ma famille, le respect de mes subordonnés, l'estime de mes

chefs. Que peut désirer de plus un imbécile ? Rien, n'est-ce pas ? Je suis donc heureux. Ma vie se déroule avec une monotonie qui dresse entre le monde et moi une barrière infranchissable. Rien de fâcheux ne peut m'arriver. Si ma femme venait à mourir, ce malheur nous atteindrait plusieurs. Elle a un frère, une sœur. Nous la conduirions au caveau familial. Cette disparition ne serait qu'un coup du sort. Est-ce que vous me comprenez ? Nous autres, bourgeois, nous sommes les seuls modestes, les seuls humbles. Seuls, nous avons conscience de la fragilité de la vie. Et quand la mort s'empare d'un être que nous aimons, nous nous inclinons, car que pourrions-nous faire d'autre ? Nous nous inclinons et l'oubli vient. Pourtant, à certain moment, nous aimerions à sortir de notre existence misérable et à respirer le grand air. Nous aimerions à n'avoir ni famille ni fonction, mais une femme dont nous ne pourrions nous passer, une femme belle, jeune, intelligente, et chanter si nous aimons chanter, et penser si nous aimons penser, et travailler comme nous aimons travailler. Croyez-vous que l'enfant qui naquit, il y a quarante-sept ans, d'une mère

qui, elle-même, naquit vingt-quatre ans avant, croyez-vous que la destinée de cet enfant était de devenir commissaire de police ? Et aujourd'hui sa femme, ses chefs, ses subordonnés voudraient qu'il se prît au sérieux ! C'est à mourir de rire.

Arnold écoutait ces doléances avec ravissement. Le ton lui plaisait, le ton amer, triste et confidentiel. N'y avait-il pas de quoi combler de joie un criminel ? Un chef de la police se confessait donc à lui. Pour rien au monde, notre jeune homme n'eût interrompu son interlocuteur. Il compatissait aux peines de ce dernier, ou plutôt à ce qu'il supposait être des peines. Il remplissait avec sérieux le rôle imprévu de confident. Il en était fier. Mais comme il ne se sentait pas capable de trouver les mots que le commissaire devait certainement attendre de lui, il se contentait de hocher la tête en signe d'approbation. M. Bugeaud, ainsi se nommait le commissaire de police du 1^{er} arrondissement, se rendait-il compte de cette incompréhension ? Il est à croire que oui, car, de temps à autre, il s'interrompait pour demander à Arnold s'il le suivait bien, à quoi celui-ci, tout à sa joie, répondait par le même

hochement de tête. Le commissaire paraissait alors se contenter de cet acquiescement, mais un observateur eût discerné, à la rapidité avec laquelle ce simple signe le satisfaisait, qu'il n'était pas dupe.

– Vous comprenez maintenant ce qu'il y a de tragique dans ma situation.

Arnold ne discernait pas en quoi cette situation était tragique, mais cela avait été affirmé avec tant de conviction qu'il n'en doutait pas. Il se trouvait d'ailleurs dans un tel état d'abattement que le commissaire lui eût fait part, sur le même ton, du plus heureux des événements, qu'il n'eût pas songé davantage à se déridier.

– Au fait, poursuivit le commissaire, je ne vois pas pourquoi je vous parle de moi. Cela ne vous intéresse certainement pas. Quand on a votre âge, ce n'est guère qu'à soi-même qu'on prête attention. Et vous, vous devez également avoir vos peines ?

– Oui, j'ai mes peines, répondit notre héros sans cacher le plaisir que lui faisait cette question.

– Et quelles sont-elles ? demanda négligemment M. Bugeaud.

– Cela m'est difficile à dire.

– Pourquoi donc ?

– Vous ne les comprendriez pas.

– Comment pouvez-vous dire cela, mon jeune ami ? La jeunesse est votre excuse.

– Non, vous ne les comprendriez pas.

– Vous vous imaginez peut-être que je n'ai pas de cœur... Ah ! comme vous me connaissez peu... J'ai beaucoup souffert. Il y a des complications que vous ne soupçonnez pas et qui, dans le cœur des hommes assoiffés de paix, apportent le désarroi. À un tel homme, vous pouvez vous confier comme à un père. Vous pouvez tout lui dire, décharger votre conscience. Il vous comprendra.

Ce langage toucha Arnold. Ah ! comme il eût voulu n'avoir commis que des vétilles pour être libre de s'épancher dans le sein de cet homme bon et généreux. Mais chargé du crime qu'il avait commis, il ne pouvait faire autrement que de

demeurer silencieux. D'ailleurs, malgré la bonne impression que lui faisait le commissaire, un fond de prudence le retenait. Il avait entendu dire que les policiers usaient de mille moyens pour soutirer des aveux, et parmi ceux-là la douceur devait être un des plus éprouvés. Jusqu'à quel point M. Bugeaud était-il sincère ? Arnold l'observait, mais, en dépit de ses doutes, sa confiance grandissait.

– Vous semblez avoir peur de moi, continua le commissaire. Vous semblez croire que je suis l'esclave de mes fonctions. Comme vous vous trompez ! Comme vous me connaissez peu ! Il faudrait que je n'eusse que l'ombre d'une conscience pour jouer la comédie que vous supposez, pour simuler de vous parler avec tant de franchise à seule fin de vous arracher je ne sais quel aveu. Non, je ne suis pas capable de cela. Vous n'êtes pas dans le bureau du commissaire de police du 1^{er} arrondissement, mais dans un lieu anonyme, en face d'un homme qui vous comprend et qui vous aime, parce qu'il vous ressemble. Oui, je vous ressemble et je m'en vante. Un de mes chefs entrerait dans ce bureau,

à cette minute, que je continuerais à l'affirmer.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire qu'aussi chargée que puisse être votre conscience, elle ne l'est certainement pas autant que la mienne. Allez-y, abandonnez-vous, vous pouvez m'avouer ce que je devine déjà.

– Que devinez-vous ?

– Bien des choses. Et c'est justement à cause d'elles que j'ai pour vous une si profonde sympathie. Je ne suis pas de ces hommes que la profession change et qui finissent par porter sur toutes choses un regard obscurci par le désir de l'avancement. En entrant dans l'administration, je me suis efforcé de rester le même, de conserver ce qu'il peut y avoir d'original en moi. Et lorsque, comme aujourd'hui, les circonstances me mettent en présence d'un inconnu en qui je découvre une âme belle et noble, je me souviens du peu de choses que je suis sur cette terre et je n'aspire plus qu'à m'approcher de cette âme. Vous avez commis un crime, mais...

Le commissaire n'eut pas le temps d'achever.

Arnold s'était dressé d'un bond.

– Que voulez-vous dire ? cria-t-il.

– Rien... rien qui puisse vous offenser.

Notre héros était pâle. Ses mains tremblaient.

Brusquement, comme si un malheur l'avait dégrisé, il venait de réaliser qu'il se trouvait dans le bureau d'un commissaire de police. N'allait-il pas être arrêté ? La frayeur faisait battre ses paupières. Une seconde la pensée de se sauver comme un fou, de profiter des dernières gentilleses de M. Bugeaud pour s'éclipser avant que ce dernier changeât, traversa son esprit. Mais, en même temps, il lui apparut que peut-être il se trompait et qu'en essayant de prendre la fuite, il allait, si le commissaire était vraiment bien disposé à son égard, le contraindre à faire son devoir. Ne valait-il pas mieux, avant de se découvrir, attendre encore un peu ? Un dilemme se présentait au jeune homme. Une voie était la bonne, mais laquelle ? Sans abandonner sa première intention, il observa son interlocuteur. Si son salut n'était que dans la fuite, celle-ci en serait facilitée s'il trouvait la force de paraître ne

même pas y songer.

Cependant que toutes ces pensées désordonnées avaient traversé le cerveau d'Arnold, le commissaire, lui, était demeuré impassible. Il ne semblait même pas envisager comme possible que son interlocuteur pût tenter de fuir, ce qui rassura ce dernier. Comme le criminel qui, pour gagner la confiance des policiers qui l'accompagnent, leur donne mille assurances de sa résignation alors qu'en réalité, il guette le moment de distraction qui lui permettra de s'échapper, Arnold se rassit et, croisant ses jambes de manière qu'on ne pût le soupçonner d'être prêt à bondir, il feignit de chercher une cigarette dans ses poches.

– Mais qu'avez-vous, mon cher ? demanda M. Bugeaud. Il me semble pourtant vous avoir fait comprendre que je vous parlais en ami, en père même. Je vous répète que vous n'avez rien à craindre de moi. Vous pensez bien que, s'il en était autrement, je ne me donnerais pas le mal de vous convaincre de ma bonne foi.

– Vraiment ?

– Mais oui, vraiment.

Arnold ne savait s’il devait croire cet homme qui lui témoignait tant d’affection. Il avait peur de lui et, en même temps, il brûlait de se laisser aller, de se confesser, de soulager son cœur. Comme une bête qui ne connaît pas celui qui l’appelle, il n’osait s’avancer vers le plat qu’on lui tendait. Était-elle véritable, cette affection, ou bien était-elle un appât ? Au premier pas qu’il ferait, une main ne s’abattrait-elle pas sur sa nuque ? Que fallait-il faire ? Il regarda le commissaire de police. Rien ne trahissait sur son visage une telle duplicité. C’était un homme distingué, aux traits pleins de bonté et d’intelligence. Mais la sympathie que cet homme témoignait à Arnold était-elle si grande qu’il n’hésitait pas à compromettre sa carrière, cette carrière qu’il avait sans doute choisie pour le plaisir qu’elle donne de voir défiler devant soi toutes les misères de ce monde ? Elle devait l’être. Mais pourquoi ? Non, c’était impossible. Il se tairait. Il ne ferait pas la bêtise de parler, d’avouer.

Sans se départir de son calme, M. Bugeaud devenait plus pressant. Il semblait avoir deviné que les aveux étaient imminents. Il ne lui restait plus qu'à faire acte de persuasion pour arracher le secret du jeune homme.

– Vous avez commis, mon ami, un crime. Je le sais. Mais, de même qu'il y a aux plus grandes actions une raison laide, de même, à tous les crimes, il en est une qui est belle. Sur cette table se trouve un dossier qui vous concerne. Vous vous appelez Arnold Blake, vous avez vingt-quatre ans. Vous êtes domicilié quarante-sept, rue Blanche, n'est-ce pas ? Non... non... restez assis... laissez-moi finir... Dans un instant, vous serez libre... Vous pouvez bien m'accorder encore quelques minutes. Je vous disais donc que je possédais un dossier vous concernant. Eh bien, écoutez-moi, ce dossier n'existe pas pour moi... Il ne m'intéresse pas. Je l'écarte de la main, comme ceci, et je vous regarde dans les yeux, en face. Ne détournez pas la tête. Regardez-moi. Vous n'avez pas le droit de vous dérober... Très bien... c'est cela... Je vois que vous avez une conscience, que vous êtes digne de l'intérêt que je vous porte. Eh

bien, maintenant, avant de vous en aller, dites-moi la vérité. Cela vous soulagera et, une fois libre, vous pourrez recommencer une nouvelle vie.

– Vous croyez que je pourrai recommencer une nouvelle vie ? demanda Arnold qui tremblait de peur.

– Je viens de vous le dire.

– Oh ! merci, merci, monsieur le Commissaire. Si vous saviez la reconnaissance...

– Vous vous trompez, mon ami. Je n’agis pas ainsi pour me valoir des titres à votre reconnaissance. Je n’obéis qu’à ma conscience.

Cette fois, Arnold avait complètement oublié qu’il se trouvait au commissariat de police. La joie qu’il éprouvait d’avoir enfin rencontré un homme qui l’aimait l’empêchait de considérer cette scène avec bon sens. Il était comme enivré de boissons.

– Oui, c’est vrai, dit-il avec emportement, j’ai commis un crime affreux. Cet homme, pourtant, ne m’avait jamais fait le moindre mal. Mais je

souffrais tellement dans mon amour-propre. Parce que la femme de cet homme me donnait de l'argent, elle m'humiliait. À chaque instant, elle parlait de lui. Il se doutait de quelque chose. Il lui refusait l'argent qu'elle lui demandait afin de me le donner ensuite.

– Pourtant, avant ce crime, vous vous étiez rendu coupable d'un vol. À combien s'élevait la somme volée ?

– Je ne sais pas, six ou sept cents francs. Mais cet argent, je ne l'ai même pas gardé. Dès que je me suis retrouvé dans la rue, j'ai eu brusquement conscience de l'horreur de mon acte et je l'ai jeté au vent avec dégoût.

– Lorsque vous avez rencontré le mari de cette femme, aviez-vous déjà l'intention de le tuer ? Ou bien avez-vous agi dans un moment d'égarement ?

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

– C'est une simple curiosité ! J'ai l'impression que vous avez prémédité ce crime. Est-ce que je me trompe ?

– Oui, vous vous trompez. Je n’avais pas du tout l’intention de tuer. Je l’ai frappé du poing dans un moment de colère. Je n’avais même pas d’armes sur moi.

– Pourtant, ce marteau qui a été trouvé sur les lieux du crime n’a pas été reconnu par les familiers de la victime. Il est à supposer qu’il vous appartenait. En ce cas, il est assez étrange que vous vous embarrassiez de cet instrument pour vous rendre à un rendez-vous d’amour.

Cependant que le commissaire avait prononcé ces mots, le visage d’Arnold avait brusquement changé.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il avec inquiétude.

– C’est moi qui vous pose une question.

– Oh ! je ne sais plus, monsieur le Commissaire, je ne sais plus. Je crois qu’il vaut mieux que je m’en aille.

– Vous avez bien encore une minute.

– Non, vraiment. J’aime mieux revenir demain. Mais qu’écrivez-vous ?

– Ne venez-vous pas de me dire que vous vouliez partir ?

– Oui, en effet. Je suis tellement fatigué.

– Eh bien, c’est le mot que vous remettrez à l’agent de service. Sans ce mot, on vous obligerait à faire demi-tour. Vous voyez que cela n’a rien de bizarre.

– Ah ! oui, je comprends.

– Tenez, prenez cette plume.

– Pourquoi ?

– J’ai déjà signé. Il faut que vous m’imitiez.

Arnold fit le tour du bureau et signa à l’endroit que lui indiqua le commissaire.

– Très bien.

– Je peux partir ? demanda notre héros dont l’assurance s’était évanouie.

– Attendez un seconde. On va vous raccompagner.

M. Bugeaud pressa sur le bouton d’une sonnette. Sans doute à cause de la fatigue causée par cette nuit sans sommeil, il semblait à présent

se désintéresser complètement d'Arnold. Celui-ci attendait avec anxiété de pouvoir partir. Devant le changement d'attitude du commissaire, il était désorienté. Soudain la porte s'ouvrit et un agent à moitié endormi parut. Sans dire un mot, par un simple signe, M. Bugeaud lui ordonna d'emmener Arnold.

– Allons, venez, dit l'agent au jeune homme, qui ne pouvait quitter des yeux le commissaire.

– Cela a été dur... murmura ce dernier, comme s'il se fût parlé à lui-même.

– Mais le papier, supplia Arnold. Vous l'avez gardé...

– Cela n'a pas d'importance. Vous n'avez qu'à suivre l'agent.

« Comment un homme peut-il avoir une âme aussi basse ! Comment peut-on se servir de sentiments aussi nobles à des fins aussi laides ? Chaque heure qui s'écoule nous apporte-t-elle donc une raison de plus d'en vouloir au monde ? Jouer une pareille comédie, n'est-ce pas un crime aussi grand que celui que j'ai commis ? J'avais

mille excuses, moi. Mais cet homme, quelles excuses avait-il ? Il recevra des félicitations. Peut-être en est-il des commissariats comme des ambassades. Certains arrondissements sont plus recherchés que d'autres. Du premier, il passera dans le seizième. »

Arnold marchait de long en large dans sa cellule. À son amertume s'ajoutait de la colère. Il avait tué, c'était entendu, mais il fallait tout de même tenir compte des conditions dans lesquelles il avait commis ce meurtre. Il avait tué cet homme dans un moment de colère. Ce n'était pas sa faute si le coup qu'il avait porté avec son poing avait été mortel. S'il y avait une justice, ne devait-on pas, avant de l'arrêter, chercher la vérité ? Ne découvrirait-on pas alors que son âme était moins laide que celle de M. Bugeaud ?

Il tournait à l'intérieur des quatre murs qui l'enserraient et parfois il appelait la mort comme une délivrance. À certains moments, il se mettait à trembler des pieds à la tête, ce qui le contraignait à s'asseoir. Une nouvelle injustice allait donc être commise. Personne ne croirait à la

beauté de ses sentiments. Personne ne croirait qu'il avait désiré faire une bonne action pour la seule raison qu'il n'en avait fait aucune. Pourtant, Dieu savait la vérité. Les hommes étaient ligués contre lui. Ils avaient commencé par l'enfermer. Mais, où s'arrêterait leur méchanceté ? Qu'il était bleu, le ciel qu'il apercevait par sa lucarne ! Et ces pigeons, et ces hirondelles, qu'ils étaient heureux de plonger ainsi dans l'espace ! « Et moi, je suis ici, entre ces murs humides, sans que personne connaisse le fond de mon cœur. » Il avait presque crié ces derniers mots.

– Voulez-vous bien vous taire, fit le gardien qui venait d'ouvrir la porte du cachot.

– Et pourquoi me tairais-je ?

– Allons, allons, ne le prenez pas sur ce ton. Je vous dis cela dans votre intérêt. Si cela vous amuse, vous pouvez crier encore plus fort. Si le surveillant vous entend, vous vous arrangerez avec lui. Mais je vous préviens, il sera moins conciliant que moi.

Arnold était épuisé. Il n'avait pas dormi. Ses mains étaient brûlantes. Ni lavé ni rasé, il se

sentait repoussant. Ses vêtements usés, mouillés par la pluie, en séchant, avaient pris mille faux plis. Il avait perdu son chapeau il ne savait où. Parfois, au souvenir de la manière dont on lui avait arraché des aveux, une rage impuissante l'envahissait. Ah ! s'il avait été libre ! Son premier acte eût été de se venger. Ce n'était pas lui qui pardonnerait ! Que les hommes étaient méchants. Comment pouvaient-ils à ce point se jouer de la candeur, de la pureté, de l'honnêteté ? Et pourquoi l'avait-on empêché de faire une belle action ? Pourquoi ne voulait-on s'en tenir qu'à l'acte le plus laid de sa vie, alors qu'il en était tant d'autres ?

– Que me voulez-vous ? demanda Arnold au gardien qui, s'étant effacé pour laisser sortir le prisonnier, n'avait pas cru utile de lui donner la moindre explication.

– Le juge d'instruction veut vous interroger.

– Le juge ?...

– Le juge d'instruction, oui. Cela vous étonne ? Allons, dépêchez-vous. Est-ce que vous croyez par hasard que j'aie du temps à perdre ?

Quelques instants après, Arnold était introduit dans le cabinet du juge d'instruction. Celui-ci avait quitté son bureau pour fermer la fenêtre. Ce détail plut à notre héros. Il y avait dans la pièce deux ou trois subalternes. Pour ne déranger personne, le juge s'était lui-même levé. Ce trait indiquait sans aucun doute un homme supérieur. Arnold le voyait encore de dos. Les épaules étaient rondes et pleines et l'avant-bras droit, habitué de reposer sur une table pour écrire, raide, écarté du corps, semblait presque infirme.

– Asseyez-vous, dit un homme installé dans un coin à une petite table.

Arnold obéit, non sans répondre par un regard méchant. À ce moment, le juge se retourna et son visage apparut en pleine lumière. Arnold ne put réprimer un cri.

– Taisez-vous, fit l'homme installé à la petite table en même temps qu'un garde municipal frappait notre héros du coude.

Sans lever les yeux sur l'inculpé, le juge reprit sa place devant son bureau. Il consulta quelques papiers, se redressa à demi pour fermer le tiroir

d'un classeur, puis, saisissant une règle, regarda enfin le prévenu. Ce dernier, de nouveau, poussa un cri. Il avait reconnu dans celui entre les mains de qui était son sort l'homme qui, la nuit dernière, s'était trouvé à deux reprises sur sa route. Le juge d'instruction et ce triste individu qui avait tenté de déshonorer une fillette ne faisaient qu'un. Celui-ci avait également reconnu le jeune homme. Pourtant, pas un muscle de son visage ne bougea.

– De quelle affaire s'agit-il ? demanda-t-il avec le plus grand calme à son secrétaire.

– Il s'agit de l'affaire Pavillan. Cet homme est le meurtrier. Vous n'avez qu'à ouvrir le dossier, vous y trouverez les aveux que j'y ai joints.

– Il a fait des aveux ?

– Oui, monsieur le Juge. D'ailleurs, cela n'a pas été sans mal. Tout le mérite en revient à M. Bugeaud.

– Qui est M. Bugeaud ?

– M. Bugeaud est le commissaire de police du premier arrondissement. La nuit dernière,

comme...

Interrompant son collaborateur, le juge d'instruction s'adressa à Arnold :

– Et quels sont les mobiles qui vous ont poussé à tuer M. Pavillan ? Le besoin d'argent sans doute...

Mais, sans même laisser le temps à Arnold de répondre, le secrétaire prit la parole :

– C'est exactement cela, monsieur le Juge. Une somme de sept cents francs a été retrouvée sur l'inculpé. Il a prétendu avoir jeté au vent l'argent volé. Pourtant, quand on lui a demandé la provenance de ces sept cents francs, il n'a pu donner que des explications incohérentes. À un moment, il a prétendu qu'il les tenait de sa mère. Mais l'enquête a permis d'établir que cette pauvre femme ne les lui avait jamais remis.

Cependant que le secrétaire parlait, Arnold ne quittait pas le juge des yeux. Mais ce dernier fuyait son regard. Comme l'homme qui a surpris sa femme avec son meilleur ami, notre héros, sans pitié, attendait patiemment l'inévitable

moment où le juge lèverait les yeux. Et lorsque le secrétaire lui parlait, il répondait sans détourner la tête, tellement il craignait de manquer ce moment.

– Vous êtes domicilié quarante-sept, rue Blanche ? demanda le juge, toujours plongé dans le dossier.

– Oui, monsieur le Juge, répondit Arnold d'une voix forte.

– Vous avez signé vos aveux...

– Parfaitement.

– Avez-vous quelque chose à ajouter ?

– Non, monsieur le Juge, fit Arnold en criant presque comme s'il voulait défier son interlocuteur.

En vérité, il le désirait. Si ce magistrat avait une conscience, qu'il devait souffrir ! Sous cette rudesse, Arnold avait de la peine à cacher sa joie. Quelle victoire allait être la sienne, quand, tout à l'heure, il dévoilerait devant tout le monde, les vices de cet homme ! On n'avait pas hésité à lui soutirer des aveux par des moyens infâmes. Tant

mieux. De cette façon, il n'aurait aucun remords à démasquer ce juge, à briser sa carrière, à le déshonorer. Il y avait donc, malgré tout, une justice différente de celle qu'on appliquait en ce lieu. Et cette justice, ce n'était pas celle des hommes.

Arnold savourait sa puissance. Il n'était pas pressé de découvrir son jeu. Il avait le temps. On pouvait l'accabler, il n'ouvrirait pas la bouche. Mais tout à l'heure, quand déjà son sort semblerait réglé, il demanderait, avec une feinte timidité, à faire une petite déclaration. Et le coup de tonnerre éclaterait. Quelle revanche !

– Vous n'avez rien à ajouter ? continua le juge.

– Non, répéta Arnold.

– C'est bien.

À ce moment, pour la première fois, il osa lever les yeux sur l'inculpé. Ce dernier avait attendu ce regard. Allait-il parler ? Il hésita. Les yeux du juge n'étaient-ils pas suppliants ? Des larmes ne leur donnaient-elles pas un éclat

inaccoutumé. Et ces mains fines, posées sur le dossier, n'étaient-elles pas jointes comme pour une prière ? Devant cette imploration muette, une clarté subite s'était répandue dans l'âme du jeune homme. Cette belle action qu'il avait cherché en vain de faire, cette belle action qui devait le purifier, n'était-elle pas à sa portée ? Il eut sans raison un geste de la main qui signifiait : « Tant pis ». Pourquoi « tant pis », il l'ignorait. Il regarda le juge. Cet homme avait une femme, des enfants, des amis, une situation. Comme sa reconnaissance serait grande pour celui qui, connaissant le mystère de sa vie, ne s'en servirait pas pour s'attirer l'indulgence des jurés. Non, Arnold ne parlerait pas. Il garderait au fond de son cœur le secret dont la divulgation plongerait son propre juge dans un abîme. Quelle action au monde était plus belle que celle-là ? Enivré par cette nouvelle résolution, il baissa les yeux et laissa errer sur son visage une expression de tristesse. « Ne craignez rien, semblait-il dire, je ne vous dénoncerai pas. » Le magistrat ne répondit pas. Ému jusqu'aux larmes par une telle grandeur d'âme, il contemplait avec pitié cet

homme que les circonstances l'amenaient à interroger.

– Merci, murmura-t-il dans un souffle, pour que les personnes présentes à cette scène ne s'aperçussent de rien.

– Je vous en prie, monsieur le Juge, répondit le secrétaire, qui croyait que c'était à lui que ce remerciement s'adressait.

Lorsqu'il se retrouva dans sa cellule, Arnold faillit se mettre à chanter tellement il était heureux. Il n'était plus un vulgaire assassin. Il venait de montrer, sans contestation possible, à quelle hauteur pouvait s'élever son âme. Dans un instant, sans doute, les portes de sa prison s'ouvriraient et il serait libre, comme les pigeons, comme les hirondelles... Il partirait d'un pas assuré, sans se retourner, en balançant les bras, le visage au vent, la tête nue.

Combien de minutes, d'heures, Arnold vécut-il dans cette allégresse ? Toujours est-il qu'il faisait nuit noire quand il reprit conscience de la réalité. Il s'aperçut brusquement qu'il était enfermé. La clarté qui tombait du ciel constellé

éclairait seule son cachot. « Où suis-je ? » se demanda-t-il avec angoisse. Il ne savait plus depuis quand ni pourquoi il était emprisonné. Son ombre était immobile le long d'un mur. Il la regarda avec stupeur. Elle était voûtée comme celle d'un vieillard. « Mais je suis peut-être déjà vieux », pensa-t-il. Il porta machinalement une main à son visage. Une barbe épaisse le couvrait. « Je rêve, ce n'est pas possible autrement. » Il appela. Personne ne répondit. Il appela plus fort. Le même silence continua à l'entourer. Alors, il se mit à hurler.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda un gardien à travers la porte.

– Dites-moi où je suis, dites-moi ce qu'il va advenir de moi.

– Mais rien. Soyez courageux. C'est tout ce que je peux vous dire.

Et les pas du gardien s'éloignèrent. Arnold les écouta jusqu'à ce qu'ils devinssent imperceptibles. Puis, comme une masse, il tomba sur son lit. Soudain, dans son demi-sommeil, il perçut des bruits de voix qui se rapprochaient. Il

dressa l'oreille. L'aube se levait. Il frissonna.

– Ayez du courage, lui dit un gardien qu'il n'avait pas vu entrer et qui se tenait près de lui.

– Pourquoi ? demanda Arnold.

– L'heure d'expiation de votre crime est venue.

Arnold se dressa sur son séant. Cinq ou six hommes, vêtus de noir, parlaient à voix basse dans le couloir.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il encore en tremblant des pieds à la tête.

Subitement, il comprit tout. Condamné à mort, il allait être exécuté. Il voulut fuir, mais c'est à peine s'il put esquisser un mouvement. Saisi à bras le corps, il fut immobilisé sur-le-champ.

– C'est honteux, c'est honteux ! cria-t-il en essayant de se débattre. On n'a pas le droit de faire cela. Où est le juge ? Il sait tout, lui. Il m'a promis de me rendre ma liberté. Sans quoi je ne me serais pas laissé condamner comme cela. J'aurais tout dévoilé et la lumière aurait éclaté. Où est le juge ?

– Il est couché, répondit une voix.

– Allez le chercher, allez le chercher. Lui seul peut me sauver.

– Il ne peut pas te sauver puisque c’est lui qui t’a fait condamner.

En entendant ces mots, Arnold perdit à demi connaissance. Sa tête tomba sur sa poitrine. Les oreilles bourdonnantes, il avait pourtant conscience qu’on le portait. Un vent glacial lui cingla le visage sans le ranimer. Sans aucun doute, c’était vers le lieu de l’exécution qu’on le conduisait. Dans un dernier effort, il voulut se défendre, mais tout ce qu’il put faire, ce fut d’imprimer un léger balancement à ses bras pendants. Il entendit distinctement une voix qui disait :

– Mettez-le sur le dos...

Cela lui parut étrange. Il n’avait jamais assisté à une exécution capitale, mais il lui semblait que c’était sur la nuque que le couperet tombait, et non sur la gorge. Il ouvrit les yeux...

Le patron de l’hôtel de la rue Blanche était au-dessus de lui. La fenêtre et la porte étaient

ouvertes, de manière à faire un courant d'air. Pourtant, une forte odeur de gaz persistait dans la pièce. Des voisins parlaient dans le corridor. Un médecin, en manches de chemise, s'affairait autour de lui. Il était étendu sur le dos, justement. Il regarda le plafond, puis la lumière électrique. Alors, il se souvint de tout.

– Vous pouvez dire que vous l'avez échappé belle, observa le patron de l'hôtel.

– Mais qu'est-ce qui vous a pris, à votre âge ? demanda quelqu'un.

Arnold n'entendait pas ces paroles. Libéré de cet affreux cauchemar, il reprenait lentement goût à la vie. Dans l'allégresse qui l'envahissait, il ne remarquait pas que deux hommes, au visage fermé, se tenaient dans sa chambre.

– Est-ce qu'il peut marcher ? demanda l'un d'eux au médecin.

– Non. Il faut faire venir une ambulance.

– C'est bien.

Puis, s'adressant au jeune homme :

– À propos, où les avez-vous cachés les sept

cents francs ? Je les ai cherchés partout. Ils ne sont pas dans cette chambre. Avouez donc que vous les avez donnés à un complice.

Arnold ne répondit pas.

– Mais quelle idée avez-vous eue de vous suicider. On ne se donne pas la mort parce qu'on a volé sept cents francs à une femme.

Cette fois le jeune homme se mit à trembler.

– C'est très grave, très grave, n'est-ce pas ?

– Évidemment, ce n'est pas très honnête, mais enfin, il n'y a pas de quoi se suicider.

Les policiers, malgré tout, avaient bon cœur. Qu'un jeune homme se fût affolé au point de vouloir mourir parce qu'il avait volé sept cents francs les avait touchés. Cela les changeait des bandits auxquels ils avaient affaire quotidiennement. Et comme Arnold se mit à sangloter, l'un d'eux lui dit avec douceur :

– Il ne faut pas vous émouvoir à ce point, mon petit.

– Mais il est tombé au moment où je l'ai frappé.

– De qui parlez-vous ?

– De M. Pavillan. Est-ce qu’il est mort ?

Les inspecteurs éclatèrent de rire.

– Mort ! Ah ! cela non ! il ne se passe pas d’heure qu’il ne téléphone pour demander si vous êtes arrêté. Il faudra que nous soyons nombreux le jour où on vous confrontera tous les deux, sans quoi, cette fois, ce ne sera pas comme avec le gaz, il ne vous manquerait pas, lui.

Arnold ne put retenir un cri de joie. Il n’avait donc pas tué M. Pavillan ! Il était donc innocent ! Mon Dieu, que la vie était belle ! Il ne restait donc plus que la question des sept cents francs. Comme c’était peu de chose ! Il essaya de se lever, mais la tête lui tourna et il retomba en arrière, sans connaissance.

« De quoi s’était-il rendu coupable ? » entendit-il comme dans un rêve.

Il voulut répondre, mais personne ne l’écoutait.

« Ce n’est pas bien grave, expliqua un des policiers, c’est un petit jeune homme qui ne veut

pas travailler ! Si vous saviez comme ils sont nombreux ! Il fallait quand même qu'il vive. Il est devenu l'amant de la femme d'un commerçant du boulevard de Clichy. Elle lui donnait ce qu'elle pouvait distraire de son foyer. Mais le mari s'est aperçu qu'on lui volait quotidiennement de petites sommes. Finalement, il a surpris sa femme. Elle lui a avoué la vérité. Il lui a pardonné, mais à la condition qu'elle lui dise où elle devait revoir son amant. Il est venu avec elle au rendez-vous. Vous devinez la suite. Une dispute s'élève entre les deux hommes. Ils en viennent aux coups. Frappé au visage, M. Pavillan tombe à terre et le jeune homme prend la fuite, affolé. Il s'imagine qu'il est devenu criminel et, dans son désespoir, décide de se donner la mort. »

Arnold n'avait pas perdu une parole du policier. Il s'était repris.

– Merci, balbutia-t-il. C'est exactement comme cela que les choses se sont passées. Évidemment, je n'aurais pas dû prendre ces sept cents francs dans le sac de M^{me} Pavillan, mais je

ne savais plus ce que je faisais. J'étais malheureux. Je souffrais. J'avais le sentiment qu'elle ne m'aimait plus, que c'était elle qui avait tout raconté à son mari, qu'elle cherchait un moyen de se débarrasser de moi.

– Ne vous faites pas de mauvais sang. Tout cela va s'arranger.

Il peut sembler étrange que des inspecteurs de police soient si indulgents pour un voleur. La vérité était qu'ils ne portaient pas M. Pavillan dans leur cœur. À la police judiciaire, où il avait été invité à fournir des renseignements susceptibles de faciliter les recherches, il avait eu une attitude déplaisante. « Je suis citoyen français, s'était-il écrié dans le bureau d'un commissaire principal, et j'ai droit à autant d'égards que n'importe qui. Ce n'est pas parce que je ne suis qu'un petit commerçant que vous ne devez pas prendre mon affaire au sérieux. Je vauds autant qu'un autre. Ah ! s'il s'était agi d'un « gros », ce n'est pas à deux petits inspecteurs que vous auriez confié cette affaire ! On nous répète tout le temps que nous sommes en

république, que nous sommes tous égaux, mais ce n'est pas vrai. J'aime mieux vous dire que je n'ai pas l'habitude de me laisser ridiculiser. Je ferai intervenir qui de droit. » Et cela n'avait pas été sans mal que le commissaire principal avait calmé M. Pavillan.

– Vous croyez vraiment que tout va s'arranger ? demanda Arnold.

– Certainement. On verra bien que vous n'êtes pas un voleur comme les autres. D'ailleurs, je vais vous donner un conseil.

– Lequel ?

– Soyez naturel, sincère. Dites la vérité. N'essayez pas de tromper la justice. Vous avez fait des erreurs... eh bien, reconnaissez-le. Les juges ont beaucoup plus de cœur qu'on ne le croit. Ils comprennent tout de suite à qui ils ont affaire. Ah ! évidemment, ils n'aiment pas qu'on se moque d'eux ! Mais c'est compréhensible. Nous sommes tous les mêmes, n'est-ce pas ? Nous n'aimons pas beaucoup que le voisin se paye notre tête. Dans ma profession, par exemple, je n'aime pas qu'on vienne m'en remonter. Il y a

vingt-trois ans que j'appartiens à la police. Vous pensez si j'ai de l'expérience et si je sais discerner un bandit d'un honnête homme. Il ne faudrait donc pas qu'on vienne me dire que je me trompe. Eh bien, vous, cela se voit, vous n'êtes pas un bandit. Vous avez eu une défaillance, c'est vrai, mais vous le regrettez. Imaginez donc Bonnot ou Garnier se suicidant pour avoir donné un coup de poing à un mari jaloux.

– Et les sept cents francs ? demanda Arnold.

À ce moment, une femme de chambre vint prévenir les policiers que l'ambulance municipale était en bas et que le chauffeur et un infirmier allaient arriver dans la pièce.

Arnold se sentait mieux. Il reprenait goût à la vie. L'injection d'huile camphrée que lui avait faite le docteur, dix minutes auparavant, commençait à produire son effet. Aucune des personnes qui l'entouraient ne lui paraissait antipathique. Dans son évanouissement, il avait donc vécu un horrible cauchemar. Heureusement, tout était à présent terminé.

Quand il se vit allongé sur le brancard, il ne

put s'empêcher de sourire.

– Voulez-vous, dit-il à l'infirmier qui se trouvait derrière lui, ne pas me secouer de cette façon. Cela me donne le mal de mer.

Les policiers qui marchaient près de lui se regardèrent avec étonnement.

Avant de hisser Arnold dans l'ambulance, les infirmiers posèrent un instant le brancard sur le trottoir.

– Vous n'allez tout de même pas me laisser ainsi sous la pluie, dit Arnold assez sèchement.

Cette fois, un des inspecteurs perdit patience. Il leva la main. Que se passa-t-il alors ? Personne ne le saura jamais car, au même instant, Arnold rendit son âme à Dieu.

1927

Cet ouvrage est le 411^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.